

# Le Samedi

10¢

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

NOTRE ROMAN :

L'Homme de la Montagne

Par RENÉ DUCHESNE

NOTRE FÉUILLETON :

Amoureuse

Par JACQUES BRIENNE

CHRONIQUE DOCUMENTAIRE :

La Mythologie Hindoue

Par LOUIS ROLAND

NOUVELLE :

Un Cri dans la Nuit

Par P. MARIEL



Le château du Lac Louise, dans les Rocheuses

Photo C.P.R.

# Ne permettez pas à votre jolie robe tricotée de *devenir une trappe*

## POUR LA TRANSPIRATION DES AISSELLES

**C**ES jolis tricotés peuvent, après avoir été portés une journée seulement, devenir *une trappe* qui retienne cette désagréable odeur de transpiration des aisselles.

Les lainages et les tissus chauds pour l'hiver conservent tout particulièrement cette odeur tenace, et il est presque impossible de l'en faire sortir complètement !

On est porté en hiver à oublier la transpiration. Parce que l'humidité n'est pas apparente ou sensible sur les vêtements, on croit aisément qu'il n'y a aucun danger d'odeur. Mais il peut y avoir odeur — et c'est ce qui arrive — sans que se voie aucune trace de transpiration. Le seul moyen de vous protéger, tout en protégeant vos vêtements, est de rendre *absolument impossible* l'odeur de transpiration des aisselles !

Et les femmes avisées ont découvert que la meilleure façon d'y parvenir est de recourir à MUM, d'emploi rapide, facile et agréable !

**Protège tout le jour.** Appliquez du Mum le matin et le soir vos aisselles seront aussi fraîches et inodores que le matin.

**D'emploi facile.** Il ne faut qu'une demi-minute pour appliquer Mum. Et une fois en place, *plus rien à faire* ! Mettez tout de suite votre robe.

**Doux à la peau.** N'ayez crainte d'employer Mum sur une peau sensible. Il adoucit et rafraîchit, même après avoir rasé vos aisselles.

**N'abîme pas le linge.** Mum n'endommage pas les tissus. Frottez-en doucement la peau et vous pouvez mettre votre robe immédiatement.

**N'arrête pas la transpiration.** Mum empêche simplement le côté ennuyeux de la transpiration — cette odeur désagréable — et non la transpiration naturelle elle-même... Ne laissez pas tacher vos jolies robes d'hiver. Protégez-les en employant Mum chaque jour !  
Bristol-Myers Company of Canada, Ltd., 1239, rue Benoît, Montréal, P. Q.

Aussi sur les Serviettes hygiéniques.  
Mum vous met à l'abri de tout ennui.



# MUM

chasse l'odeur de  
la transpiration



# LES JOURS SE SUIVENT

Par Fernand de Verneuil

On demandait à une de nos plus suaves contemporaines le jour de la semaine qu'elle préférerait, question peut-être superflue, car elle semblait continuellement goûter la joie de vivre.

— C'est, dit-elle, le jour où je me sens la pensée joyeuse, l'âme satisfaite et le cœur content.

— Et cela vous arrive souvent ?

Elle ouvrit les mains dans un geste précieux pour bien imposer sa réponse.

— Le jour que je préfère c'est celui, répondit-elle, où l'on me dit que je suis belle.

Comme elle était fort jolie, cela lui devait arriver non pas souvent, mais tous les jours, et c'était là le secret de son optimisme permanent.

Elle faisait — pour elle du moins — mentir agréablement le proverbe : les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

Hélas ! que ne sommes-nous tous des jolies femmes pour avoir un bon motif de regarder la vie en rose et de voir ses multiples embêtements par le petit bout de la lunette !

Aux temps lointains que marquèrent les débuts de notre planète dans la société des astres, il y avait simplement le jour et la nuit. L'homme, qui a la prétention de tout perfectionner, a décidé que ça ne suffisait pas, et il a inventé « les » jours.

La nuit a toujours eu, pour lui, quelque chose de mystérieux dont il a la méfiance instinctive ; il y a, en elle, de la muraille et du gouffre tout en même temps. Il a mis sa vie au diapason de cette méfiance et classé le noir dans les couleurs de deuil comme les nègres dans les races peu éclairées, c'est-à-dire inférieures.

La nuit est restée pour lui la nuit, et il ne lui a guère accordé qu'une couple de synonymes, les ténèbres et l'obscurité, alors qu'il s'est montré beaucoup plus généreux envers le jour.

Il lui a, tout d'abord accordé une existence individuelle et, du jour il a fait les jours ; comme la logique le portait à considérer la nuit sous le même aspect multiple, il a maintenu le prestige des jours en leur donnant, et à eux seuls, des noms qui leur ont définitivement acquis une sorte de personnalité.

Ces noms-là sont tout un poème, ou plutôt une salade en proportions à peu près égales des trois plus grandes aspirations de l'âme humaine depuis l'époque des cavernes : la divinité, la guerre et l'amour.

Une brève analyse nous en convaincra.

Le lundi est le « lunae dies » des anciens, le jour de la lune quand cet astre avait rang honorable dans leur mythologie. En anglais, ce jour est « monday », dérivé du saxon « Monan-Daeg », avec la même signification.

Le mardi, « Martis dies », porte le nom de Mars, dieu de la guerre, et le « tuesday » anglais, qui était le « Tiu's-Daeg » des Saxons, était celui du dieu Tiu aussi batailleur que Mars. Les superstitieux doivent donc éviter de se marier ce jour-là.

Avec le mercredi, la note change un peu ; c'est le « Mercurii dies » des anciens qui rêveraient Mercure comme dieu de l'éloquence, du commerce et des voleurs. On avait, en ces temps-là, des rapprochements plutôt pittoresques. Le « Wednesday » anglais les ignore ; il demeure belliqueux comme le jour précédent d'après son origine de « Woden's-Daeg », jour de woden ou de Wotan, lequel dieu ne rêvait que plaies et bosses.

Avec le jeudi, nous montons dans les hautes sphères de l'Olympe pour y retrouver Jupiter ; c'est, en effet, le « Jovis dies », et cela en fait le frère jumeau de « thursday » ou « Thor's-Daeg » en saxon, jour consacré au dieu Thor qui était quelque chose comme le Jupiter des pays nordiques.

Le vendredi est plein de séductions ; ce « Veneris dies » des Romains étant le jour de Vénus, déesse de l'amour et de la beauté ; c'est également l'étiquette du « friday » ou « Freya's-daeg » en saxon, jour de Freya qui ajoutait à son état d'épouse du terrible Woden, l'honneur d'être la grande dispensatrice d'amour comme Vénus.

Le samedi est l'ancien jour du Sabbat, « Sabbati dies », mais le « saturday » ou « seater's-Daeg » saxon se réclame d'un certain dieu Seater qui n'a pas laissé grandes traces dans l'histoire.

Enfin, le dimanche, « dies dominica » ou jour du Seigneur nous ramène en pays chrétien, mais le « Sunday » ou « Sunnan-Daeg » demeure en contrée païenne, puisqu'il est le jour du soleil, ce qui est une croyance bien démodée, et que l'été que nous

venons de passer a démentie de la façon la plus formelle précisément parce qu'elle fut très nuageuse.

La divinité, la guerre et l'amour, voilà donc, comme je l'ai dit, ce que les hommes ont mis en évidence dans les jours qu'ils avaient à vivre avec l'intention très probable de conformer leur conduite à ce choix.

Voyons ce qu'ils en ont fait.

Quelque chose comme quatre cents religions, sans compter la liste presque interminable des superstitions ; des centaines de déesses ou dieux grecs et romains, supérieurs, inférieurs ou indigènes, depuis Zeus jusqu'à Triton, Harpocrate, Ganymède, Cupidon, Comus et les Satyres. On trouve même, dans le nombre, des diables comme Astaroth, Méphistophélès, Dagon, Moloch, Belphegor et notre époque moderne y ajouterait un ou deux dictateurs qu'il ne faudrait pas s'en étonner.

L'homme a forgé pour cela les étiquettes de magisme, figurisme, donatisme, millénarisme, panthéisme, paganisme, manichéisme, illuminisme et caraisme avant d'en arriver au communisme.

De nos jours, comme tout se perfectionne, l'homme a inventé deux nouvelles religions à l'usage principalement de la haute, moyenne ou basse politique : le « jem'enfoutisme » et le « jem'emplilepochisme ». L'emblème en est le veau d'or d'antique renommée.

Pour la guerre, l'homme n'a pas été moins imaginaire ; il a commencé avec des bâtons pour en arriver aux canons avec accompagnement de gaz empoisonnés en attendant qu'il trouve mieux encore, ce qui ne fait aucun doute.

Il peut faire une liste singulièrement édifiante de tout ce qui lui a servi dans le passé et lui sert dans le présent comme moyens d'occire, trucider, étripailler et pourfendre son prochain. On y verra des armes de hast, des épieux, dolons, javelots, frondes, arquebuses, catapultes, espingoles et falariques. L'histoire serait longue, presque interminable, de tous les outils de mort dont quelques-uns furent appelés, avec autant d'ironie que de toupet, des armes courtoises — où la courtoisie va-t-elle se nicher — mais cette histoire n'est pas près de finir.

C'est maintenant une industrie mondiale tellement enrichie qu'elle est certaine de ne jamais faire faillite. On travaille fébrilement, un peu partout, à la prochaine exposition démonstrative qui doit, paraît-il, éclipser toutes les précédentes. Ceci pour arriver à la paix universelle et totale, c'est-à-dire l'anéantissement de l'humanité jusqu'au dernier homme.

Quand il n'y aura plus, en effet, que des tigres, des crocodiles, des serpents à sonnettes et des chiens enragés sur la terre, tout sera beaucoup plus calme et surtout moins dangereux.

C'est enfin l'amour avec quoi l'homme a cru devoir illustrer son invention des jours. Il a fait également des merveilles en ce sens.

Il a inventé la galanterie, le marivaudage, le flirt, le caprice et la jalousie pour le perfectionner. Il en est résulté une multitude d'espèces d'amoureux dont les moyens, les manières et les attitudes rempliraient tant de livres qu'on en pourrait garnir une bibliothèque immense.

Il y a les galantins, les séducteurs et les simples soupirants ; les empressés, les brûlants, les tendres, le bavards et les muets ; les calmes et les éperdus ; il y a ceux qui rougissent comme une tomate, ceux qui font des yeux de poisson mort, ceux qui perdent la tête et ceux qui ne doutent de rien. Il y a même les sincères.

Il y a ceux qui aiment une femme parce qu'ils ont un cœur et ceux qui les aiment toutes parce qu'ils n'en ont pas. Il y a enfin ceux, et l'on dit que le nombre en est grand, qui sont affligés d'une curieuse aberration de la vue : une jolie femme leur semble très ordinaire si elle est pauvre, mais une laide devient immédiatement très belle à leurs yeux quand ils apprennent qu'elle possède un million.

Il y a même des sceptiques pour prétendre que le véritable amour est comme la paix universelle ; on en parle toujours mais ça ne se voit jamais. Il est assez curieux, toutefois de constater que le jour de l'amour, celui de Vénus est devenu le vendredi et que beaucoup de gens regardent ce jour-là comme malchanceux ; cela, d'accord avec ce que j'ai dit précédemment, pourrait servir à faire un nouveau proverbe :

Les jours se suivent... et toutes les bêtises des hommes se ressemblent.



Les Publications Poirier, Benoit & Cie, Limitée

MEMBRES DE L'A. B. C.  
975, RUE DE BULLION, MONTRÉAL, CANADA

Tél. : PLateau 9638

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879

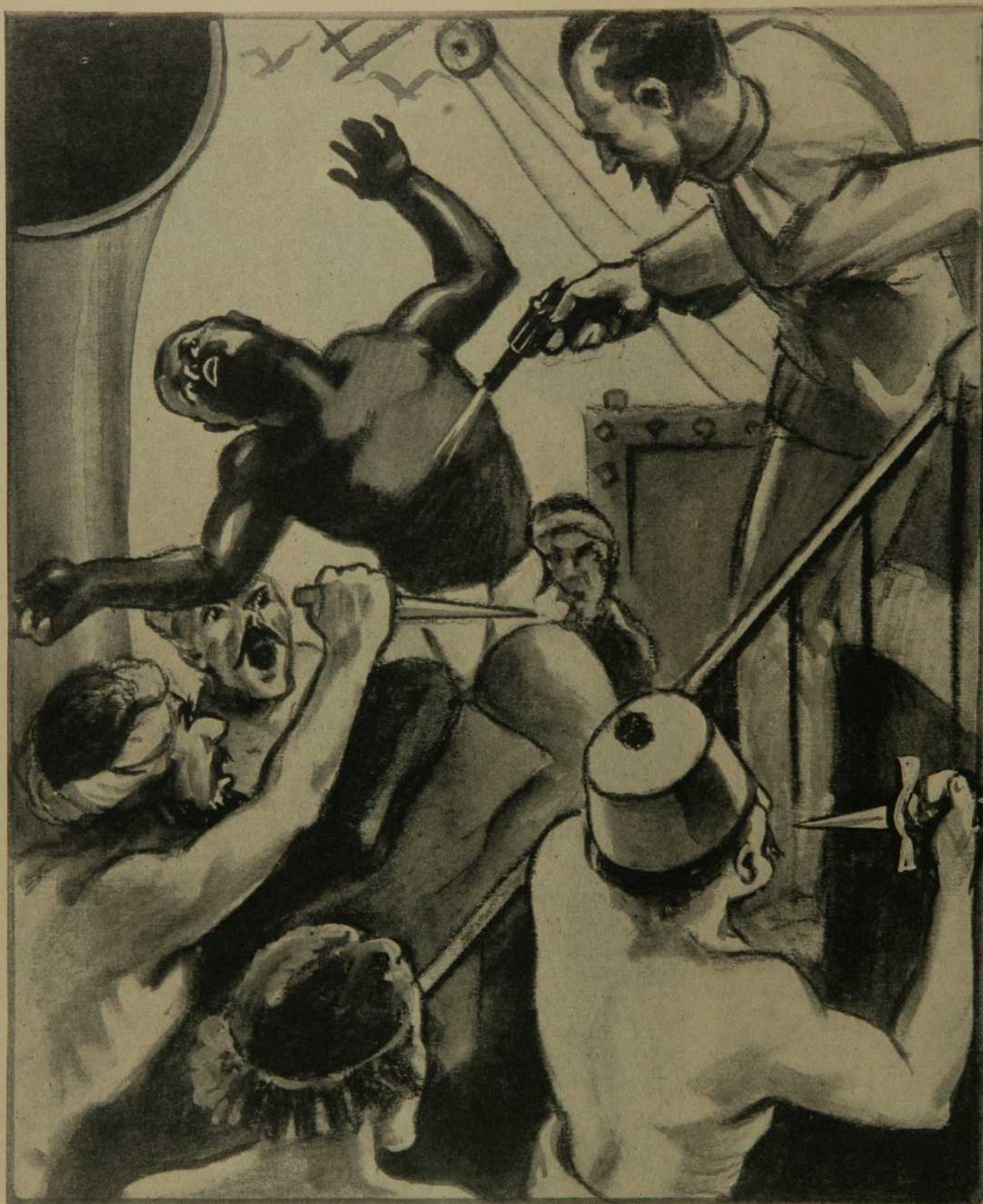
ABONNEMENT

| CANADA     |        | Etats-Unis et Europe |        |
|------------|--------|----------------------|--------|
| Un an      | \$3.50 | Un an                | \$5.00 |
| Six mois   | 2.00   | Six mois             | 2.50   |
| Trois mois | 1.00   | Trois mois           | 1.25   |

Heures de bureau : 9 h. a.m. à 5 h. p.m.  
Le samedi, 9 h. a.m. à midi.

AVIS AUX ABONNES — Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours, l'emballage de nos sacs de maille commençant 5 jours avant leur expédition.

... À TRIBORD,  
KETTLE COM-  
BATTAIT POUR  
LA DÉFENSE  
DU PONT.



ILLUSTRATIONS  
DE G.-M. ROY

# Cinq contre Trois cents

Par C. J. CUTLIFFE HYNE

**A** DJEDDAH, avant même d'allumer ses feux, le capitaine Kettle savait fort bien qu'en consentant à embarquer sur son navire, le « Saïgon », un fort groupe de pèlerins, retour de La Mecque, pour leur taire passer la mer Rouge, il violait les décrets et règlements établis par les puissances européennes, et tout particulièrement par l'Empire britannique. Mais le pauvre homme, dans une situation très critique, avait pris aux cheveux, avec joie, l'occasion si tentante qui se présentait.

Cortolvin s'en fut le trouver dans la chambre de veille et amena la conversation sur cette irrégularité. C'était à deux jours du port de Djeddah; les machines venaient de se payer une avarie, et le « Saïgon » désarmé se prélassait paresseusement

au beau milieu de la mer Rouge, dans un bain de chaleur intense.

Jusqu'à ce moment, Cortolvin avait passé inaperçu; avec les autres, il s'était embarqué au nouveau wharf, là où s'élève la gare tout récemment construite du chemin de fer, et on pouvait fort bien le prendre pour un Arabe des Grandes Tentés, tout gonflé d'orgueil d'avoir enfin acquis le droit de se parer le chef du turban vert des « Hadjis »; — ainsi désigne-t-on les Musulmans qui ont accompli le pèlerinage de La Mecque; — sur le rôle des passagers, le premier maître l'inscrivit comme une unité dans la colonne « moricauds », où il tenait compagnie à environ trois cent quarante autres sectateurs du Prophète, tous à la peau plus ou moins foncée, et depuis deux jours qu'on était en pleine

mer, il n'avait pour ainsi dire pas quitté son tapis de prières, un vieux carré de Smyrne tout en loques, mais très orthodoxe, étendu sur les plaques de tôle rouillée du gaillard d'avant.

Il aborda donc le capitaine Kettle dans le rouf, pour le prévenir que les passagers avaient projeté de s'emparer du « Saïgon » aussitôt que les machines seraient remises en état.

— Ils ont déclaré le « Jihad » contre vous, dit-il, si vous savez ce que c'est.

— Une guerre sainte, n'est-ce pas, ou quelque autre plaisanterie de ce genre? dit Kettle.

— A peu près, dit le Hadji, et, entre nous, si vous tenez à rester capitaine de ce vapeur, vous n'avez qu'à ouvrir l'œil.

— Je sais mon métier, fit Kettle, sèchement, et me passe fort bien des conseils de mes passagers.

— A votre aise, répliqua Cortolvin, seulement, vous n'êtes pas poli et guère reconnaissant. Je ris- que ma vie en venant vous avertir de ce qu'il y a dans l'air, et par Jupiter, vous vous rendez très bien compte que mon renseignement n'est pas à dédaigner. Votre équipage n'est composé que de coolies qui seront affolés s'il y a du gâchis. — ces lascars-là ne sont jamais bons à rien. En fait de blancs sur lesquels vous puissiez compter, il n'y a que les mécaniciens et vos deux officiers : avec vous, cela fait cinq en tout. C'est maigre comme proportion contre trois cent quarante brutes fanatiques, presque tous guerriers de naissance et de tempérament, tous bien armés, d'ailleurs, et à qui il est absolument indifférent de laisser leur peau dans la bataille. Un des dogmes principaux de leur religion, vous ne l'ignorez pas, est qu'ils vont droit au Paradis, par train express, s'ils claquent en combattant des *Giaours*. Le vieux chamelier de la Mecque, qui était loin d'être un imbécile, a bien su décrire et promettre à cette racaille-là le genre de Paradis qui leur convenait, et comme, pour la plupart, ils n'ont guère à se féliciter de leur passage sur cette terre, vous les trouverez toujours très disposés à profiter des occasions qui se présentent pour changer de situation et monter au ciel.

— Ce sont de vilains gredins qui vont nous donner du fil à retordre, cela, je veux bien l'admettre.

— Parfaitement, et soyez-en persuadé. Maintenant, je tiens à vous faire remarquer, capitaine, qu'en ce qui me concerne personnellement, j'aurais été beaucoup plus en sûreté si j'étais resté tranquillement là-bas sur le gaillard d'avant, sans rien dire. Il est absolument certain qu'ils se seraient emparés de vous par surprise, si je ne vous avais pas révélé leur projet, et j'aurais très bien pu m'arranger pour ne pas prendre une part active à la boucherie, tout en ne courant aucun danger pour ma vie. Ils me tiennent tous en grande vénération, je suis considéré parmi eux comme un très saint homme.

— Alors ?

— Alors, dit le Hadji Cortolvin avec un mouvement d'épaules, alors je marche avec vous.

— Et pourquoi ?

— Question de cousinage de peau, je pense. Vous êtes de race blanche, et je crois bien que je finirais par être blanc aussi, après quelques bains turcs et en m'abritant un peu du soleil ; bien sûr que, pour le moment, la nuance de ma pelure tire sur le tabac d'Espagne : depuis deux ans, je vis avec des hommes de couleur, leur existence est en tous points la mienne, j'en suis même arrivé à m'assimiler leur état d'âme, à penser comme eux. Et puis, n'est-ce pas étrange ? Un beau jour, je tombe sur vous, que je connais ni d'Eve ni d'Adam, le peu que je devine de votre personnalité ne me plaît qu'à moitié, et cependant, me voilà en train de trahir mes compagnons et de lier mon sort au vôtre, avec la quasi-certitude que tout ce que j'y gagnerai sera de me faire escarper d'ici quelques heures. C'est très curieux.

Puis-je me permettre, monsieur, dit Kettle avec un salut, de vous demander à qui j'ai l'honneur de parler ? Je ne crois pas me tromper en présumant que vous êtes un homme du monde, un gentleman.

Le Hadji se mit à rire.

— Si mes souvenirs sont fidèles, il me semble bien capitaine, que telle était, en effet, ma position sociale dans le temps. J'ai le regret de ne pas avoir de cartes sur moi, mais mon nom est W. H. Cortolvin, et j'habitais Richmond, comté d'York, avant d'avoir fait la bêtise d'abandonner l'itinéraire classique des voyages de l'agence Cook et d'aller me perdre en plein cœur de l'Arabie.

— Moi, reprit Kettle, je suis du pays de Galles, mais j'ai connu des gens du Yorkshire. Permettez-moi, monsieur, de vous serrer la main. Vous prendrez bien un whisky à l'eau ?

— De grand cœur, capitaine. Voilà trente longs mois que je n'ai trempé mes lèvres dans une boisson. Et que vois-je donc là, suspendu dans le courant d'air du sabord, une « chattie » ? Grands dieux, cela veut dire de l'eau fraîche. « Bismillah ! » Il fait quelquefois bon vivre.

Le capitaine Kettle détaillait l'ajustement du Hadji avec une moue de désapprobation.

— Vous feriez bien, dit-il, de jeter par-dessus bord votre espèce de sale chemise de nuit ; je puis vous donner de quoi vous laver, et c'est bien le diable si vous ne trouvez pas dans le coffre à hardes des « pyjamas » qui vous iront !

Mais Cortolvin préféra, pour le moment, rester dans sa crasse et conserver ses haillons. Il y avait trop longtemps qu'il vivait dedans pour en être incommodé.

Et puis, dit-il, l'instant ne serait pas bien choisi pour afficher ma nationalité britannique ; si mes bons amis, là-bas, se doutaient que je suis un faux frère, ils n'attendraient certes pas que les machines soient remises en état. Cela ferait l'effet d'une allumette dans un baril de poudre, et en un rien de temps, nous autres, pauvres blancs, serions tous mis en morceaux.

— Je ne vois pas cela, dit Kettle ; on sait encore se servir d'un revolver.

Il offrit à son hôte une chaise d'osier, et ouvrant une boîte de cigares indiens, la plaça sur la table ; puis il sortit un instant du rouf et vint s'accouder à la lisse de la passerelle.

Pour le groupe compact des pèlerins qui grouillaient au-dessous de lui, la situation devenait intolérable. Les plaques de tôle dont les ponts étaient revêtus leur enlevaient presque la peau des pieds ; pour pouvoir y tenir, il fallait constamment les mouiller à grands seaux d'eau ; encore le remède était-il peu efficace, car l'eau qu'on halait le long du bordage était chaude comme le thé de cinq heures d'une dame anglaise.

Alors que Kettle observait ses passagers, il advint justement qu'un des pèlerins, un vieux Haoussa du Soudan oriental, fut frappé subitement d'un coup de chaleur : après une ou deux convulsions, il râla

en ronflant pendant un instant, et s'allongea pour ne plus bouger, aussitôt couvert d'une nuée de mouches. Deux de ses voisins se soulevant paresseusement pour le regarder, s'assurèrent qu'il était mort, et, se mettant debout, enlevèrent le cadavre du milieu du groupe et, péniblement, l'envoyèrent par-dessus les bastingages dans la mer huileuse. En pareil cas, il n'est pas sain de laisser les morts tenir compagnie aux vivants, quand ce ne serait que pour quelques minutes.

Pendant que les deux hommes emportaient leur fardeau, un vieux nègre du Sokoto, à la toison toute blanche, se dressa sur ses pieds, balancé par le mouvement du navire, et inclina la tête avec ferveur du côté de l'Orient. D'une voix sonore, il témoigna de la grandeur de Dieu et de la sainteté de Mahomet, son prophète ; il rappela que le destin de chaque homme mortel est écrit sur son front et, dans un unanime mouvement de fanatique piété, tous les pèlerins sans exception se prosternèrent jusqu'à toucher du visage les plaques de fer du pont brûlant, et, tous ensemble, répétèrent après lui les paroles de la profession de foi musulmane.

Malgré son flegme habituel, la capitaine Kettle, toujours à son poste d'observation sur la passerelle, ne laissa pas que d'être impressionné ; pas un des passagers

(Lire la suite page 35)



TOUTES LES ARMES VOLÈRENT EN L'AIR ET RETOMBÈRENT DANS LA MER EN CASCADE MÉTALLIQUE.



## Un Cri dans la Nuit

**Q**UEL admirable coucher de soleil nous avons eu !...

— Ah !... oui... répondit dans un bâillement la princesse Sophia de Wahler. Il y eut un nouveau silence, plus pesant, plus chargé d'ennui encore, que les précédents. La chaleur était accablante, bien que la nuit fût complètement tombée sur les flots.

Les trois passagers restaient étendus sur des « transatlantiques » à la poupe du yacht *Luciole*, et ils n'avaient même plus le courage de se plonger

dans un interminable poker. Jean Moutier (vous savez bien, les chaussures Moutier), le propriétaire du yacht, était en conférence avec le capitaine du bord, laissant ses hôtes pour quelques minutes.

Ironiquement, Marcel Prud'homme, l'écrivain célèbre, qui avait en vain essayé de secouer la torpeur ambiante, reprit :

— Nous aurons, au moins, six splendides couchers de soleil avant de faire escale aux Antilles !

— *La mer, comme elle est bleue au loin, la mer sonore*, répondit aigrement la princesse de Wahler,

comme elle est bleue, mais comme on s'y rase. Avouons-le, mes chers amis, avouons-le ! Nous avons répondu avec enthousiasme à l'invitation de cet excellent Moutier ; pendant la première semaine, nous avons trouvé du charme à cette croisière transatlantique, et maintenant ! Un bon mouvement, voyons ! Jean ne reviendra pas avant un quart d'heure, personne ne nous écoute. Reconnaissons que la vie est sinistre sur la *Luciole*.

— Chère amie, vous parlez d'or, répondit Marcel Prud'homme.



MARTHE SERVIT LE PETIT DÉJEUNER  
DANS LE FUMOI QUAND, BRUSQUE-  
MENT, DU HAUT-PARLEUR S'ÉLEVA UN  
CRI DÉCHIRANT : « AU SECOURS !... »

— Nous en sommes à notre millième partie de poker, nous avons détraqué le phonographe, nous sommes fâchés et réconciliés deux fois, et nous ne voyons que la mer et le ciel. Ah ! si j'avais...

Mais Sophia de Wahler se tut. Jean Moutier revenait. Les avait-il entendus ? La Russe, carrément, lui demanda :

— Qu'avez-vous, cher ami ?... Vous paraissez bien inquiet !

Jean Moutier se recueillit. Lui qui était à l'ordinaire le type du « gros » réjoui, était livide. Sa voix tremblait quand il répondit enfin :

— Il s'est passé quelque chose d'extraordinaire. En vérité, je ne comprends pas. Un drame affreux sans doute...

Les yeux de Sophia brillèrent. Elle avait, comme toutes ses compatriotes, le goût de l'horrible.

— J'étais en conférence avec le capitaine Delort, quand le téséfiste, vous savez, Martin, est entré dans la cabine. « Venez écouter », nous a-t-il seulement dit...

« Nous l'avons suivi jusqu'au poste de radio, pressentant, à son émoi, quelque drame. Il nous a fallu un certain temps pour parvenir à entendre, tant était faible le murmure qui émanait du haut-parleur. Enfin, nous avons compris !

— Quoi ? demandèrent en même temps, avec la même angoisse, Sophia et Marcel.

— Cette ombre de voix implorait sur un ton déchirant que je ne pourrai jamais rendre, qui toujours me restera dans les oreilles : « Au secours ! au secours ! au secours ! Nous sommes perdus, mais vengez-nous, un drame horrible ! La révolte à bord !... La contrebande de l'alcool, un équipage de noirs... La révolte... Nous sommes à bord de la *Mabel* par... Ah ! c'est atroce !... Les voilà ! »

« Et, au même instant, un affreux tumulte a couvert la plainte... Des hurlements, un bruit de meubles brisés, des coups de feu. Un silence de mort succéda, un silence plus effrayant encore que les derniers échos de la terrible scène.

« En vain, avons-nous appelé par radio. En vain Martin a-t-il essayé par tous les moyens de communiquer avec la *Mabel*. Rien. Delort, Martin et moi sommes d'accord. Il n'y a aucun doute. Le drame est facile à reconstituer. Un équipage composé de nègres, sur un vaisseau contrebandier, s'est révolté, a massacré l'état-major, et le radiotélégraphiste a « tenu » le plus longtemps possible, pour demander du secours. Hélas !...

— Mais que comptez-vous faire ?... Il faut prendre tout de suite une décision ! Il faut... répondit Marcel Prudhomme au comble de l'exaltation.

Quant à Sophia, elle serrait les mâchoires, incapable d'articuler un mot. Denise, en écho, reprenait :

— Et laquelle, grands dieux ! gémit Moutier. Que voulez-vous faire ?... Nous ne connaissons pas le point de ce bateau. Même le rencontrerions-nous, que pourrions-nous tenter ? Nous sommes quatorze à bord, et nous nous battons avec des nègres révoltés ? Nous n'avons même pas d'armes ! D'autre part, notre poste d'émission est trop faible pour signaler ce drame aux autorités américaines. Nous allons, plus simplement, gagner une des Antilles en grande hâte, et mettre tout de suite les autorités consulaires au courant de ce message. Mais, hélas ! il est sûrement trop tard maintenant !

Marcel et Sophia se révoltèrent d'abord devant cette décision. Mais ils durent bientôt se rendre à l'évidence. C'était la seule conduite à tenir. Toute la journée qui suivit, on ne parla que de la *Mabel* sur la *Luciole*, et pour la première fois depuis des semaines, la somme d'ennui qui s'était abattue sur ce

bord se dissipa. Elle faisait place, au contraire, à une nervosité, une angoisse qui ne se démentaient pas un instant. Les hypothèses les plus saugrenues furent envisagées, et, seul, Marcel Prudhomme eut une heureuse inspiration.

— Pourquoi n'installions-nous pas le haut-parleur dans le fumoir, au lieu de le laisser dans la cabine de Martin ? Nous pourrions ainsi, minute par minute, guetter si un nouveau message de la *Mabel* nous parvient. J'ai le pressentiment que nous en entendrons parler.

Cette proposition fut acceptée d'enthousiasme. En quelques minutes, Martin réalisa l'installation nouvelle. Et bientôt les quatre passagers furent réunis autour du cornet d'ébonite. Ils reçurent un certain nombre de communications plus ou moins hétéroclites, mais du *Mabel* rien, toujours rien, malgré les réglages continus de Martin. Tous, sauf Prudhomme, désespéraient... L'équipage avait dû massacrer le téséfiste et saccager son appareil. La révolte était donc maîtresse à bord...

Enfin, vint la nuit. Au moment où les auditeurs, lassés se soulaient bonne nuit, Prudhomme les fit taire d'un « Chut ! » impérieux...

Tous s'arrêtèrent. Du doigt il leur désigna le haut-parleur. Ils prêtèrent l'oreille. On entendait une voix étouffée, un murmure à peine perceptible.

Mais, à force de s'approcher du haut-parleur, de tendre l'oreille, de retenir leur souffle, ils distinguèrent enfin des mots, des phrases, ils comprirent. Dans un souffle, Moutier constata :

— C'est lui, c'est bien lui.

Et ce furent les seules paroles qui échappèrent aux passagers du yacht. Une angoisse sans nom les paralysait. Ils restaient figés devant cette détresse qu'ils ne pouvaient secourir, devant ce cri d'agonie qui traversait l'éther pour mourir jusqu'à eux. Il leur semblait tout à la fois que le malheureux téséfiste était tout près d'eux, et aussi qu'il n'appartenait déjà plus à ce monde.

— Hier, j'ai lancé un appel. M'a-t-on entendu ? Qu'importe, il est trop tard, maintenant. Je ne sais même pas où nous sommes. Le vaisseau va à la dérive, abandonné à lui-même par des matelots ivres. Ils ont cru démolir l'appareil émetteur ; mais, en quelques minutes, j'ai pu le réparer. Quant au récepteur, impossible. Je ne saurais donc jamais si cette plainte, ma dernière plainte, a été entendue ? Nous sommes parqués dans le rouf, et, d'un moment à l'autre, ils vont nous massacrer. En ce moment pourtant, nous avons quelque liberté. Ils ont pillé la cargaison d'alcool. Ils sont tous abominablement ivres. Le capitaine a proposé de tenter une attaque suprême. J'ai refusé, les autres aussi. Que faire contre trente nègres, ivres de sang, de vin, d'alcool, armés jusqu'aux dents. Ah ! en voilà un qui s'approche. Je dois me taire. Demain, à pareille heure, je peux... Une prière, au moins, je vous en conjure, puisque c'est maintenant le seul secours que nous pouvons attendre de nos semblables.

Et la voix se tut... Les passagers du *Luciole* restèrent un long moment sans parler, et l'épouvante se lisait sur leurs traits. Rien ne put les tirer de leurs méditations funèbres, pas même l'entrée de Marthe, la femme de chambre du bord. Chacun d'eux, en soi, revivait le martyre du malheureux qui les implorait, et le sentiment de leur impuissance leur était douloureux, comme une lâcheté. Sophia pleurait silencieusement, ce qui, certes, ne lui était pas arrivé depuis des années.

Enfin, Moutier, qui était peut-être le seul à garder une apparence de sang-froid, proposa :

— Je vais rester à veiller. Allez vous coucher. Jusqu'à demain soir nous ne saurons rien d'autre.

On lui obéit, mais cette nuit, nul ne dormit dans les cabines du *Luciole*. (Lire la suite page 41)

Nouvelle, par P. Mariel

ILLUSTRATION DE LUCE

— Ah ! je suis tout à fait de ton avis, mon chéri, reprit aussi Denise Prudhomme, délicieuse petite oie que Marcel avait d'abord apprivoisée et qui, bien que mariée, n'en continuait pas moins à admirer son grand homme. Elle avait d'ailleurs vingt-deux ans, donc la moitié de l'âge de Marcel.

Quant à Sophia, c'était un grand cheval de bataille : cinquante ans, six pieds de haut, la perruque rousse, belle encore, peut-être, et qui non seulement ne désarmait pas, mais prenait volontiers l'offensive. Elle continua :

*L'entrée des temples à Angkor  
et le visage d'un Bouddha sculpté  
en pleine montagne de rochers,  
aux Indes.*

Photos C.P.R.



# La Mythologie Hindoue

Chronique Documentaire,  
par LOUIS ROLAND

SI LA MYTHOLOGIE des anciens Grecs et Romains présente de nombreuses complications, celle des Hindous n'a rien à leur envier sous ce rapport. Les hommes d'autrefois ont expliqué à leur manière la vie universelle, mais ils n'ont réussi qu'à mettre un peu plus d'obscurité dans ce qu'ils ne comprenaient pas. Les Hindous ont échafaudé un système allégorique, copieusement bourré de faits mystérieux, d'illusions, de naïvetés énormes et, par-ci par-là, de véritables incongruités.

Quand on jette un coup d'œil sur ces croyances, on se demande ce qu'il faut le plus admirer, de l'imagination de leurs auteurs ou de la candeur de ceux qui les gobaient. C'est une investigation assez amusante, et nous allons la faire rapidement.

Dans cette mythologie, ou plutôt cosmogonie hindoue, il y a tout d'abord Brâhm qui est l'être primitif, immuable, éternel et antérieur à tout ; il produisit l'univers visible par la seule énergie de sa volonté exprimée par le mot mystique « Aum ». Si l'on veut analyser ce langage métaphysique, on voit que Brâhm est la personnification de toutes les forces latentes de la nature dans une seule individualité longtemps inerte. Toutefois, Brâhm n'est qu'une partie de la « trimourti » qui comprend aussi « Maritchi » (la lumière) et « Kaciapa » (l'espace). D'autres versions disent que cette Trimourti est l'univers matériel composé de la région élevée, de la moyenne et de l'inférieure. On la représente encore comme composée de Brâhm, puis d'une émanation active de lui-même et enfin de son incarnation en homme sage.

La personne active, ou Brâhma, ne se décida pas immédiatement à l'action ; ce Brâhma resta, pendant une période de temps que l'on ignore mais qui fut extrêmement longue, assis sur un lotos, arbre de l'espèce du jujubier et il passa ce temps à regarder de tous les côtés avec les huit yeux de ses quatre têtes ; il ne voyait partout que de l'eau et des ténèbres, ce qui ne devait pas être très folâtre. Comme d'autre part il n'arrivait pas à s'expliquer le mystère de son origine, on comprend fort bien qu'il finit par s'ennuyer et ne pas se sentir très rassuré.

Enfin, il entend une voix qui le tire de son assoupissement et lui conseille d'implorer Brâhm en l'appelant Rhagavan, sans doute pour se concilier ses bonnes grâces. Brâhma obéit et il voit apparaître un homme à mille têtes dont il chante aussitôt les louanges.

Cet homme à mille têtes est Rhagavan qui se déclare très satisfait et crée la lumière puis donne à Brâhma le pouvoir de créer à son tour tous les mondes.

Brâhma qui réellement n'est pas pressé, réfléchit pendant cent années divines qui en valent trente-six mille des nôtres puis il se met à l'œuvre.

Il fabrique d'abord les sept Souargas ou sphères célestes, puis le Mritloka qui est l'empire de la mort ; ensuite la terre avec ses deux luminaires la lune et le soleil, et enfin les sept Patalas qui sont des régions inférieures éclairées seulement par huit escarboucles placées sur la tête de huit serpents. Souargas et Patalas forment quatorze mondes qu'il faut maintenant peupler, et Brâhma qui estime que c'est beaucoup de besogne, crée des purs esprits qui l'aideront.

Les uns acceptent ce travail, mais d'autres, parmi lesquels Mouni et les neuf Richis, préfèrent s'en tenir à la vie contemplative, c'est-à-dire s'occuper à ne rien faire pour avoir plus tôt fini.

Brâhma, tout d'abord embêté par cette défection, trouve un moyen d'avoir d'autres collaborateurs. Pour cela, il épouse sa sœur Saraçouati, ce qui n'est, entre nous, pas très moral, et il en a cent fils. Un de ces fils, l'aîné qui se nomme Dakcha, a cinquante filles et treize d'entre elles épousent un de leurs oncles, Kaciapa. On n'était vraiment pas scrupuleux dans cette famille-là !

Une de ces treize épouses, Aditi, devient mère des Dévatas qui sont des génies lumineux et bienfaisants qui vont peupler les sphères célestes ou Souargas qu'ils suffisent à éclairer de leur présence. Système économique dont la recette n'est malheureusement plus connue aujourd'hui que des vers luisants et mouches à feu.

Cela commence à devenir compliqué dans la famille de Brâhma, mais nous ne sommes encore pas au bout.

Une autre des treize épouses, nommée Diti, donne le jour à une multitude de Daiias ou Açouras qui sont, eux, des génies malfaisants et, tout au contraire de leurs cousins, loin d'être lumineux, sont tout noirs et font les plus mauvais coups imaginables dans l'univers. Ce fut d'autant plus désagréable pour le voisinage qu'ils étaient de véritables géants.

Avec tout cela, la terre n'était pas encore peuplée, mais Brâhma finit par y penser. Il tira de lui-même Manou Souaiambhouva et lui donna pour femme Sataroupa avec ordre de peupler la boule terrestre. Des interprétations de vieux documents présentent toutefois une variante ici.

Brâhma aurait eu quatre fils spécialement pour peupler la terre : Brahman, Kchatrya, Vaicia et Soudra. Le premier sortit de sa bouche, le second de son bras droit, le troisième de sa cuisse droite et le quatrième de son pied droit. Il fit également sortir de son bras, de sa cuisse et de son pied gauches, trois femmes qu'il fit épouser aux trois derniers des fils.

A l'aîné, il donna une femme de la race malfaisante et impie des Açouras. Ces quatre couples furent la souche des quatre castes primitives.

Il y a encore une petite variante au sujet du fils aîné Brahman.

Ce fils avait voulu avoir une femme comme ses trois frères, mais Brâhma avait essayé de lui faire comprendre qu'il était destiné à l'étude et la prière, qu'en conséquence, il devait fuir tous les liens matériels. Devant ce refus, le fils avait insisté de plus belle, mais le père avait fini par se fâcher ; cependant, il réfléchit qu'on en viendrait sans doute à se passer de son consentement, et il décida de jouer un bon tour au fils récalcitrant.

Il lui donna pour femme une fille de la race méchante des géants Açouras pour le punir ; c'est de cette union, dit la légende hindoue, que naquirent les brahmanes, race sacrée, ministres des sacrifices offerts aux dieux et interprètes des livres du culte appelés Védas. C'est leur donner une origine peu reluisante et faire preuve de pas mal d'ironie à leur égard.

Kchatrya fut l'ancêtre des guerriers ; Vaicia, celui des agriculteurs, commerçants et artisans, et Soudra celui des esclaves.

Toutes ces choses, que nous apprend la tradition sont déjà, pour le moins originales, mais elles ne sont imposées à la croyance que d'une manière assez élastique, car le « Manava-Dharma-Sastra » ou Recueil des Lois de Manou les présente un peu différemment.

Brâhm, dit ce livre, est le grand maître de tout ; on le désigne encore sous le nom de Souaiambhou, et rien n'existe que lui seul ; rien ne se distingue de lui et il ne se distingue pas lui-même. Un jour, pourtant, il veut se manifester et il s'élève alors de lui-même (c'est vraiment là un tour de belle adresse ou plutôt de haute sorcellerie). Il devient océan, sur les eaux duquel flotte un œuf d'or dont sortit Brâhma.

En mémoire de cet exploit sensationnel, on lui donna le surnom de Narayana (qui flotte sur les eaux) mais, par malheur, ce fut aussi le surnom de Vichnou, si bien qu'on ne sait plus au juste auquel des deux on a affaire.

Cela devient donc de plus en plus beau, mais ce n'est pas encore tout. Le système de philosophie Mimansa donne une troisième version ; ce fut Maia, ou l'Illusion, qui fit sortir

Brâhm de son inertie puis elle créa Kama, ou l'Amour, ainsi qu'une mer de lait, et il en résulta le monde. D'où l'on serait tenté de conclure que l'Amour est le fils de l'Illusion, ce qui est, d'ailleurs, quelquefois vrai.

Il y a encore bien d'autres variations, contradictions et anachronismes, si bien qu'on finit par n'y plus comprendre grand chose, et l'on en vient à se dire que ceux qui ont jadis fabriqué ces histoires-là devaient certainement avoir une très haute idée de la crédulité humaine.

On y trouve même une chicane d'importance entre Brâhma et Brâhm pour une question de préséance ou même simplement d'égalité. Brâhm qui tenait au premier rang jeta Brâhma dans le Narak qui était un endroit malplaisant et fort malodorant. La durée de la sentence n'était pas fixée et il n'y avait pas de quoi réjouir le vaincu mais il obtint tout de même son pardon.

La condition mise à ce pardon n'était pas trop dure ; Brâhma devait s'incarner dans chacun des quatre âges de l'humanité, et il le fit avec d'autant plus de plaisir que c'était de nature à lui donner des sensations nouvelles.

La première fois il s'incarna sous la forme de Kababhousonda, lequel était un corbeau-poète dont les poésies ne devaient pas valoir cher si elles ressemblaient à ses croassements. Ce volatile-rimeur inspire peut-être, encore aujourd'hui, les Paul Claudel, Maurice Rostand et autres fricoteurs de vers saugrenus auxquels ils mettent l'étiquette de poésie.

La deuxième incarnation fut sous les traits du paria valmiki, pauvre bougre qui ne se douta certainement pas, de son vivant, qu'il avait créé le monde.

La troisième eut lieu dans la peau d'un brigand qui se transforma en pénitent austère, devint interprète estimé des Védas, puis poète (encore !) et tout cela fait assurément une existence bien remplie.

La quatrième incarnation, pendant l'âge actuel ou Kali-Youg, l'a fait revivre dans la peau du grand poète (toujours !) Kalidasa, poète dramatique, auteur de Sacntala et restaurateur d'autres ouvrages.

S'il lui avait été ordonné une cinquième incarnation, c'est peut-être lui qui serait le notoire Gandhi, lequel est connu comme le loup blanc bien qu'il ne soit pas poète du tout.

Ce brâhma était néanmoins un drôle de sire, à en croire la légende, car on lui reproche d'avoir suborné sa sœur ou sa fille, ce qui manque totalement d'élégance et même de simple décence. La malheureuse se sauvait continuellement de lui, mais il lui apparaissait à chaque instant après s'être fait pousser une tête nouvelle avec un visage nouveau. Il en avait déjà quatre, paraît-il, lorsque la fille se sauva jusque dans les Souargas qui étaient le ciel dans cette curieuse croyance. Brâhma l'y poursuivit encore et se fit pousser une cinquième tête, mais Siva-Mahadéva l'abattit d'un coup d'épée et tout le monde trouvera certainement que c'était bien fait.

Terminons en disant que, dans le Rig-Véda, un des livres sacrés, Brâhma s'exprime ainsi : « J'erre maintenant avec les Roudras, les Vaçous, les Aditis et les Viçouadévas ; c'est moi qui soutiens l'Océan, le firmament, le feu et les deux Açouins ; c'est moi qui supporte la lune et qui fais briller le soleil. »

Cette dernière phrase nous retire décidément toute confiance en lui et même toute sympathie à son égard. Il n'a vraiment pas fait briller suffisamment cet été le soleil en fin de semaine.



Photo A.S.N.

Le culte de Brâhm s'est étendu jusqu'en Chine où l'on peut encore voir ce temple bouddhique dans les jardins de l'ancien palais de l'empereur à Peiping.

# L'ACTUALITÉ À TRAVERS LE MONDE

## HAÏTI - CANADA

M. Philippe Cantave, ami des Canadiens français

La Société du Bon Parler français, dont le président est M. Jules Massé, a donné récemment sa médaille d'argent à M. Philippe Cantave, de la République d'Haïti. Et à cette occasion, M. Cantave fit, les 11 et 18 juillet derniers, au poste CKAC, une causerie dans laquelle il rendit hommage à la Société, à son président et montra les efforts déployés par son pays ainsi que par le Québec pour la conservation de la langue française.

Rappelons à nos lecteurs que M. Cantave est déjà décoré de l'Académie française (médaille d'or) et de l'Alliance française de Paris (médaille d'argent). Il a publié dans la *Revue Populaire* de septembre un fort intéressant article sur Haïti.

Voici quelques extraits de la causerie de M. Cantave :

« Je suis d'un pays où la langue française est — en vertu d'un article de la Constitution — la seule langue officielle et usuelle : ce pays s'appelle Haïti.

« Savez-vous que la République d'Haïti a été occupée, de 1914 à 1934, *manu militari*, par les Américains ? Ceux-ci ont vivement et vainement essayé de nous coloniser ! Et c'est grâce à la langue française — cette arme de combat irrésistible — que nous avons pu tenir, lutter, nous imposer, triompher !

« ... Mais vous, chers Canadiens français, que de titres de gloire n'avez-vous pas à revendiquer ?

« De 65,000 que vous étiez en 1763 — date immortelle où vous avez su, par votre invincible courage, assurer au Canada la survivance de la langue française — vous êtes aujourd'hui au nombre de quatre millions ; et vous luttez toujours, sans cesse, avec la même ardeur, avec le même amour pour le maintien de ce patrimoine spirituel que vous avez hérité de vos ancêtres. Des associations, des journaux, des écoles, des universités y contribuent efficacement par la plume autant que par la parole. Et des livres, comme ceux de M. Louis-Philippe Geoffron, montrent aussi — et avec quelle science ! — les origines toutes françaises des expressions canadiennes. Il en est de fort jolies : « poudrerie », « clair d'étoiles », « tire » ... Mais prenez garde aux anglicismes et aux barbarismes !

« ... Plus mon séjour se prolonge au Canada, plus je m'y plais. Et la raison en est que, de plus en plus, je retrouve, dans cette Nouvelle-France, le visage de l'ancienne.

« Ce visage ! je l'ai vu dans toute sa souriante beauté récemment à Québec où je fis un délicieux séjour et où, avec la grande simplicité qui le caractérise, Son Eminence le Cardinal Villeneuve — ce prince de l'Eglise canadienne — daigna me réserver le plus chaleureux, le plus cordial des accueils.

« Ce visage ! mais je le retrouve encore à Montréal.

« Et puis, la valeur de cette gracieuse sympathie dont m'honorent tant de distinguées familles montréalaises — ce qui me touche profondément — m'a permis aisément, au cours de ces bonnes veillées qu'elles organisent, de bien connaître ces intérieurs où règnent — je tiens à le dire avec fierté — l'union la plus étroite, l'affection la plus sûre, la gaieté la plus franche !

« J'ai donc rempli mes yeux d'images — et des plus belles ; mon cœur de joies — et des plus douces !

« Lorsque plus tard je serai de retour dans mon pays, je ne manquerai pas, par des articles et des conférences, de montrer à mes compatriotes ce vrai visage du Canada français — hélas ! si peu connu à l'étranger et pourtant si digne de l'être ! Je leur dirai, soyez-en sûrs, tout ce qu'il y a de beau, de vrai, de bien sur les rives du Saint-Laurent. »

## Aux Iles-de-la-Madeleine

Rencontré par un représentant du *Journal*, M. Hormisdas-D. Langlais, député-élu des Iles-de-la-Madeleine, a déclaré qu'il était très satisfait du résultat de l'élection du 17 août dernier, dans son comté. « Le besoin le plus urgent

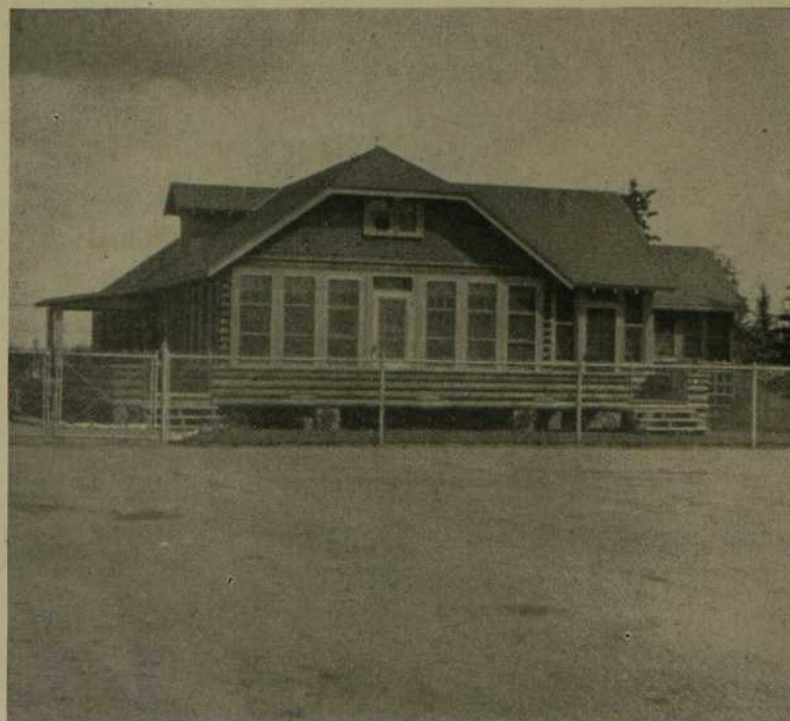


M. DANTES BELLEGARDE.

historien, ex-ministre de la République d'Haïti à Paris et à Washington, ex-délégué à la Société des Nations, Commandeur de la Légion d'Honneur. M. Bellegarde connaît bien le Canada puisqu'il fut délégué de son pays aux fêtes de Jacques Cartier, en 1935. Il publiera très probablement chez des éditeurs montréalais un roman et un recueil de poèmes haïtiens.

des Iles-de-la-Madeleine, dit-il, c'est un hôpital. En 1936, les insulaires doivent attendre un bateau et faire de longs trajets en chemin de fer pour se rendre à un hôpital. L'hiver, la situation est encore pire : toute navigation étant impossible, il leur faut utiliser l'avion. J'insisterai donc pour que mon comté soit doté immédiatement d'un hôpital moderne.

« A l'heure actuelle, continue M. Langlais, tout le commerce se fait via Pictou et Charlottetown, à cause de l'absence d'une ligne maritime Montréal-Québec-Les-Iles-de-la-Madeleine. Mon comté est tout à fait isolé du reste de la province de Québec



L'hôpital Dafoe, à Corbeil, Ontario, qu'ont visité cet été des millions de touristes canadiens et américains désireux de voir les célèbres petites quintuplettes Dionne. Photo du studio C. E. Morasse, Amos.

et cela cause une foule d'inconvénients. Je veux faire en sorte que cet isolement disparaisse. La population des Iles est presque entièrement composée de pêcheurs, des Acadiens pour la plupart, tous très sympathiques et hospitaliers. La misère est grande dans un grand nombre de foyers. Il faudrait, de toute nécessité, des entrepôts frigorifiques ou des réfrigérateurs pour le poisson. Ce serait le commencement d'une ère de prospérité pour ces braves gens. Cette année, la pêche a été peu abondante et les prix sont bons, mais le poisson ne se vend pas, faute de réfrigérateurs et de transport rapide. Les magasins des Iles sont remplis de hareng fumé (canadian bloaters), mais les prix sont ridiculement bas.

« Si le gouvernement ne lui vient pas en aide, par des travaux, l'hiver sera extrêmement pénible pour la population des Iles, dit le nouveau député. Enfin, je me propose, déclare en terminant M. Langlais, de faire redonner à chacune des Iles-de-la-Madeleine, le vieux nom français qu'elle portait autrefois et qu'on a remplacé par des noms anglais. Pour tout résumer, je suis, par la grâce de mes électeurs, député des Iles-de-la-Madeleine, et j'entends l'être pleinement. Je veux être à la Législature de Québec le défenseur et le serviteur qu'ils ont si longtemps attendu et mérité. »

(Le Journal, Québec)

## TROIS-RIVIERES

Popularité de la Mauricie

Les lecteurs de la *Revue Populaire* ont constaté que plusieurs articles de la livraison d'août étaient consacrés à la région mauricienne. C'est bon signe. Qu'une revue dont le désir immédiat est de plaire à ses lecteurs et de leur servir les textes qu'ils préfèrent s'intéresse tant que cela au réveil trifluvien, il y a là un indice caractéristique de la popularité du régionalisme.

C'est d'abord un article élaboré du critique d'art Gérard Morisset sur le peintre Duguay. Oui, encore Duguay. On en parle de plus en plus. La renommée du peintre nicolétain a même passé la frontière, et dans quelques mois on entendra dire que les new-yorkais en sont emballés. Mais pour celui-là, au moins, on ne pourra dire que les Canadiens ne l'ont ni découvert ni apprécié. La critique de Morisset est la plus fouillée en même temps que la plus pénétrante publiée jusqu'ici sur Duguay. Plusieurs bois gravés, dont quelques-uns ont paru ici même, encadrent l'article.

Dans une autre page, c'est une photo de l'abbé Tessier, dans son cabinet de travail. Ailleurs, c'est une critique de l'ouvrage de l'écrivain trifluvien François Hertel, « Leur Inquiétude ». Puis, un article de Clément Marchand sur l'ouvrage de Roger Brien.

R. D.  
(Le Bien Public, Trois-Rivières)

## HONGRIE

Les rayons cosmiques source de richesses

Dans une conférence qui fit sensation dans les milieux scientifiques, le Dr A. H. Compton vient de déclarer que le problème le plus important et le plus actuel des sciences naturelles est aujourd'hui l'étude des rayons cosmiques. On connaît la théorie d'après laquelle ces rayons auraient été produits par l'explosion à laquelle l'univers actuel doit l'existence. Or, si on réussissait à exploiter ces rayons dans la vie pratique, nous posséderions une source d'énergie électrique d'une richesse incommensurable puisque le courant produit par les rayons cosmiques est de plusieurs centaines de millions de volts.

D'autre part, l'étude du rayonnement cosmique est également susceptible d'ouvrir de nouvelles voies à la biologie. De plus en plus, la science moderne se détourne du darwinisme et on croit que la vie organique est le résultat d'un long développement dans lequel un rôle considérable est dévolu à ces rayons.

(Technikai Naplo, Budapest)



## LE SAUVETEUR

PAR GUSTAVE HUE... ILLUSTRATION DE H. BRAULT...

**D**EPUIS vingt-deux jours, il n'était pas tombé du ciel une goutte d'eau.

Les Parisiens en villégiature à Chatou ne savaient plus à quel saint se vouer pour obtenir quelques averses bienfaisantes et la fin d'une chaleur tropicale. Le voisinage de la Seine ne leur procurait aucun soulagement ; au contraire, après avoir rebondi sur ce complaisant miroir, le soleil implacable d'août semblait prendre de nouvelles forces pour achever de griller le jardin de Mme Loiseau-Léger. Il transformait en paillasson la pelouse et tapait comme un sourd sur la grosse boule de verre étamé qui en agrémentait le centre.

Contre cette rigoureuse température, on n'avait d'autre ressource que de se claquemurer, stores baissés et volets clos ; aussi la villa de Mme Loiseau-Léger rappelait-elle, toutes proportions gardées, le silencieux château de la Belle au bois dormant.

C'est à peine si le salon daigna s'éveiller quand une de ses portes, celle qui donnait sur le perron, s'ouvrit fort brusquement pour livrer passage, non pas au prince Charmant, mais à un sapeur du génie, lequel se présentait, en vérité, dans un étrange équipage. Il portait, étendue en travers de ses bras, une jeune fille évanouie, les cheveux épars, et mouillée au point que l'eau dégouttait de ses vêtements sur le tapis.

Le soldat parut, une seconde, hésitant. Il s'avança prudemment jusqu'au milieu de la pièce mi-obscur et ses yeux en firent le tour. En garçon soigneux, il cherchait, parmi les fauteuils couverts de cretonnes claires, un siège qui ne fût point fragile, pour y déposer son humide fardeau ; puis,

comme celui-ci était en outre fort lourd, il fut bien aise de s'en débarrasser au profit d'une chaise longue en osier. Après quoi, ayant tiré un vaste mouchoir à carreaux, et s'en étant copieusement tamponné le front et le crâne court tondu à l'ordonnance, il se disposa à appeler de l'aide...

Mais soudain, dans cet élégant salon, une sorte de timidité le prit, singulière pour un guerrier. Il n'osa point, d'abord, élever la voix ; ensuite, il se demanda s'il devait crier « au secours », ou bien « aux armes », comme l'enseignait la théorie. Il se borna à demander : « Y a-t-il du monde ? » d'un ton assez craintif, et, attendu que personne ne répondait, que la pendule sonnait deux heures, et qu'il encourrait, en s'attardant davantage, une punition, il estima son devoir accompli, se recoiffa de son képi, et s'esquiva prestement par le perron.

Quelques minutes s'écoulèrent ; dans le jardin voisin, on entendait les *ready*, les *play* d'une ardente partie de tennis, pendant que la jeune fille demeurait inanimée sur sa chaise longue, dans une position qui risquait de devenir critique, si l'on n'y apportait remède. Heureusement, une autre porte du salon s'ouvrit, et Mme Loiseau-Léger parut...

Elle ne distingua rien d'abord : ses paupières étaient gonflées de sommeil, ses membres lourds, engourdis.

Elle souffrait terriblement de la chaleur. En dépit d'une petite sieste qu'elle venait de faire, toute sa personne massive gardait un air d'accablement.

Elle fit, en s'éventant, quelques pas dans le salon, et ses regards tombèrent sur la jeune fille. Alors, elle eut un brusque recul, mais fort bref, et s'élança vers la chaise longue, en criant :

« Marthe ! ma fille ! »

Et d'autres exclamations extravagantes, désordonnées, telles qu'on en prononce sous l'empire d'une vive émotion. En même temps, elle couvrait sa fille de caresses, elle la secouait, et Marthe finissait par ouvrir les yeux, en murmurant :

« Maman ! »

C'en était trop pour les nerfs de Mme Loiseau-Léger ; elle fondit en larmes, et Marthe l'imita.

« Ma pauvre enfant ! gémait la mère ; comme te voilà faite ! Que t'est-il donc arrivé ? »

Avant que Marthe eût pu répondre, un grand garçon fit irruption, mince, fine moustache blonde, élégant et preste, une raquette de tennis à la main. Aussitôt, Mme Loiseau-Léger le prit à témoin de ses angoisses maternelles :

« Regarde, Gaston, dans quel état se trouve ta cousine ! Je l'ai crue morte ! »

— C'est vrai, fit le jeune homme, qu'est-ce qu'il lui est encore arrivé ? »

Il avait mis peu d'émotion dans son accent, parce qu'il voyait sa cousine saine et sauve, et aussi parce qu'il lui connaissait une âme romanesque, un esprit fantasque qui l'avaient poussée déjà à commettre quelques inconséquences.

C'était une enfant gâtée. Le meilleur moyen de l'assagir, pensait, en son for intérieur, Gaston, était d'attacher à ses folies le moins d'importance possible. Mais Marthe jugea qu'il prenait la chose bien légèrement : cet « encore » qu'il avait glissé dans sa question lui parut injurieux ; elle lui fit sentir son mécontentement, d'abord par le regard fort peu bienveillant qu'elle lui lança, (*Lire la suite page 38*)



— ÇA DEVIENT DANGEREUX ? — GUÈRE, MAIS C'EST LÀ UNE PRÉCAUTION INDISPENSABLE.

## L'Homme de la Montagne

L'AUTO filait le long du lac de Thoun, conduite par la main sûre de Marguerite Hermont qui, pressée d'arriver à Interlaken avant la nuit proche, dédaignait d'admirer le paysage et le crépuscule teintant de pourpre la cime neigeuse des montagnes.

Derrière Marguerite, enfoncé dans ses couvertures, car il était extrêmement frileux, M. Hermont somnolait.

Depuis leur départ de Pontarlier, où le chemin de fer avait déposé le père, la jeune fille et l'auto, M. Hermont, des champagnes Hermont, qui avait horreur des voyages, ne faisait que bougonner ou sommeiller. Aucun site, si admirable fût-il, ne valait, selon lui, sa bonne ville de Reims où il avait sa maison, ses amis et ses habitudes.

Seulement, la blonde jeune fille avait la "bougeotte", elle, et comme il n'avait jamais rien refusé à cette enfant sans mère...

Grande, robuste, malgré sa silhouette mince et son teint un peu pâle, Guite pratiquait tous les sports à la mode et y prenait un réel plaisir. Ce n'était pas chez elle snobisme, mais besoin intense de se dépenser, de se sentir vivre !

Sa dernière marotte était l'auto et son père, pourtant un peu craintif, était bien obligé de reconnaître qu'avec Guite il se sentait en complète sécurité. Aussi avait-il accepté, en cette fin de novembre glacial, de l'accompagner en Suisse pour les sports d'hiver.

Voyageant par petites étapes, les deux automobilistes avaient déjà campé dans maints villages, et la jeune fille, d'humeur joyeuse, déclarait l'excursion délicieuse.

— Hein, papa, lança-t-elle au dormeur sans se retourner, on a de la chance. Pas un "pépin" depuis le départ ! On sera à Interlaken dans une petite heure.

Les esprits superstitieux prétendent qu'on ne doit jamais se trouver satisfait, afin de ne pas s'attirer la vengeance du Destin. Guite n'avait pas ces faiblesses-là ; pourtant dix minutes après sa constatation optimiste, l'auto stoppa subitement après un heurt brutal contre un "cassis".

— Hein ? Quoi ? bougonna M. Hermont, arraché à son sommeil. On est en panne ?

— Et tu prétends ne rien savoir des secrets de la mécanique, railla Guite, déjà descendue et levant

le capot. On ne peut rien te cacher, tu vois, l'automobilisme n'a pas de secrets pour toi... Oui, papa, c'est la panne, la sale panne encore... pas réparable. On a son plein d'essence, les pneus sont intacts, l'allumage aussi... et cette maudite bagnole s'obstine à ne pas bouger.

— Ce n'est peut-être pas grand'chose... Mais la nuit vient et puis, pourras-tu réparer ?

— Reste dans la voiture, au chaud, papa... Je vais voir.

Elle avait passé sa combinaison par-dessus sa robe et, agile, elle se glissa sous le moteur.

M. Hermont alluma une cigarette et regarda enfin à travers la vitre la chaîne des Alpes bernoises, que l'ombre rendait presque fantasmagoriques et qui prenaient des aspects de monstres géants aux multiples visages, aux bras innombrables.

— Beau pays, grogna-t-il, mais guère habité ! Si la panne est grave, je me demande ce qu'on va devenir ?

Elle était grave, la panne ! Guite déclara que le pont arrière devait être endommagé car le moteur, lui, était intact.

— Alors, mon petit ?

— Alors, tu vas rester sagement ici et je vais aller à la recherche d'un gîte pour la nuit. On verra demain à faire dépanner la voiture, fût-ce avec simple cariole de paysans.

Mais cette fois, son père montra de l'autorité. Il exigea que Guite vint s'installer près de lui, sous les couvertures, où ils allaient passer la nuit. On en serait quitte pour une courbature et demain, on attendrait le secours d'automobilistes qui ne pouvaient manquer de passer par là, la route étant assez fréquentée.

— Entendu, papa ! Après tout, dormir dans l'auto, c'est assez confortable. Une cigarette, s'il te plaît ? Il fait une nuit superbe... Je vais fumer sur la route et admirer dix minutes ce ciel merveilleux. Que d'étoiles !... Remarque qu'il aurait pu pleuvoir ou neiger. On a quand même de la chance, va !

Sa cigarette était presque consumée quand, dans le silence émouvant de ce lieu, un chant d'abord lointain, puis plus proche, se fit entendre. La voix rude martelait la mesure comme une marche militaire et Guite, aux aguets, aperçut enfin une robuste silhouette de montagnard.

— Papa, voilà quelqu'un. Je vais interviewer cet envoyé de la Providence.

Mais l'homme ne parlait pas français. Croyant qu'on lui demandait la direction du prochain bourg, il s'obstinait à étendre la main dans la direction d'Interlaken.

— Non, non, insista Guite remuant la tête et haussant le ton, comme si elle se fût adressée à un sourd... Nous sommes en panne, en panne ! Auto... marche... plus !... Auto pas pouvoir continuer... Nous vous demandons s'il y a une auberge tout près... Auberge... pour dormir ? Dormir !

Elle mimait les mots, pendant que son père, venu près d'elle, bougonnait :

— Voyons, mon brave, essayez de comprendre... Une auberge, on vous demande une auberge.

Guite fit le geste de pousser l'auto, puis leva les bras au ciel et les laissa retomber. Cette fois, le montagnard devina et devint bavard. Puis, songeant que ces étrangers ignoraient la langue du pays, il se mit à rire et d'un signe de tête les invita à le suivre.

— Ça y est, papa, on va pouvoir souper et se coucher. Tu viens ?

— Oui, mais je marche difficilement, moi, et si c'est trop loin...

— Sûrement pas, ce brave homme retourne chez lui et il ne serait pas à pied s'il y avait des kilomètres à faire.

Elle prit un sac dans la voiture qu'elle ferma à clef et, donnant le bras à M. Hermont, régla son pas sur celui de l'étranger. La lueur des phares éclairait la route blanche cotoyant le lac devenu invisible.

— Ça va, papa ?

— Oui, oui, ne t'inquiète pas, mais tu avoueras qu'on serait mieux chez nous, au chaud, dans un bon fauteuil, à faire une partie d'échecs.

— Grogne donc pas, tu vas devenir un sportif, tu verras !

## II

— Gut morgen, freulein. Haben sie gut geschlafen ?

La femme de l'aubergiste Petahem, femme d'une quarantaine d'années au visage avenant, avait levé les yeux en entendant Guite descendre l'escalier conduisant directement à la salle du rez-de-chaussée et s'empressait déjà, désireuse de satisfaire une voyageuse visiblement riche. La jeune fille, devant la phrase prononcée, répondit, également souriante :

Une mimique éloquente lui valut un succulent café au lait. Mme Petahem ensuite se chargea d'un plateau abondamment garni, et monta le porter dans la chambre de M. Hermont qui, une demi-heure après vint rejoindre sa fille.

— L'auberge rêvée dans ce minuscule village de six maisons, papa. Ici, on vend de tout, de la mercerie, des sabots, des timbres-poste et du tabac.

— Oui, mais ce qu'il nous faut, c'est un bon mécanicien.

— Hum ! dans ce patelin, il ne doit pas y en avoir et je me demande comment faire comprendre ce que nous désirons exactement. Ma foi, je me risque, voici le patron justement.

Grand, fort, un vrai colosse, M. Petahem, le plus pacifique des hommes, écouta, regarda aimable-

ment sa jeune cliente, se gratta le menton, fit de la main un geste rassurant... et, prenant un vieux feutre dont il se coiffa, sortit sans hâte.

— Je crois qu'il m'a dit d'attendre, papa. Il doit savoir ce qui nous est arrivé, par l'homme qui nous a conduits ici hier et il va sans doute faire le nécessaire.

Mais la matinée passa sans ramener l'aubergiste. Sa femme servit aux touristes malchanceux un déjeuner exquis et M. Hermont eut la bonne fortune, après le café, de pouvoir jouer à l'écarté avec un voisin venu se distraire un peu. Pour les deux joueurs, se comprendre était facile, les cartes ayant leur éloquence propre et la partie fut mouvementée comme il sied.

Guite, elle, bâilla, griffonna un nombre respectable de cartes postales et allait s'aventurer dehors quand l'aubergiste revint, suivi d'un jeune homme au visage maigre, pâle, triste, mais assez beau, qui se dirigea vers Guite.

— Mademoiselle, ce brave Petahem est venu réclamer mes services et je suis à votre disposition pour vous servir d'interprète.

— Français ? interrogea-t-elle. Oui, vous n'avez aucun accent.

— Français, en effet.

Elle lui désigna une chaise en face d'elle tout en l'examinant.

Un compatriote, ici, c'était inespéré. Celui-ci, quoique vêtu d'un grossier costume de velours gris et lourdement chaussé, avait une certaine élégance. Il devait avoir tout au plus trente ans, paraissant



Par

René DUCHESNE



Illustration de

F. L. NICOLET

jeune bien qu'il semblât ignorer ce qu'était un sourire.

Guite lui conta son accident, leur embarras. Sur sa demande, elle cita la marque de sa voiture.

— Ah ! ah ! fit-il, excellente marque, mais qui demande un mécanicien très compétent. Ici, naturellement, aucun garage ! Petahem vend de l'essence et c'est tout. Le mieux serait d'avertir quelqu'un d'Interlaken. Je vais faire le nécessaire. J'irai en vélo et je reviendrai avec la voiture de dépannage.

— Comment vous remercier ?

Il eut un geste vague de protestation et se leva. Guite appela M. Hermont, absorbé par son jeu.

— Papa ! Viens donc, monsieur va nous tirer d'embarras en se rendant à Interlaken... M. Hermont, mon père... Monsieur ?

Très à l'aise, elle restait mondaine, désireuse de présenter celui qu'elle nomma pompeusement son sauveur.

— Très honoré, monsieur, fit le jeune Français. Moi, je n'ai ici qu'un seul nom : "l'homme de la montagne", à cause de mon désir de vivre seul dans ma cabane de planches tout là-haut... Je finissais par oublier mon état-civil, je crois bien, sans votre arrivée.

Et, correct, s'inclinant, il ajouta :

Charles Rouchey, tout à votre disposition.

— Rouchey... avec un Y ? Seriez-vous parent des Rouchey. Cuir en gros, de Beauvais ?

— Je suis le fils de Charles Rouchey, cuir, monsieur.

— Enchanté ! Rouchey. Guite, tu te souviens ? Il y a six mois, nous avons visité la tannerie en passant. Grosse entreprise, cher monsieur ! Je comprends que vous soyez aise de prendre parfois un peu de repos.

Assez distant, le jeune homme, qui paraissait peu désireux de bavarder davantage, expliqua pourtant :

— Ce n'est pas un peu de repos que je prends ici, j'y suis depuis près de deux ans et je ne compte pas quitter le pays ni mon refuge.

— Ah ?... Eh, mais, c'est très, très bien, balbutia M. Hermont, interdit.

Il y eut un silence, puis Charles Rouchey, après un bref salut, murmura :

— Je vais me rendre immédiatement à Interlaken, je serai de retour vers vingt heures au plus tard.

— Un original, fit Guite après son départ. Dis, papa, les Rouchey doivent être très riches ? Quel drôle de goût d'élire domicile dans une cabane isolée ! Pas mal, ce garçon, mais il porte le diable en terre.

— Voyons, je cherche... il y a eu un drame, chez les Rouchey, je crois me souvenir, et précisément voilà près de deux ans. Ah ! cela me revient... Voilà l'histoire...

C'était, en effet, une histoire tragique ! L'héritier des établissements Rouchey avait été fiancé à une jeune fille qu'il adorait. Pendant ces fiançailles les jeunes gens, accompagnés d'une parente, avaient fait un voyage en Suisse. Au cours d'une ascension, la jeune fille était tombée dans un précipice où il avait été impossible de retrouver son corps. Les journaux de l'époque avaient conté ce fait divers et parlé du désespoir du fiancé.

— Elle a dû trouver la mort ici, la pauvre petite, et ce malheureux a sans doute décidé de ne plus quitter le pays. Bel exemple de fidélité par delà la mort.

— Ça oui, approuva Guite impressionnée. C'est épouvantable, cette histoire... et d'un romantisme... Qu'on dise après cela que notre époque est le règne du réalisme ! Il me devient sympathique, cet inconsolable. Jolie, la fiancée, naturellement ?

— Probablement. Je n'en sais rien, moi. C'est déjà surprenant que je me souviens de l'accident. En tout cas, devenu sauvage, ce jeune désespéré est resté très homme du monde et fort serviable. Réjouissons-nous-en.

Il retourna à ses cartes, ce dont son partenaire parut ravi.

Guite, elle, demeurait rêveuse. Ce roman à l'épilogue émouvant l'avait émue. Se croyant affranchie d'illusions qu'elle jugeait périmées, elle proclamait volontiers que pour faire un bon mariage, il suffisait de rencontrer un être qui pût devenir un camarade, un associé, qui eût des goûts semblables aux siens et une parfaite éducation.

Et voilà que, subitement, elle se demandait si vraiment tout ceci était suffisant à créer du bonheur, son bonheur !

Un amour réel, profond ne valait-il pas mieux et ne remédait-il pas à tout ? Des goûts semblables ? Peuh ! lorsque l'on s'aime, peut-on désirer autre chose que ce que désire l'aimée ?

Elle sentit que si elle continuait à penser ainsi, elle ne serait pas loin d'envier cette petite fiancée morte qui, elle, du moins, avait rencontré en sa courte vie cet idéal après lequel chacun de nous soupire : un grand amour !

## III

— Une chance inouïe, monsieur... je vous amène un mécanicien qui parle français ! On me l'a recommandé sérieusement en ville, du reste, et je crois qu'on peut se fier à lui.

La camionnette de dépannage, sur les indications de Guite, roula vers l'auto abandonnée pendant que la jeune fille remerciait "l'homme de la montagne" et s'obstinait à le retenir un peu près d'elle.

— Par charité, monsieur, tenez-moi un peu compagnie ! J'ai passé une journée épouvantable, car être condamnée au mutisme et à l'inaction est pour moi ce qu'il existe de plus terrible. Voyons, puisque mon père même m'abandonne et prend un peu de repos dans sa chambre, montrez-vous charitable et parlez-moi de cette montagne que vous devez connaître admirablement. J'aimerais excuser un peu. Y a-t-il des ascensions intéressantes ?

Il se résigna poliment. Mais en parlant des Alpes, il oublia sa froideur voulue et se confia un peu.

Oui, il connaissait admirablement maintenant cette région, le moindre sentier perdu, les rocs à pic, les refuges échelonnés çà et là et dans lesquels le touriste trouve un abri et souvent le salut.

Guite l'écoutait attentivement et pensa :

"Il est plutôt bien."

En effet, grand, assez large d'épaules, il avait d'abondants cheveux châtains soigneusement coiffés, des yeux gris attirants, à cause de la douleur qui en avait dû ternir l'éclat. Le visage ne manquait pas d'énergie, ce qui expliquait mal cette retraite volontaire, cette résignation veule devant la vie qui, elle continuait...

Exubérante, Guite admettait difficilement un tel renoncement. Que Charles Rouchey demeurât fidèle à la disparue, c'était beau, mais il eût pu garder son cœur et prendre part à l'existence active des siens, travailler, tenter quelque chose de difficile, de périlleux même s'il ne redoutait pas la mort.

Tout plutôt que l'enlèvement veule dans ce minuscule village !

"Ce serait une bonne action de le sortir de là", pensa-t-elle.

— Soyez chic, pria-t-elle, et faites-moi faire demain une petite ascension, dites ? Papa a chargé le mécanicien de nous envoyer une voiture de location, ce qui, forcément, retarde notre départ. On n'enverra pas l'auto avant demain. Alors, c'est entendu ? On part demain au lever du soleil, mettons à sept heures ? Vous devez être matinal et nous ferons la dinette dans un de ces fameux refuges. Expliquez à l'aubergiste, puisque vous êtes notre interprète, qu'elle doit nous préparer un repas froid à emporter... car vous êtes mon invité.

Il céda, mais sans entrain, en homme correct qui accepte une corvée impossible à éviter.

— Entendu, mademoiselle, je viendrai donc demain matin vous chercher, dites à votre père que nous serons sûrement revenus avant la tombée du jour. Bonsoir, mademoiselle. Mon meilleur souvenir à M. Hermont.

Guite, équipée comme il convenait, attendait depuis une heure. Mme Petahem lui avait remis un sac de toile contenant deux repas complets et, de temps en temps, lançait vers la jeune fille piétinant dans la salle un regard un peu moqueur.

La brave femme avait été fort surprise, la veille, lorsque Charles Rouchey lui avait appris qu'excursionnant avec la jeune fille, tous deux désiraient emporter quelques vivres.

Eh quoi, l'homme de la montagne s'humanisait donc ? Le charme d'un minois nouveau avait fait un miracle ? Tiens, tiens...

Mais en constatant que l'heure passait sans amener le guide bénévole, Mme Petahem pensait :

"Je me disais aussi !... Il ne viendra pas."

C'est bien ce que Guite craignait.

L'homme de la montagne n'avait pourtant pas pu oublier sa promesse ! Il était peut-être malade, seul, dans sa cabane, sans soins. Ce serait inhumain de ne pas se soucier de lui ! Comment faire comprendre cela ?

Le mécanicien, arrivé la veille, avait ramené l'auto accidentée à l'auberge où il avait couché, peu désireux de remorquer une si précieuse voiture en pleine nuit. Guite attendit qu'il fût descendu prendre son petit

déjeuner avant le départ et sollicita son aide pour expliquer à l'aubergiste sa crainte que Charles Rouchey fût souffrant.

— Eh bien ? s'enquit-elle, impatiente, voyant les explications s'éterniser.

— Voilà, mademoiselle... Cette femme assure que le monsieur se porte probablement très bien, mais qu'il n'aime pas la société et qu'il n'a jamais ouvert sa porte à personne. Elle pense qu'il serait préférable de...

— Ce n'est pas mon avis. Ce pauvre garçon, qui fait des ascensions journalières, a pu être victime d'un accident. Il m'a paru trop bien élevé pour n'avoir pas même le souci de me prévenir s'il avait changé d'avis en ce qui concerne l'excursion projetée.

Elle finissait par être réellement inquiète et M. Petahem, auquel le mécanicien fit part des craintes de la jeune fille, finit par les partager. Il fut décidé qu'il accompagnerait Guite jusqu'à la cabane.

Ils partirent donc tous deux. Le brave aubergiste, peu entraîné à la marche, faisait des efforts méritoires pour cacher sa fatigue. Enfin apparut la cabane dont le toit de tuiles paraissait toucher terre.

— M. Rouchey ! appela Guite, anxieuse.

Le jeune homme parut sur le seuil et salua les visiteurs. M. Petahem expliqua au solitaire sa présence exceptionnelle en ce lieu, puis, sans attendre que Charles ait traduit ses paroles, reprit, après un petit salut, le chemin du retour.

Les épaules un peu meurtries par la courroie qui retenait sur son dos le sac aux vivres, Guite hésita, prête à le rappeler. Mais Charles Rouchey expliqua :

— Son auberge le réclame, mademoiselle. Ce n'est pas un oisif comme nous, lui ! De plus, les excursions ne le tentent pas.

— Au fait, monsieur Rouchey, est-ce ainsi qu'on tient ses promesses ? J'ai craint que vous ne soyez souffrant en ne vous voyant pas venir.

Elle remarquait qu'il était équipé pour une ascension. Il s'excusa, faisant valoir son besoin maladif de solitude.

— Il n'y a plus de Charles Rouchey, hélas ! mademoiselle, mais seulement l'homme de la montagne, une manière d'ours qui fuit le monde. Je ne pensais pas que vous viendriez jusqu'ici.

— Je suis confuse, balbutia-t-elle. Je suis réellement indiscret et je m'en excuse. Je suis tellement habituée à considérer les jeunes gens comme des camarades de sport que j'agis souvent un peu étourdiement. Je ne voulais pas m'imposer, croyez-le bien. Allons !... je vais regagner l'auberge... essayer de rattraper M. Petahem, ce qui, je crois, ne sera pas très difficile. Il n'a guère le pied montagnard.

Elle était si désespérée, si visiblement gênée aussi qu'il s'adoucit et, redevenu homme du monde :

— Je me suis conduit ce matin comme un vrai sauvage, mademoiselle. Soyez bonne, et, pour me prouver que vous ne me gardez pas rancune, oubliez ma conduite, et faites-moi la faveur de me permettre de vous servir de guide, comme il avait été convenu. Il y a vraiment des instants où je ne suis plus moi... La solitude rend peu sociable... Je suis... oui, je suis désolé.

Elle eut un bon sourire indulgent. — Ne parlons plus de cela, c'est oublié et si vraiment je ne vous semble pas trop importune... mettons-nous en route. Je crois, je crois fer-

mement qu'un peu de compagnie ne peut vous faire que du bien.

— Vous êtes la bonté même ! En route, donc !

Elle avait espéré qu'il la déchargerait du sac de vivres, il n'y songea pas et, de ce pas lent, appuyé, des montagnards expérimentés, continua le sentier montant. Ils allèrent ainsi pendant plus d'une heure, sans échanger un mot. Puis, le chemin se faisant plus glissant, l'homme de la montagne s'arrêta pour attacher la jeune fille à la forte corde, dont il noua ensuite l'extrémité autour de sa taille.

— Ça devient dangereux ?

— Guère, mais c'est là une précaution indispensable. Pour l'avoir négligée, hélas ! ma vie fut brisée. En montagne, on n'a pas le droit d'être négligent, ni téméraire.

L'ascension reprit, plus lente. Charles paraissait s'apprivoiser grâce à la bonne humeur de sa compagne qui manifestait tout haut son admiration et la lui faisait partager.

— Mademoiselle, vous comprenez déjà la montagne, reconnut-il. Vous ne vous sentez pas trop lasse ?

— Du tout ! Continuons, je vous en prie.

Enfin, l'on parvint au refuge, vaste hutte dont la porte fermée par un crochet laissait filtrer l'air sous ses planches disjointes.

Sans un mot, Guite déballa les provisions, pendant que son guide allumait un feu de bois dans la cheminée aux chenets recouverts par la cendre amoncelée.

Rapidement, la jeune fille eut dressé la table.

— J'ai une faim de loup. Et vous, monsieur ?

— Moi... mais moi aussi, ma foi. Il y a bien longtemps que cela ne m'était pas arrivé, dit-il, en s'asseyant en face d'elle, ma vie est atroce... Si vous saviez...

— Je sais, interrompit-elle, apitoyée.

— Du tout, vous ne pouvez pas savoir...

— Je sais !

— Vous savez ? Oh !...

Il la regarda comme il ne l'avait pas encore fait jusqu'ici. Il l'avait d'abord prise pour une de ces jeunes filles riches et capricieuses, un peu dédaigneuses et n'admettant comme seule loi que leur bon plaisir, mais il l'avait crue étourdie et fantasque, pas méchante, ni cruelle !

Elle savait et sciemment elle avait voulu s'offrir le spectacle d'un sincère désespoir d'amour ? Elle était donc incapable de respecter la douleur d'autrui ?

Brutal, il répondit, plus à ses propres pensées qu'à Guite, impressionnée par son regard devenu très dur :

— Vous saviez et cela ne vous a pas arrêtée ? Excursionnant, vous voulez connaître tout ce qui concerne ce pays, les mœurs des habitants, les ascensions faciles et aussi "l'homme de la montagne", une des curiosités de l'endroit, n'est-ce pas ? Soyez satisfaite... Regardez-moi. C'est, ma foi, un spectacle curieux que de voir un jeune homme de vingt-huit ans, riche, appartenant à ce qu'on nomme le monde industriel, fuir son pays, ses parents, renoncer aux satisfactions que donne la fortune, pour rester ici et y vivre avec le souvenir d'une morte adorée. Vous n'avez pas d'appareil de photo ? Dommage. Vous auriez pu avoir un instantané du "phénomène" et le montrer à vos amis au retour. Ah ! ah ! vraiment... vraiment, oui, ma petite chérie était une âme exceptionnelle... douce, tendre, délicate, si différente des autres !

Il était devenu sarcastique, mais Guite ne fut nullement blessée de cette ironie. Elle murmura seulement, infiniment sincère :

— Comme vous devez souffrir ! Ne croyez pas que ce qui m'a décidée à venir soit de la sotte curiosité. Je voudrais seulement trouver l'occasion de vous tirer de votre solitude, car je crois la solitude mauvaise. Parler de ce qui fait souffrir est une consolation. Pourquoi n'en essayez-vous pas ? Je plains beaucoup cette jeune fille tant aimée. Elle a connu ce qu'il y a de meilleur ici-bas, un cœur sincère, elle croyait ce que peut-être lui réservait le destin. Parlez-moi d'elle, voulez-vous ?

Elle s'était assise près de la cheminée, tournant volontairement le dos à Charles qui retint mal un sanglot.

Et il parla enfin, la main posée sur le dossier de la chaise de Guite.

#### IV

— Elle s'appelait Claire, elle était blonde, petite, un peu timide, restant enfant à vingt ans et paraissant toujours réclamer protection. La vie moderne l'effrayait. Ses yeux bleus étaient continuellement étonnés comme si, pour elle, tout ne fût qu'un conte de fées incompréhensible.

"Elle aimait surtout les fleurs, les robes légères, les mélodies et les poèmes classiques qu'elle admirait aveuglément."

"Elle vous eût parue démodée, mademoiselle, vous l'eussiez prise pour une gravure ancienne magiquement animée et appartenant encore au passé. Un être exquis, unique..."

"Et moi, si différent ! Je suis, du moins, fait pour l'action, la lutte. Je suis volontaire, énergique, je ne déteste pas braver un danger... Sportif aussi, naturellement. Bref, de mon siècle, moi, intensément. Deux êtres si dissensibles se sont pourtant sentis attirés l'un vers l'autre, sans doute parce qu'ils se complétaient admirablement. Nos parents approuvaient notre amour qui devint notre seul souci."

"Mais pouvais-je deviner, prévoir ? Pourquoi, l'ayant aimée comme elle était et parce qu'elle était ainsi, ai-je voulu pourtant la forcer à devenir un peu pareille à moi ? C'est à croire que les humains ne sont pas faits pour être heureux et que, lorsqu'ils ont par hasard ce bonheur à portée de leur main, il éprouvent un malin désir de lui créer des obstacles ! Claire était craintive, très peureuse, je me mis à combattre ses frayeurs dont je riais."

"Elle aimait peu l'auto, je lui fis faire des randonnées folles pour l'aguerrir, disais-je. Elle acceptait tout de moi, sans discussion, mais comme elle tremblait, la chérie, pendant ces promenades ! Aux virages elle fermait les yeux, serrait les poings et je riais, moi, sottement..."

"Puis l'été passa et je voulus venir ici, avec elle."

"J'ai toujours été attiré par les montagnes. Tout jeune, j'avais fait des ascensions assez périlleuses, dont je restais fier. Il fallait que Claire comprit mon goût des altitudes attirantes et je l'emmenai ici, vers des Alpes bernoises qui, moins fréquentées que les autres, gardent mieux leur aspect farouche."

"Interlaken lui plut tout de suite à cause de ses maisons ornées de balcons de bois, de ses costumes d'opérette, de ses mœurs paisibles. Pour elle, le bourg était un jouet d'enfant géant, mais un jouet tout de même et par cela très rassurant. La population était gaie sans être bruyante, elle est accueillante. Clai-

re me déclara qu'elle me laisserait ascensionner seul et resterait à l'hôtel avec sa tante.

"Mais j'insistai... tant qu'elle céda comme toujours. Dire non lui était si pénible! Je choisis pour elle une excursion facile... celle-ci!"

"Il n'y avait jamais eu le moindre accident en cet endroit, et le pic à atteindre est un des moins élevés des environs. On était en décembre et nous semblions marcher dans un paysage de neige infiniment rassurant, fait tout exprès pour amuser et tenter une enfant craintive..."

"Nous avons déjeuné ici, avec le guide, un gros homme puissant, cachant mal son dédain pour de si piètres ascensionnistes."

"Notre guide nous proposa, cette fois, de nous attacher à la corde qu'il portait. Claire s'en étonna. Très peureuse, elle s'effrayait déjà qu'on voulût prendre cette précaution."

"— Vous m'avez dit qu'il n'y avait aucun danger, Charles, dit-elle d'une pauvre petite voix plaintive. Si l'on risque quelque chose, il est plus sage de redescendre."

"Le guide et moi essayâmes de lui faire comprendre que nous ne prenions là qu'une simple mesure de sûreté, rien n'y fit. Etre attachée l'effrayait en lui prouvant qu'on pouvait craindre un accident. Je m'en têtai, puis, sûr de moi... quelle folie, en montagne!... je décidai:"

"— Eh bien, soit, chérie, pas de corde! Du reste, je veille sur vous et nous n'irons pas aussi loin que je l'avais prévu."

"Le guide n'osa pas insister et se contenta de murmurer qu'on ne se montrait jamais assez prudent. Mais Claire marchait entre nous deux et la moindre crevasse serait vite repérée par le guide."

"A trois cents mètres de là, le guide s'arrêta et je lui offris du tabac. Nous causâmes tous deux, admirant les cimes blanches qui paraissaient vouloir crever les nuages."

"Claire, je l'ai compris trop tard, devait cacher un effroi invincible qui fut plus fort soudain que son désir de rester avec moi. Elle fit volte-face et, courant, redescendit le sentier. Ses pas, amortis par la couche de neige, ne s'entendirent pas. Je perçus un cri affreux... que je crois entendre encore au bout de deux ans. Nous nous retournâmes... Trop tard! Déviât sans le savoir du chemin tracé, la pauvre chérie avait disparu, précipitée dans une crevasse... J'appelai, je parcourus en vain chaque mètre du terrain aidé par le guide... Rien!"

"La neige s'était remise à tomber, couvrant la trace des pas de Claire, nous privant du moyen de la retrouver."

"Il fallut regagner le village en hâte, organiser les secours."

"Les nuit venue, nous cherchions encore, avec des torches, des pics. Je me fis descendre dans deux crevasses profondes, la corde fut trop courte pour la seconde crevasse."

"— C'est là, murmura mon guide, ce ne peut être que là! On reviendra avec d'autres cordes pour retirer le corps!"

"Car Claire, ma chérie, mon amour, ma fiancée, ma part de bonheur en ce monde n'était plus déjà que ceci: le corps! Son âme peureuse était désormais délivrée de la crainte instinctive qui l'avait hantée pendant sa courte vie. Sans doute Claire avait-elle obscurément senti qu'elle devait mourir ainsi..."

"On n'a jamais retrouvé ce qui restait d'elle. La montagne garde parfois jalousement ses victimes et dix jours ayant passé, je me suis incliné devant la volonté de ses pa-

rents, qui redoutaient de revoir le corps mutilé de leur fille."

"Quant à moi, qui n'ai pas cessé d'aimer la montagne, j'ai pensé que Claire avait là une tombe digne d'elle. Aucun monument ne pourrait être plus grandiose, plus émouvant..."

"Car je ne garde aucune haine à la montagne! Moi seul suis responsable de l'accident, j'aurais dû, ce jour affreux, exiger que ma fiancée fût attachée ou renoncer à continuer avec elle cette montée qui l'épouvantait. Moi seul porte le poids de sa mort, moi seul, et c'est tellement affreux, tellement!... de se dire qu'on fût le destructeur de son propre bonheur! A mon désespoir, se mêle du remords et, parfois, je me fais horreur..."

"Voilà, mademoiselle, l'histoire de "l'homme de la montagne" et de sa peine infinie."

"Nous redescendons, n'est-ce pas? Je tiens à vous accompagner jusqu'à votre auberge où je ferai mes adieux à votre père."

## V

Deux jours ont passé et Guite et son père sont encore chez M. Petahem, ravi de l'aubaine.

"— Au fond, a dit la jeune fille à M. Hermont lorsque l'auto de louage fût arrivée, tiens-tu tant que cela à aller tout de suite à Interlaken? On pourrait passer une huitaine ici."

M. Hermont, redevenu bougon, preuve qu'il prenait déjà ses habitudes à l'auberge, répondit qu'il ne tenait pas, qu'il ne tenait jamais à se déplacer."

"— Il y a un billard dans la salle du fond, pas un billard russe, mais un vrai billard comme je les aime. M. Petahem me l'a montré en me faisant comprendre qu'il était, lui, ainsi que ce billard, à ma disposition. Comme distraction, cela me suffit. La cuisine est simple mais bonne, le lit est confortable, je ne demande rien de plus, moi. Seulement je crains que tu t'ennuies vite, ma pauvre Guite."

"— Te tracasse pas pour moi, papa. J'ai trouvé un camarade de promenade, "l'homme de la montagne"..."

Elle s'avancait bien un peu en disant cela puisque Charles Rouchev, plus triste que d'ordinaire, lui avait fait ses adieux et demeurait invisible depuis, mais c'était plus fort qu'elle, Guite ne pensait plus qu'à cette tragédie dont elle avait été la confidente. Elle n'avait pas renoncé à ramener le désespéré vers le monde des vivants."

"— Et puis, reprit-elle, le facteur vient jusqu'ici tous les soirs, je lui donnerai une lettre pour un libraire du bourg qui me fera parvenir livres et magazines. Une semaine passe vite."

Ainsi fut convenu. L'auto avait été garée dans la cour de l'auberge et y restait."

"Comment faire, se disait Guite, pour trouver un prétexte un peu acceptable d'aller voir Charles?"

En elle-même, elle appelait le jeune homme par son prénom, le traitait déjà en ami ancien pour lequel on est prêt à se dévouer. Personne ne pouvait aider la jeune fille, chacun dans ce minuscule village, restant forcément étranger aux deux Français. Un prétexte si elle avait pu solliciter l'appui de quelqu'un, eût été plus facile à créer. Charles, si sauvage fût-il devenu, devait recevoir des vivres, du tabac, des lettres..."

Tiens, mais au fait, ce facteur pourrait bien jouer pour elle le rôle de la Providence!"

C'était, ce facteur, un garçon assez bavard et toujours pressé, car, après avoir bavardé longuement avec celui-ci ou celui-là, il devait, remontant

## Une peau sensible comme la vôtre... exige la protection infaillible de ces Crèmes de Beauté à l'abri des microbes



**LES MICROBES... cause de nombreux boutons,  
bannis des Crèmes de Beauté Woodbury. Un nouvel  
élément "solarisé" conserve la peau jeune!**

**P**OURQUOI parler de beauté de la peau, quand les microbes nichent dans vos pores et provoquent la formation de boutons?

Pour vous permettre d'obtenir le maximum de beauté de la peau les dermatologistes de Woodbury ont mis ces crèmes de beauté à l'abri-des-microbes. Le germicide spécial que contiennent les crèmes Woodbury empêche la formation de boutons d'origine microbienne.

*L'élément "solarisé" facilite  
la respiration de la peau*

Le Cold Cream Woodbury vous rend un autre service important. Le soleil

est indispensable à un bon teint. Certains rayons qui produisent la Vitamine Solarisée D, facilitent la respiration de la peau. Ces bienfaisants rayons "filtrés" sont désormais incorporés dans un ingrédient du Cold Cream Woodbury. Cet élément "solarisé", la vitamine D, augmente la respiration rapide de la peau. La beauté en profite, puisque la peau doit respirer rapidement pour rester jeune, sans se rider ni s'assécher.

Employez le Cold Cream Woodbury matin et soir. Sur la Crème de Visage, la poudre et le fard s'étendent bien. Cette crème protège aussi contre le vent, la poussière et les microbes. Seulement 50c, 25c et 15c en pots; 25c et 10c en tubes.

**WOODBURY'S**



**Crèmes de Beauté à  
l'abri des microbes**

**UN NÉCESSAIRE DE 9 ARTICLES**

Tubes d'essai de Cold Cream Woodbury avec l'élément "solarisé", et la Crème de Visage Woodbury à l'abri-des-microbes. Aussi morceau de savon Woodbury pour le visage, grandeur d'hôte; 6 échantillons de Poudre de Visage Woodbury (à l'abri des microbes) dans les 6 teintes à la mode. Envoyez 10c pour affranchissement. Adressez John H. Woodbury, Ltd., Dépt. 1435, Perth, Ontario.

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

FABRIQUÉ AU CANADA

sur sa moto, accélérer ensuite la vitesse.

Le lendemain, donc, la jeune fille, qui avait flâné au hasard dans la campagne, revint à point nommé pour apercevoir l'employé de postes buvant en hâte un verre de bière. Il avait posé sur le comptoir la correspondance du village et, au moment de partir, jeta un regard désolé sur une enveloppe où Guite vint lire l'adresse... Cette lettre était pour Charles Rouchey !

Le facteur, la désignant d'un menton boudeur, dut dire à l'aubergiste qu'il se serait bien passé de cette corvée, porter cette correspondance à "l'homme de la montagne", ce qui le retarderait d'une bonne heure. Guite devina son ennui et, prenant la missive, indiqua par geste qu'elle se chargeait de la remettre au destinataire.

M. Petahem se mit à rire et expliqua au facteur que sa cliente avait, en effet, fait connaissance de ce taciturne compatriote.

Guite n'eut pas de mal à traduire le sens des mots prononcés car l'employé ne fit aucune difficulté pour lui laisser la lettre et après un "danke freulein !" sorti du cœur, se précipita sur sa moto.

Guite alla prendre son béret, son manteau, lança au passage à son père un : "Je vais jusque chez M. Rouchey", et quitta l'auberge en chantonnant.

Il lui fallut plus d'une demi-heure pour arriver à la cabane, dont la porte était grande ouverte. Après avoir appelé, ne recevant pas de réponse, elle se décida à entrer.

L'unique pièce du lieu était vide ! "Bah ! il ne va pas tarder à revenir, attendons !"

Elle inspecta le logis qui contenait tout juste l'indispensable. Pas un bibelot, mais, sur l'unique table du lieu une photographie.

— Celle de Claire, sans aucun doute ! Jolie, la pauvre petite. Mais comme elle paraît jeune, frêle !

— C'était une enfant. Guite avait parlé tout haut et Charles, apparaissant sur le seuil, venait de lui répondre. Il reprit :

— Je m'étonne de trouver quelque douceur à vous voir l'admirer. Je suis jaloux de tout ce qui la concerne et, depuis deux ans, personne n'a vu cette photo. Vous avez remarqué son sourire ?

Il s'approcha, reprit la photo, la regarda... Guite, penchée vers lui, murmura :

— Un sourire assez craintif, mais si charmant. Je comprends qu'un tel être ait été adoré, on la sent si désarmée, si avide de protection !

Il s'assit lourdement, comme un homme infiniment las. Guite lui tendit la lettre.

— Je venais vous apporter ceci. Le facteur était très pressé et, comme j'ai de nombreux loisirs, je saute sur tout ce qui peut donner un but à mes promenades.

Il remercia d'un signe de tête.

— C'est de ma mère. La pauvre femme se résigne mal à ma retraite, je suis impardonnable de l'abandonner ainsi. Je vous remercie de vous être donné la peine de...

— Pas de quoi. Je veux être franche, j'ai été ravie de l'occasion qui s'offrait car... Ah ! écoutez, monsieur Charles, soyons amis, voulez-vous ? Il vous faut un ou une camarade et ici, je ne vois personne qui puisse vous comprendre aussi bien que moi. Je me sens très disposée à me conduire en sœur aînée qui s'impose, gronde, console aussi... Acceptez-moi comme... eh, mon Dieu, comme un mal nécessaire si vous voulez... offrez-moi donc une chaise,

je vous prie. J'ai grimpé un sentier de chèvre après avoir fait une longue promenade. Je n'en puis plus.

— Oh ! je suis confus... Voici un tabouret... Attendez, je vais vous offrir du thé... et des biscuits. Ma mère, de loin, veille sur mon confort, et m'adresse des colis contenant ce que sa tendresse lui fait juger nécessaire. J'ai une sœur, heureusement pour maman, mais une sœur aînée, mariée, mère de famille et habitant Paris. Enfin, mes parents ne sont pas totalement privés d'enfants.

— Pas privés d'enfants, dites-vous ? Je suis certaine que vous êtes le préféré, vous, puisque vous êtes malheureux. Parlez-moi d'eux.

Il obéit et elle remarqua qu'en évoquant ses souvenirs familiaux, il avait souri deux fois. Elle se dit que là était le salut comme aussi le devoir vers lesquels il fallait pousser ce désespéré.

— Moi ! hélas ! fit-elle enfin, j'ai perdu ma mère il y a longtemps. Je crois que lorsqu'on a sa mère, on ne peut pas se dire sans blasphème le plus malheureux des êtres. Elle seule doit savoir panser les plus profondes blessures. Comme la vôtre doit être triste de votre abandon ! Vous devriez aller passer la fin de l'année avec elle.

Il sursauta, scandalisé de cette proposition et, redevenu amer, riposta avec violence :

## LA SEMAINE PROCHAINE

# La Belle Espérance

par François d'Orgeval

Un abonnement d'une année au magazine LE SAMEDI représente, en plus des grands feuilletons, articles de toute sorte, l'acquisition de 52 romans intéressants.

— Je ne partirai pas d'ici, jamais ! Elle lui tint tête, résolument.

Pour lui, ici, c'était le cimetière de son bonheur, on ne vit pas dans les cimetières quand on n'est ni fou, ni lâche.

Elle lui avait déclaré : "Je serai comme une sœur qui gronde, console..."

Elle le gronda, sans ménagements, sachant la nécessité de violenter un cœur enlaid dans sa douleur.

Dans un roman, "l'homme de la montagne" pourrait probablement faire figure de héros, mais on était dans la vie réelle où l'acceptation du malheur prenait des allures d'égoïsme féroce, ainsi pratiqué. Charles songeait-il au chagrin de ses parents, de cette sœur, de ces neveux, pour lesquels leur oncle était devenu une sorte de fantôme évaporé qui ne pourrait leur donner ni joie, ni tendresse !

— Il y a tant de grandes et bonnes choses à faire en ce monde, mon ami ! Rester toujours ici ? De la folie ! Si votre mère était malade ou mourante, votre père incapable de continuer à s'occuper de son usine, leur répondriez-vous dans un court billet : "Mille regrets, mais ma place est ici, inutile et déprimante !" Non, n'est-ce pas ? Alors ?

— Ma mère n'a que cinquante ans, elle a une assez bonne santé, mais il est bien évident que si je la savais

malade... Ah ! vous avez raison, les liens subsistent entre le monde et moi, je n'avais jamais pensé à cela.

Elle se garda bien de triompher tout haut et parla des neveux de Charles. En les décrivant à la jeune fille, Robert, six ans et Berthe cinq, il sourit à nouveau.

— Ils doivent être adorables, fit-elle, mais vous oubliez que depuis deux ans, ils se sont transformés. Robert a maintenant huit ans, c'est déjà un grand garçon. Étudie-t-il bien ? Peut-on déjà deviner vers quelle carrière il sera bon de le diriger ?... Oh ! je suis sotte de vous demander cela car, évidemment, vous l'ignorez. Vous ne pouvez pas savoir non plus si Berthe tiendra de sa mère, ou de la vôtre, si ses traits, qui sont maintenant formés, rappellent les vôtres ou ceux de son père ? Vous faites figure d'étranger dans votre propre famille, et cela volontairement. Pensez-y un peu parfois... et n'oubliez plus que vous êtes devenu leur tourment à tous... et qu'il ne tient qu'à vous de faire cesser ce tourment. Ceci dit, il faut que je regagne l'auberge. La nuit tombe si vite en cette saison !... Vous m'accompagnez, naturellement ?

Il n'osa pas refuser. Le retour fut silencieux, mais Guite était satisfaite d'elle.

En entrant dans la salle commune, Charles ne put pas éviter de don-

de la montagne" et excursionnait en sa compagnie, guidant ses pensées vers des sentiers nouveaux aboutissant tous au monde qu'il délaissait. Avant la nuit, tous deux regagnaient l'auberge où M. Hermont s'emparait de Charles, assez mauvais joueur, mais qui se révélait causeur intéressant.

On parlait littérature, industrie, progrès, sports aussi, lorsque Guite abandonnait un instant son livre, car elle s'absorbait, par calcul, dans sa lecture chaque soir, laissant les deux hommes bavarder seuls.

— Je suppose, fit-elle une fois, qu'il n'y a pas que ce village jusqu'à Interlaken et qu'on pourrait trouver, pas très loin, une agglomération moins primitive où se ravitailler en eau de lavande et autres objets de première nécessité. L'eau de Cologne de cette bonne Mme Petahem est pure de tout parfum, c'est une justice à lui rendre.

— Vous avez à sept kilomètres d'ici un vrai village, oh ! pas important du tout, mais complet, quoique en réduction, église, coiffeur, bazar assez bien pourvu.

On décida d'y aller en auto. M. Hermont étant très mauvais marcheur. Charles expliqua à Guite la direction à prendre, mais elle écouta mal et conclut :

— Soyez chic, rendez-vous le service de nous accompagner. C'est l'affaire de deux heures tout au plus et sans vous, je risque de m'égarer. Je suis bonne automobiliste, mais à condition de connaître la région.

— Excellente idée, venez donc avec nous. Quand ma fille conduit, elle ne répond pas si on lui parle et je hais les monologues. Prenez un peu pitié d'un pauvre homme qui ne sait pas l'allemand, et du reste, sans vous, nous aurons un mal de chien à nous faire comprendre des commerçants.

Charles ne pouvait vraiment pas refuser. Le lendemain, Guite eut la surprise de voir "l'homme de la montagne" arriver vêtu d'un élégant costume de sport qui eût fait bonne figure dans un palace.

"Allons, se dit-elle, ravie, on reprend goût à la vie, il me semble. Tout va bien, dans un mois, il sera sauvé."

Elle pensait à tout, dès que cela concernait Charles. Elle n'oubliait rien, profitait de toutes les occasions pour tendre entre ce désespéré et la vie un nouveau lien. Aussi sûre qu'il savait conduire, se déclara-t-elle prise de migraine après avoir roulé dix minutes.

— Prenez donc le volant, mon cher, dit M. Hermont. Guite va venir derrière avec moi et fermer les yeux un quart d'heure. Excellent remède pour la migraine.

— C'est que je n'ai pas tenu un volant depuis deux ans, moi !

— Aucune importance, fit Guite d'un ton jovial assez surprenant pour une personne prise de migraine. Conduire c'est comme valser. On croit avoir oublié et quand l'orchestre joue, on prends instinctivement la cadence et le pas. Je vous cède la place.

Il conduisait très bien et au retour, la migraine de Guite s'obstinant, il reprit le volant.

— Pas mauvaise, la voiture, pour une auto de location, remarqua-t-il. Elle peut donner du quatre-vingt-dix.

— Donnez, supplia Guite, d'une voix mourante de personne accablée par un mal grandissant. La vitesse me fera du bien.

L'auto fila. M. Hermont s'assoupit et sa fille jugea utile de laisser Charles silencieux pour que le plaisir de la vitesse ne fût pas troublé.

## VI

L'habitude était prise. Chaque jour Guite grimpait rejoindre "l'homme

"L'homme de la montagne", du reste, constatait avec remords, qu'occupé à conduire, il avait cessé de penser à la morte, ce qui ne lui arrivait jamais. Il ralentit l'allure, se forçant à évoquer sa familière montagne, son refuge hanté par le cher souvenir, mais il dut loyalement reconnaître tout bas que cette courte randonnée lui avait paru charmante.

— Stop! cria Guite à son père. Auberge Petahem, terminus, tout le monde descend... Merci, monsieur Charles, ma migraine a disparu, et j'ai une faim! On va luncher tous les trois. La "bagnole" n'est pas mauvaise, vous avez raison, mais il faudra essayer la nôtre. Elle vient du dernier Salon, vous examinerez le moteur, c'est une merveille, n'est-ce pas, papa?

Charles avait faim aussi. Il apprécia, sans en rien dire, la vaste salle si propre, le service impeccable de l'aubergiste, la douceur de bavarder en français avec ceux qui devenaient pour lui des amis.

Il devina l'oubli possible, un jour, mais il ne voulut pas l'accepter. Son visage se fit soudain taciturne.

"Hum! se dit Guite, attentive sans le paraître, il y a rechute. Laissons faire. Pour aujourd'hui, je ne peux pas demander plus."

Et lorsqu'il manifesta le désir de partir, elle ne le retint pas.

— A demain, en montagne?

— A demain, mademoiselle Guite. Nous essayerons d'aller jusqu'au Pic Fendu, une ascension de père de famille, monsieur Hermont, rassurez-vous. Du reste, Mlle votre fille se révèle une ascensionniste excellente, exemplaire même... vaillante, résolue et obéissante! L'idéal pour un amateur de ma sorte.

— Enfin, Guite, allons-nous nous éterniser ici? On y est depuis près de quinze jours, nous avons notre voiture toute prête et si tu veux profiter des sports d'hiver et exhiber tes costumes et tes skis, il faudra bien aller à Interlaken. Je n'ai pris qu'un mois de vacances, moi, je ne peux pas laisser plus longtemps, en plein hiver, mon directeur seul. Le champagne Hermont fait ses grosses recettes aux fêtes de fin d'année, tu l'oublies.

— Ma foi, oui.

Elle restait gaie, rose de santé, optimiste, et ne rougit pas sous le regard inquisiteur de son père qui, vite rassuré, laissa échapper un soupir de soulagement.

— Ouf, j'ai eu peur! Eh oui, ma petite, en te voyant uniquement occupée de Charles Rouchey, j'ai craint de te voir t'en éprendre, ce qui ne serait pas à faire. Ce garçon-là est envoûté, il restera "l'homme de la montagne", sois-en sûre.

Elle leva vers lui ses yeux clairs si francs, si braves aussi.

— Ne te réjouis pas tant, va, j'aime Charles Rouchey, je n'y puis rien, ni toi non plus, ni lui!

Et elle souriait, bien que sa lèvre inférieure tremblait un peu. Son père s'effra, immédiatement, tourmenté... et grondeur.

C'était une catastrophe, cet amour, une folie! Comment sa fille avait-elle pu se laisser aller à donner son cœur à ce garçon sympathique, soit, mais marqué définitivement par le Destin et qui avait tant de fois affirmé et prouvé sa fidélité à une fiancée disparue? Guite n'avait donc pas songé au chagrin qu'elle se préparait, à l'impossibilité d'espérer? Elle si raisonnable toujours, si peu romanesque au fond et qui n'avait qu'à choisir parmi des jeunes gens presque

parfaits, tout prêts à offrir leur amour, elle devait se tromper en se croyant éprise du seul qu'elle ne puisse séduire.

— Je ne me trompe pas, va! Il y a des indices certains, comme dirait le docteur Pigu. Ma maladie est chronique, maintenant, inguérissable, le mal est solidement enraciné.

— Oui, mais tu souris, ce qui me rassure tout de même.

— Je souris, père, parce qu'aimer est un bonheur, malgré tout!

Le bonheur nouveau pour elle, qui n'avait compris la vérité que le matin même et elle restait comme émerveillée. Comment s'était-elle laissée prendre, elle, si raisonnable? Eh! elle n'en savait rien. L'amour ne tolère aucun raisonnement, ni aucune révolte chez celui qu'il a choisi, il s'impose, savamment audacieux ou perfide selon le cœur à conquérir. Il a cent armes, cent ruses, mille visages, quand il se présente: pourquoi se méfierait-on puisqu'on ne le peut pas reconnaître, tant il sait bien ce masquer!

Guite aimait "l'homme de la montagne", impossible qu'elle en doutât plus longtemps. Elle souffrirait d'être dédaignée? Elle accepterait cette souffrance possible, mais avant, elle jouerait sa chance. Elle ne se résignerait pas sans lutte.

Maintenant, après tant de promesses en commun, de conversations amicales, la jeune fille connaissait parfaitement l'âme de Charles. Elle comprenait que ce qui attachait "L'homme de la montagne" au passé, c'était moins son amour, certes profond, que le remords d'avoir servi le mauvais destin. Aimant tendrement la fiancée vivante, dont il devait souvent railler l'enfantine et irraisonnée frayeur de la vie, il s'était mis à adorer la morte, qu'il paraît de tant de charmes et de vertus qu'un indifférent y eût deviné facilement la propre imagination du désespéré.

Claire avait-elle vraiment été cette jeune fille exceptionnelle, idéale, et Guite pouvait-elle, sans sacrilège, se permettre d'en douter et d'en faire douter Charles?

S'attaquer à une idole n'effrayait pas la jeune fille, mais cette idole était une morte. N'y avait-il pas de la lâcheté à tenter de renverser cette idole?

"Pourtant, mon amour le sauverait, redonnerait un fils à ses parents, m'apporterait à moi le bonheur. Ce sont des excuses suffisantes, après tout, et quel mal ferais-je à cette pauvre Claire qui appartient au monde des ombres? Du reste, j'y mettrai de la douceur, du tact... Je sens que Claire ne l'eût pas rendu heureux, elle n'était pas la femme qu'il lui faut et il ne le croit que parce qu'il lui attribue maintenant tout ce qui manquait en elle pour en faire la compagne qu'il désirait.

M. Hermont, inquiet, ne quittait pas sa fille du regard. Elle sortit de sa rêverie, embrassa son père.

— En tant que sportive, la lutte ne me déplait pas, papa. Si je perds, je m'avouerai bravement vaincue et... et, va, ne crains rien, il n'y aura pas trop de casse. En tout cas, il me semble que j'ai bien le droit de marquer déjà un point. L'homme de la montagne se civilise. C'est bon signe, dis?

Guite pleurait rarement, mais M. Hermont la connaissait trop bien pour ne pas deviner en elle une sourde angosse.

— Ne me parle pas de cette manie qu'on a maintenant de voyager, bougonner-t-il. Chez soi, au moins, on est à l'abri des accidents.

# CE QU'IL FAUT FAIRE quand on a Mal à la Tête en se levant...

Un comprimé d'"ASPIRINE"  
commence à se désagréger  
et à agir  
**EN 2 SECONDES AU  
CHRONOMETRE !**

Jetez un comprimé d'Aspirine dans un verre d'eau. Il commencera à se désagréger avant d'en toucher le fond.

L'effet calmant des comprimés d'Aspirine sur la douleur se manifeste quelques minutes après leur ingestion.

Cette "expérience du verre" est analogue au phénomène qui se produit dans votre estomac.

## ON EST SOULAGÉ avant d'avoir terminé sa toilette !

Si, en vous éveillant, vous avez mal à la tête — ayez recours à cet antalgique prompt et facile à la fois : deux comprimés d'ASPIRINE dans un peu d'eau. Prenez-les en vous levant — avant de commencer à vous habiller.

Vous n'aurez pas mis la dernière main à votre toilette que, tout probablement, vous serez déjà soulagé. Ne vaut-il pas mieux aborder, frais et dispos, la tâche quotidienne?

La Science admet que l'Aspirine

est un des calmants dont l'effet est le plus rapide. La gravure ci-haut explique pourquoi les comprimés d'ASPIRINE commencent à agir dès qu'ils ont été ingérés. Plus n'est besoin de se résigner au mal de tête matinal !

● Les comprimés d'Aspirine sont préparés au Canada. Le mot "Aspirin" est la marque déposée de la Bayer Company, Limited. Exigez, en forme de croix sur chaque comprimé, les lettres du nom Bayer.

Exigez la Marque  
"ASPIRIN"

MARQUE DÉPOSÉE



LA CROIX BAYER EST LA GARANTIE D'ORIGINE

## VII

Les excursions à deux continuèrent. Charles s'étonna tout haut que Guite prolongeât son séjour chez M. Petahem.

— Une amitié comme la nôtre, répliqua la jeune fille, est pour moi une raison suffisante.

— Cette amitié m'est précieuse, fit-il, sincère. J'ai fui la tendresse de mes parents, parce qu'ils ne comprenaient pas que je veuille vivre avec mes regrets. Vous, vous admettez qu'on puisse ne pas oublier...

— Pardon, je rectifie, j'admets, et cela forcément, qu'on veuille ne pas oublier, car tout est affaire de volonté. Je ne lutte pas, je ne lutte plus contre votre désir de vous souvenir et d'en souffrir éternellement, mais seulement contre la vie que vous menez. Si vous faisiez besogne utile, cela ne vous empêcherait nullement, à mon avis, de garder un culte passionné à la pauvre Claire.

Il haussa les épaules en un geste d'impuissance, de renoncement. Partir d'ici lui paraissait impossible.

Une pensée entre cent autres le torturait presque sans arrêt et il l'avait confiée à Guite... Claire avait chéri son fiancé plus que tout au monde, de lui, elle acceptait tout, même le danger ! Sans lui, elle serait aujourd'hui mariée, heureuse, frileusement blottie à l'abri de quelque demeure provinciale où son âme aurait trouvé la sécurité.

Guite, prête à la lutte, avait répondu :

— Peut-être ! Il est vrai qu'en réalité vous n'étiez pas du tout faits l'un pour l'autre.

— C'était ma faute. Mais j'aurais fini par la mieux connaître, la mieux comprendre. Nous nous aimions tant !

A quoi bon répliquer, protester, discuter ? Mieux valait patienter, attendre, et la jeune fille s'essayait à une stratégie savante, qu'elle remaniait continuellement, peu fière, au fond, de devoir déployer tant de ruse, ce qui s'accordait mal avec son caractère fier, loyal, presque brutal à force de sincérité.

Décembre était venu. La neige avait fait place au vent, un vent violent, furieux, qui balayait tout sur son passage et faisait gémir la cabane de "l'homme de la montagne".

Charles avait horreur du vent, qu'il traitait de destructeur stupide et bruyant. Guite, elle, le considérait avec moins d'hostilité, proclamant volontiers que le vent avait une tâche bienfaisante. Il emportait tant de choses avec lui ! Après son départ, on trouvait place nette.

— Gare aux avanlanches, répétait continuellement M. Hermont qui, maintenant, s'ennuyait ferme à l'auberge où il restait calfeutré. Je te sais prudente, raisonnable, Guite, et pourtant je crains toujours un accident. Charles doit te faire faire des ascensions impossibles.

— Mais non, mais non. Nous ne dépassons jamais le premier refuge.

Chaque fois, maintenant, qu'elle grimait seule jusqu'à la cabane où l'attendait le jeune homme, elle s'attardait en chemin, devenue craintive pour la première fois de sa vie, s'effrayant des battements de son cœur, passant en un instant de la désespérance à la conviction d'une victoire possible.

Oui, le vent avait tout balayé sur l'étroit sentier qui montrait la terre durcie, brune, de laquelle surgissaient des plantes obstinées et sans beauté. Sur le versant s'étendant à l'infini, la neige formait çà et là des amas aux formes fantaisistes et fantastiques qui recréaient d'illusoires villages. Guite aimait, fermant à demi les

veux, imaginer aussi en ces formes bizarres de bons géants veillant sur les amoureux courageuses, les protégeant au besoin.

Tout ce qui dormait en elle de romanesque s'animait, l'absorbait, la rendait puérile et touchante, mais considérant cela comme une faiblesse, elle le cachait soigneusement en l'appelant : "le défaut de la cuirasse", dangereux à dévoiler devant l'adversaire.

Voulant plaire, elle ne savait trop de quelle façon, et répugnait à se révéler soudain un peu semblable à la tremblante Claire qui tirait son charme de sa faiblesse.

Ce jour-là le soleil avait daigné se montrer et le vent se calmait un peu. Les monticules de neige devenaient presque lumineux et Guite, attardée à les contempler, aperçut au pied de l'un d'eux un objet brun qui l'intrigua.

Marchant avec précaution vers lui, elle eut bientôt distingué que c'était un sac à main. Le vent l'avait sans doute arraché de l'endroit où il était tombé et l'avait roulé là où il gisait en piteux état.

— On ne peut même plus distinguer sa couleur primitive, constata la jeune fille quand, l'ayant ramassé, elle eut regagné le sentier habituel. Sa propriétaire même ne le reconnaîtrait pas, d'autant plus qu'il a dû être perdu voilà pas mal de temps.

Elle l'essuya avec le bout de son cache-nez de laine et une initiale apparut près du fermoir terni, la lettre C. de forme moderne, aux angles droits.

Un C ? L'initiale de Claire ! Si c'était ?... Pourquoi pas ? La jeune fille, se sentant glisser, avait dû, instinctivement lâcher son sac pour s'agripper à cette neige qui se dérobait sous elle...

Guite ouvrit difficilement le sac. Elle voulait être sûre qu'il avait appartenu à la fiancée de Charles avant de lui confier sa découverte. Un bibelot, une adresse de lettre pouvaient la renseigner utilement.

Elle trouva les objets habituels, une minuscule boîte à poudre, ornée elle aussi de l'initiale troublante, un mouchoir, un peu de monnaie, quatre minuscules fétiches d'ivoire et une lettre sans enveloppe.

Grâce à l'hermétique fermeture du sac et à l'épaisseur du cuir, tout cela était intact. Guite hésita à ouvrir la lettre. Puis, se disant qu'il lui fallait bien se montrer indiscrette pour savoir à qui appartenait sa trouvaille, elle se décida enfin et vit que ces quatre feuillets, dont deux seulement étaient couverts d'une écriture serrée, étaient, non une lettre reçue, mais une lettre à envoyer.

A qui ? Aucune indication. Le début était ainsi rédigé :

"Ma chère amie, je n'oublie pas ma promesse, tu le vois, de te conter mon voyage et mes impressions..."

"Tu le sais, ce voyage m'effraye. J'aurais préféré, en cette saison, la Côte d'Azur, sa mer calme, ses champs de fleurs, sa gaieté rassurante, mais je suis en puissance de fiancé, un fiancé très exigeant, volontaire, et "casse-cou".

"Il est charmant, il m'aime, sa famille est amie de la mienne depuis longtemps, nos fortunes sont égales, je sais tout cela et aussi que ce sera là un mariage désiré par tous, Charles compris."

Il s'agissait bien de Claire, aucun doute ! Guite fut sur le point de s'en tenir là et de remettre le tout à Charles mais elle réfléchit que cette lettre n'était pas destinée au fiancé. Abandonnée par l'expéditrice, elle devait revenir à celle à laquelle on la destinait, souvenir posthume et sacré d'une

amitié sans aucun doute profonde. On ne se confie pas ainsi à une simple camarade. Guite dut donc continuer sa lecture pour voir si elle découvrirait un nom, une indication utile qui pût la renseigner.

Et elle lut jusqu'au bout.

La lettre, sans doute interrompue par l'ascension, qui devait finir si tragiquement, se serait achevée le soir même et aurait été mise à la poste le lendemain, Claire y avait écrit, entre autres confidences :

"Charles m'aime et cet amour m'émue car je le sens sincère, mais ce fiancé me fait toujours un peu peur. J'ai pour lui une grande amitié, ma mère assure que c'est suffisant, pourtant j'en doute parfois. J'aurais préféré un mari plus calme, moi, un homme comme papa par exemple, qui a horreur de l'aventure, du risque et sait si bien se contenter du coin du feu familial.

"Depuis notre départ, je ne fais que trembler ! Charles, en auto, fait de la vitesse sans souci de mes frayeurs. Comment veux-tu que je prenne plaisir à ces randonnées, dans de telles conditions ?"

Plus loin, après des détails sur les promenades, Claire avait mis :

"Quand nous serons mariés, j'espère, qu'il se résignera à voyager sans moi. En ce moment, malgré mon désir de m'habituer, de m'attacher à lui, je ne parviens qu'à lui cacher un peu de mes frayeurs continuelles... et je pense, avec un peu de tristesse mal résignée, que je vais épouser ce jeune homme près duquel je me sens si peu en sûreté ! Je tremble déjà à la seule perspective du voyage de noces.

"Tu connais mon manque de volonté. Je ne sais pas, je n'ose pas lui dire "non", mais j'avais rêvé d'autres fiançailles, un autre fiancé. Si maman ne tenait pas tant à ce mariage..."

La lettre se terminait là !

Une joie infinie envahit Guite, qui eut envie de crier victoire ! Ah ! la Providence la protégeait vraiment pour lui avoir mis en main une telle arme ! Claire n'aimait pas Charles, elle faisait un mariage de raison ! "L'homme de la montagne", connaissant enfin la vérité, se reconnaîtrait désormais le droit de reprendre pied dans la vie et de désirer un bonheur moins illusoire !

Car Guite allait lui remettre sac et lettre...

Le sac, oui, mais la lettre ? La morte avait confié son secret à une amie, que l'amie inconnue ne reçut jamais ses lignes, soit, mais qu'un autre, auquel elles n'étaient pas destinées, les lut, était-ce possible, admissible ?

Guite ne commettrait-elle pas un abus de confiance ?

Elle aurait une excuse, certes, mais se trouver une excuse n'était-ce pas déjà se reconnaître coupable ? Avait-elle le droit d'abuser d'un hasard pour servir son amour ? Il y a des armes déloyales que la victoire possible n'innocente pas.

Elle devait agir comme si elle n'aimait pas Charles.

S'il s'agissait d'un autre, d'un camarade, d'un parent, jugerait-elle qu'elle devait lui montrer la preuve de son erreur sentimentale ? Non ! Alors ?

L'amour rend souvent lâche, peu scrupuleux, mais Guite voulait être sans reproche, devant son amour.

Et, après avoir serré la lettre dans sa poche elle laissa tomber à terre le sac marqué de l'initiale C, puis, lentement, elle reprit le chemin de l'auberge.

## VIII

Lorsque, le soir venu, Charles Rouchey entra dans la salle commune, M. Petahem lui dit :

— J'ai justement un mot pour vous. Oui, mes clients sont partis tout de suite après le déjeuner. Il fallait bien s'y attendre, ici, ce n'est pas gai pour une jeune fille et le papa s'ennuyait, malgré nos parties de billard. Voilà la lettre.

Charles en prit rapidement connaissance, puis dit tout haut :

— M. Hermont me donne son adresse à Interlaken où tous deux passeront huit jours, paraît-il, avant de regagner Reims. Je regrette de ne pas les avoir revus car... ah ! il faut que je vous confie cela, M. Petahem... Inquiet de ne pas avoir vu aujourd'hui ma camarade d'excursion, je venais ici et j'ai trouvé en route ce petit sac... celui de ma fiancée, j'ai reconnu ses fétiches, l'initiale en or... C'est un peu de bonheur pour moi de posséder ce souvenir et j'en aurais voulu faire part à mes nouveaux amis.

— Ils ne sont pas au bout du monde... Poussez donc jusqu'à Interlaken, ça vous distraira. Ce n'est pas bon, à votre âge, de rester toujours seul et ça ne sert à rien.

Charles approuva vaguement et regagna sa cabane, mais il avait besoin, un besoin impérieux de se confier, de raconter l'incident du sac. Il avait pris la douce habitude d'avoir une confidente, et cette confidente lui manquait. Il mit le précieux sac dans un tiroir et réfléchit enfin à la bizarrerie de cette trouvaille. Comment ce sac se trouvait-il au milieu du sentier ? Si Guite était venue comme chaque matin, elle l'eût aperçu et le lui aurait porté.

"On dirait qu'il a été posé là, volontairement, se dit-il. Ma pauvre chérie avait pourtant dû le laisser tomber assez loin de cet endroit... plutôt à gauche du sentier qu'elle eût l'imprudence de quitter pour biaiser par le versant..."

Il eut alors la vision nette de ce versant presque débarrassé de sa neige et sur lequel il avait distinctement aperçu tout à l'heure des traces de pas.

Il les avait regardées machinalement et le regretta. Guite seule, en ce moment, empruntait cette direction. Guite et Charles !

C'était donc la jeune fille qui s'était aussi imprudemment risquée hors du sentier sûr ? Pourquoi ? Probablement pour ramasser le sac. Elle l'avait ensuite examiné sans aucun doute. Renseignée par l'initiale sur l'identité de la personne à laquelle il avait appartenu, pourquoi ne l'avait-elle pas remis à Charles et était-elle partie, abandonnant ce souvenir qui, elle en était certaine, aurait pourtant adouci un peu la lourde peine du désespéré ?

Guite n'était-elle pas son amie ?

Ce petit sac, oh ! Charles s'en souvenait fort bien comme de tout ce qui concernait son premier et dernier voyage avec Claire. Depuis, rien d'autre ne s'était gravé dans sa mémoire. Tant de fois il avait revécu en pensée la terrible journée, le départ joyeux, bruyant, dès l'aube...

Il se revit, une fois de plus, dans l'escalier de l'auberge, appelant Claire qui, entr'ouvrant sa porte, lui avait répondu :

— Ne pouvez-vous attendre une demi-heure pour que je finisse une lettre à Lucie ?

— Cette chère Lucie attendra, mais pas moi. Tenez, je ne suis pas si terrible, descendez boire votre café au lait pendant que je parle au guide et vous pourrez peut-être terminer votre correspondance en bas.

Claire avait obéi, comme toujours. Elle allait se remettre à écrire quand le guide avait annoncé le départ. Claire, alors, sans récriminer, avait

plié sa lettre pour la mettre dans son petit sac, se réservant de la finir au retour.

Or, pour elle, il n'y avait pas eu de retour !

Mais alors ? Charles aurait dû trouver cette lettre inachevée ! Qui l'avait prise ?

Un seul nom lui vint aux lèvres : Guite ! Guite qui avait lu la missive commencée et avait jugé préférable de la garder.

Ou la jeune fille était vraiment son amie ou elle restait indifférente à sa peine. Dans ce dernier cas, elle eût tout simplement porté le sac et son contenu complet à Charles. Mais, si elle avait sincèrement donné son amitié à son compagnon d'excursions, elle avait pu croire préférable de lui cacher le contenu d'une missive destinée à une amie et renfermant probablement des confidences qu'il ne devait pas connaître.

De là, sans aucun doute, le départ précipité de Guite et de son père !

"Je veux savoir, il le faut. On me doit la vérité. J'irai la chercher à Interlaken, voilà tout.

Et toute la soirée, il ne songea qu'à Guite. Ce que contenaient les mystérieux feuillets restait une préoccupation secondaire pour lui. L'important, c'était la conduite de la jeune fille, sa dérobade inexplicable et aussi le besoin encore obscur en lui, mal défini de revoir celle qui s'était proclamée son amie.

Le hall du premier hôtel d'Interlaken était encombré d'une foule remuante, bruyante, au milieu de laquelle évoluait, non sans difficulté, le gérant du lieu.

— Non, monsieur, vint-il ensuite dire à Charles Rouchey, resté près du tambour d'entrée, non, Mlle Hermont n'est pas là. Cela n'est pas étonnant, cette demoiselle ne pose guère ici... Une bonne recrue, monsieur, pour nos équipes de sports d'hiver.

— Ah ! parfait, alors. Merci... Et M. Hermont ?

— Vous le trouverez à la salle de lecture, monsieur. Le groom va vous accompagner.

M. Hermont ne fut pas surpris de l'arrivée de Charles, il s'y attendait, la désirait même et fit bon accueil au jeune homme qui, soucieux de ne pas détonner dans ce milieu élégant, avait soigné sa mise et ne rappelait nullement "l'homme de la montagne".

— Je suis venu à cause d'une lettre disparue...

— Venez donc dans ma chambre, mon jeune ami, nous avons à causer, répondit seulement M. Hermont.

Pourtant, une fois là, il se contenta de prendre une lettre dans un tiroir et de la donner au jeune homme.

Charles en prit connaissance, la relut. M. Hermont jugea qu'il avait largement eu le temps de se livrer à une troisième lecture, quand il se décida à parler.

— Guite, sans me dire, naturellement, ce que contenaient ces feuillets, me fit part des scrupules qu'elle éprouvait à vous les remettre puisque cet écrit ne vous était pas destiné; elle avait cependant résolu de vous l'envoyer puisqu'il lui était impossible de faire parvenir le pli à la destinataire, dont elle ignore le nom et l'adresse. Vous seul pouvez faire le nécessaire et remettre ceci à qui de droit.

Charles murmura un "certainement" atterré.

Il était anéanti, effondré, tellement qu'il ne savait pas si la vérité lui apportait une souffrance nouvelle ou l'espoir d'une possible guérison.

Claire, il le savait maintenant, ne l'avait pas aimé, choisi, mais seulement accepté, ceci il le comprit, l'admit sans révolte. Seule l'angoissait le rôle tenu par Guite qui, si elle avait été sa sincère amie, eût agi plus franchement, lui semblait-il.

— Ce que je m'explique mal, murmura-t-il, c'est la raison qui décida Mlle Marguerite à vouloir me cacher cette lettre.

— Ah ! ça, bougonna M. Hermont indécis, c'est différent. Chacun de nous a ses scrupules qui ne sont pas toujours les mêmes. Il y avait là, avouez-le, un cas de conscience assez difficile à résoudre. Guite, hésitante, peu sûre de ce qu'il était bon et bien de faire en la circonstance, a préféré se taire, partir.

— C'est étrange puisqu'elle essayait, au contraire, par tous les moyens de m'arracher à mon désespoir. Elle savait mieux que personne ce qui m'attachait tant au souvenir de Claire : c'était ma conviction d'avoir été ardemment aimé par ma fiancée. Me prouver le contraire, c'était vouloir me sauver.

M. Hermont, embarrassé, sentit qu'il devait répondre.

— Mon cher ami, j'ignorais totalement que cet lettre pût vous priver de vos illusions sur la tendresse de votre fiancée, Guite, et j'approuve sa discrétion, ne m'en a rien dit. Nous sommes ici depuis hier après-midi et nous n'avons pas eu une heure d'intimité, elle et moi. Elle est devenue exagérément avide de bruit, de mouvement. En vingt-quatre heures, elle a déjà fait la connaissance de tous les hivernants, essayé ses skis, organisé un concours de je ne sais quoi. Je ne la reconnais plus. Elle a toujours été extrêmement vivante, mais maintenant c'est plus, c'est trop... oui, trop pour être naturel... Interrogez-la donc vous-même. Entre jeunes gens, on se comprend plus vite... Mais, en ce qui vous concerne, mon cher Charles, rassurez-vous d'abord un peu. Pas trop meurtri ?

— Pas trop, non. On s'en tirera.

M. Hermont soupira, soulagé. Il scruta les yeux gris, le visage moins tourmenté, l'attitude nouvelle du jeune homme, attitude non plus résignée mais presque agressive... et il sourit en répétant, non sans malice :

— Voyez donc Guite. Vous vous entendiez très bien et vous vous comprendrez vite.

Charles regagna le hall, toujours encombré, et s'assit pour guetter le retour de la jeune fille.

Il s'interrogea, soucieux de diagnostiquer son nouvel état d'âme. Il y avait de la révolte en lui.

Ainsi il avait souffert deux ans... parce que le destin lui avait pris un cœur aimant et ce destin trop inconscient pour pouvoir être si cruel n'avait fait que briser tragiquement des fiançailles banales, préludant, pour la fiancée, à un simple mariage de raison.

Il avait regretté deux ans une tendresse inexistante !

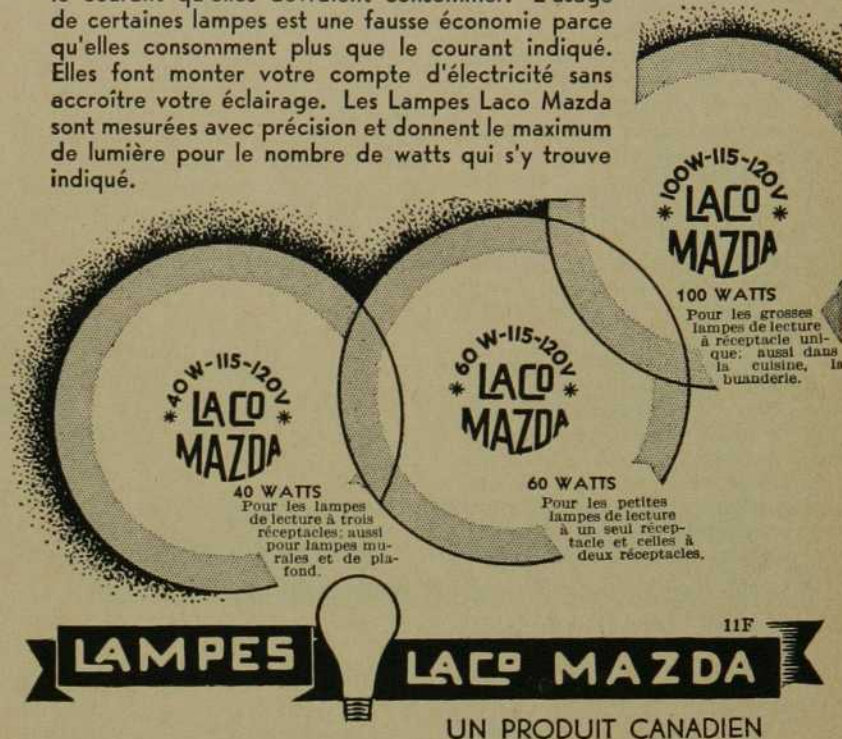
Certes, la mort affreuse de Claire demeurait un souvenir douloureux, mais la fiancée disparue ne réclamait pas un amour, des regrets éternels. Si elle avait osé, jadis, elle n'aurait réclamé que sa liberté !

Ce qui avait rendu Charles inconsolable, c'était la pensée qu'elle l'avait aimé au point de lui obéir en tout, de le suivre partout, et cette totale confiance le faisait captif de ses regrets, de ses remords. Il savait enfin que Claire n'avait jamais eu confiance. Alors elle seule restait donc responsable de tout et la véritable coupable de l'accident mortel était uniquement cette frayeur mala-

# Un Mot -

## AU SUJET DES WATTS

Le nombre de watts indiqué sur vos ampoules marque le courant qu'elles devraient consommer. L'usage de certaines lampes est une fausse économie parce qu'elles consomment plus que le courant indiqué. Elles font monter votre compte d'électricité sans accroître votre éclairage. Les Lampes Laco Mazda sont mesurées avec précision et donnent le maximum de lumière pour le nombre de watts qui s'y trouve indiqué.



fil de coton, lin, soie  
pour tous les ouvrages  
de dames

# D·M·C

MARQUE DE FABRIQUE DÉPOSÉE

qualité  
supérieure  
couleurs  
solides



LES GENERATIONS PASSENT - LA MARQUE D·M·C DEMEURE

dive qui, en faisant fuir la pauvre petite, la précipitait vers la mort.

Il se sentit presque libéré de tout remords.

— Moins timide, se dit-il, plus franche, Claire m'eût avoué qu'elle avait pour moi de l'amitié mais pas d'amour, j'aurais compris, je me serais résigné... et elle vivrait, heureuse avec un autre. C'était une âme exquise, mais si facilement docile, résignée !

Même, avec le temps, ma tendresse pour elle serait devenue celle d'un frère... Oh ! que peut bien faire Guite ? Comme elle tarde à revenir. Pourtant, si elle savait combien son amitié m'est nécessaire...

La jeune fille parut, aperçut Charles et, après un instant d'hésitation qui la fit pâlir, se dirigea vers lui.

— Vous ici ? C'est assez inattendu, mais j'en suis ravie.

Elle se faisait lointaine, volontairement, banalement mondaine. Trop préoccupé par ses propres pensées, il ne le remarqua pas.

— Oui, je suis venu à cause du sac et de la lettre que j'aurais dû y trouver, car je n'ignorais pas que Claire l'y avait placée avant l'excursion. Je suis venue vous la réclamer et votre père me l'a remise... Guite, êtes-vous donc si peu mon amie que vous avez laissé échapper ce moyen de me guérir, que vous êtes partie sans me dire au revoir ou adieu ? A mon chagrin de savoir que ma fiancée ne m'aimait guère se mêle la désillusion de constater que, ma camarade, mieux : mon amie, n'avait pas beaucoup d'amitié pour moi.

— Ne dites pas cela. Je vous aime.

Elle parlait bas, paupières baissées.

— Je vous aime, comprenez-vous ? Non, pas d'amitié mais d'amour. Je donne plus que je ne promets, vous voyez. C'est pour cela que je suis partie sans vous revoir. Rester me devenait impossible, défendu. Certaine que, en vous aimant, je n'avais pas le droit de me servir de cette lettre pour vaincre une rivale puissante parce que créée par vous différente de ce qu'elle fut, j'ai craint de ne pas pouvoir garder ce secret. L'amour rend faible. Voilà, Charles, voilà. Je vous aime, je vous le dis bravement, fièrement même parce qu'on ne doit jamais avoir honte de son amour. Maintenant il faut nous dire adieu. Ne vous inquiétez pas de moi, je suis de celles qui savent faire bon ménage avec leur chagrin et ne pas s'en rendre esclave. Je trainerai le mien partout jusqu'à ce que, épuisé, rebuté, il se décide à m'abandonner. Imité-moi, pour votre salut. J'aimerais penser que je vous ai fait un peu de bien et que, grâce à moi, "l'homme de la montagne" fera un jour définitivement place à Charles Rouchey.

— J'essayerai. Mais vous me renvoyez à ma solitude, est-ce le bon moyen pour m'aider à reprendre pied dans la vie ? Je suis encore convalescent. Vous m'aimez, vous, vous ? Moi, hélas ! je ne puis pas vous remercier par le don d'un amour semblable et que vous mériteriez pourtant si bien ! La vie est décevante, cruelle.

Le hall s'était vidé, chacun se hâtant vers la salle à manger où un petit orchestre jouait les premières notes d'une valse.

Guite et Charles, silencieux, immobiles, songeaient. M. Hermont surgissant près d'eux les tira de leur mélancolie.

— Ah ! vous voilà ! Eh bien ! monsieur Charles, vous allez venir à notre table. Impossible de songer à

repartir ce soir, n'est-ce pas ? Guite, insiste donc aussi... Qui vous empêche, du reste, de décider tous deux pour demain une belle excursion ? Faire du ski, c'est très bien, mais assez inconfortable pour admirer les beautés de la nature. C'est oui, mon cher ami ? A la bonne heure.

Sans se soucier d'obtenir une réponse, il avait pris le bras de Charles et l'entraînait vers la salle brillamment éclairée.

Quand ils furent assis tous trois autour d'une petite table placée un peu à l'écart, M. Hermont reprit :

— Très amusant à observer pour un papa, ces jeunes gens attirés ici par l'amour des sports d'hiver et ne négligeant pas néanmoins l'amour tout court. Que d'ébauches de flirts qui se transforment en mariages ! Eh oui, cela finit souvent ainsi. Maintenant on dit flirt, de mon temps, on appelait cela faire sa cour. Rien ne



## Ma Coupe de Bonheur

### Ma coupe de bonheur

*Fut encore brisée, elle était presque pleine...  
J'essayai, mais en vain, de dissiper la peine  
Amère de mon cœur.*

### Une sombre tristesse

*M'enveloppa, les pleurs inondèrent mes yeux,  
Et de sentir en moi plus morne, soucieux,  
Le froid d'une caresse.*

### Pour bercer mon chagrin,

*Douce, accueillante, bonne, il semblait qu'une femme  
Viendrait, car une voix dit sans cesse à mon âme :  
"Crois, espère en demain."*

### Sans la femme adorée

*Qui me consolait dans les mortels ennuis,  
Hélas ! seul, toujours seul, je pleure les débris  
De ma coupe dorée.*

GABRIEL OUIMET

change, au fond, que les mots et les apparences. Cette jeune fille si blonde, tenez, à gauche, eh bien ! elle est éprise d'un beau jeune homme brun qui reste indifférent, et ce gros garçon châtain, tout près de nous, aime une petite châtaine qui se rit de lui. Bah ! tout s'arrange. Qu'importe si c'est la jeune fille ou le jeune homme qui aime d'abord ? Il faut bien que quelqu'un commence, n'est-ce pas, et celui qui aime vraiment finit toujours pas se faire aimer.

— Tu crois, papa ? Il y a pourtant des vieilles filles qui ont connu la douleur de...

— L'exception confirme la règle, Guite. En tout cas, pour réussir, il faut d'abord avoir la foi... Potage, monsieur Charles ? Oui ? Trois potages, garçons... Demain, monsieur Charles, tâchez donc de nous dénicher un traîneau, je ferais volontiers une petite promenade avec vous, moi.

## IX

La demeure de M. Hermont à Reims, est une maison vaste, antique, aux pièces immenses, encombrées de meubles qui la font ressembler à quelque musée de province.

C'est, ce soir, l'anniversaire du maître du logis et, comme tous les 15 février, M. Hermont attend son directeur, ses employés, quelques amis aussi avec lesquels on boira le champagne Hermont.

En smoking, le maître du logis vient jeter un regard sur les préparatifs du souper puis, se tournant vers le domestique qui espère un compliment :

— Très bien, Jean, parfait, mon garçon. Le demi-sec pour les dames, n'oubliez pas ! Il est moins bon que le sec mais les femmes sont de piètres amateurs de bons crus... Ah ! où est ma fille ? Guite ! Eh bien, Gui-

ve de la dernière heure sera bien reçu, bien traité, quel qu'il soit.

Vingt heures ! Ponctuels, les employés se présentent endimanchés et très fiers de dîner avec le patron.

Guite, qui les connaît presque tous, leur serre la main, leur offre du porto, leur indique la longue table où leur couvert est mis.

Voici les autres invités, des amis de vieille date. Guite sourit, serre des mains, tend son front, puis, attentive, guette les nouveaux arrivants.

Un jeune homme paraît en Smoking impeccable, cheveux châtain, yeux gris très doux...

— Oh ! murmure Guite, troublée... Vous !

— Moi, Guite, j'ai tué "l'homme de la montagne", murmure Charles en baissant la main tremblante tendue vers lui. Et lorsqu'il fut mort, je me suis trouvé tellement seul, que j'ai ardemment désiré vous revoir. Guite, je serai sincère, car vous méritez qu'on le soit, je ne sais pas si je vous aime, mais ce dont je suis certain, c'est que vous m'êtes nécessaire. Vous avez déjà fait des miracles à mon profit et je vous crois très capable de pouvoir en faire un autre. Mon cœur est libéré du passé, il vous doit cette liberté. Aidez-moi à l'enchaîner de nouveau, pour notre bonheur commun cette fois.

Elle voudrait pouvoir pleurer ou bien rire, crier sa joie de pouvoir espérer. A Interlaken elle a avoué sans trembler son amour, mais ce soir c'est différent, elle devine qu'on l'aime déjà un peu et que bientôt on l'aimera beaucoup et devant la perspective d'un tel bonheur, elle est infiniment troublée et si rougissante !

— Ah ! bonsoir, Charles, vient dire M. Hermont qui, malicieux, ajoute à l'adresse de sa fille : mon soixante-troisième invité, Guite.

Tout bas, il ajoute pour elle seule :

— Sois heureuse, chérie, car je m'y connais, il est à toi, cet ancien désespéré, bien à toi, crois-moi, bien qu'il ne s'en doute peut-être pas encore.

Charles s'était un peu éloigné, pourtant il a entendu les derniers mots et approuve en pensée. Oui, il est bien à celle qui l'a sauvé, guéri, et qui lui offre un bonheur réel.

L'amour attire l'amour, irrésistiblement.

Et Charles admire la gracieuse et jolie jeune fille qui fait les honneurs de la soirée et dont il connaît les qualités de cœur et d'esprit.

— Mon cher ami, vient lui dire M. Hermont, impossible de vous placer à table près de Guite ! Un fiancé seul pourrait priver de ce privilège mon vieil ami le docteur. Alors je vais...

— Monsieur Hermont, murmure Charles un peu confus, je suis décidément aveugle ! Jadis, j'ai cru être aimé, hier, je croyais n'avoir pour Guite que de l'amitié, de la tendresse, mais je sens ce soir que c'est de l'amour... et si le docteur voulait consentir à...

— Il sera ravi, Charles, moi aussi et Guite encore plus ! Ma chérie, viens un moment, je te prie... Excusez-la, mes amis, mais ma fille a oublié d'embrasser son fiancé.

F I N

te, ma petite, viens donc... Oh ! oh ! quelle merveille !

Un peu pâle, Guite, qui ne sourit plus que rarement et sans conviction, arbore une robe de tulle mauve dont la couleur délicate sied à sa blondeur.

— Ne sois pas triste, mon petit ! Jolie comme tu es c'est une hérésie de ne pas être heureuse, tu sais !

— Je ne suis pas triste mais seulement un peu lasse. Va, cela passera, papa ! En tout cas, cette nuit, j'aurai autre chose à faire que penser à moi. Soixante-deux invités pour moi seule !

— Soixante-trois... Oui, j'ai invité moi-même un ami au dernier moment.

— Ah, qui ?

Il ne répond pas, subitement absorbé par la verrerie posée sur la desserte. Guite n'insiste pas. Ce convi-

# La Chronique de la Police et des Pompiers

Sous la direction de l'abbé OSCAR VALIQUETTE

Aumônier des Services des Incendies et de la Police de Montréal, et de la Circulation Provinciale

Le système d'alarme que possède Ste-Anne-de-Bellevue a été installé selon les instructions du Chef Esdras Lépine. Il consiste en un soufflet à pression d'air qui signale, tout comme le télégraphe, les longues et les courtes. Comme il n'y a pas d'avertisseurs dans les rues, tous les membres de la brigade doivent connaître par cœur les différents signaux.

Le Chef Esdras Lépine est un travailleur qui a su organiser son Département le plus parfaitement possible. Il est né à Ste-Anne-de-Bellevue, le 16 janvier 1891. C'est au collège de sa ville natale qu'il poursuit ses études. A dix-sept ans, il apprend le dur métier de forgeron. Un an après il devint ferblantier. De 1911 à 1923 il se perfectionne dans la menuiserie. Entre temps il suit des cours d'architecture : ce qui lui a valu l'avantage d'être contremaître ou surintendant pour des travaux importants.

En 1922 le Conseil de Ville lui offre la position de Sous-Chef de la

blées consistent à étudier les plans de la Ville, pour connaître la situation des hydrants, les divisions dans les édifices, le nombre d'extincteurs chimiques dans chaque bâtisse, les entrées et les sorties des institutions dans le but d'éviter des paniques, en cas d'incendie, la nuit. Bref, sous l'impulsion intelligente et enthousiaste du Chef Lépine, tous les hommes s'appliquent à apprendre ce qui leur est nécessaire pour garantir à la population la plus grande sécurité.

En 1923, Ste-Anne-de-Bellevue n'avait pour tout appareil à incendie que trois devoirs à mains comprenant chacun 500 pieds de boyaux. Aujourd'hui, il possède un joli poste de pompiers, qui contient une pompe-camion d'une capacité de 600 gallons et pouvant contenir 1,200 pieds de boyaux, une voiture à échelles, un petit camion-automobile portant 800 pieds de boyaux et deux extincteurs chimiques de vingt-cinq gallons chacun.

Nous ne voudrions pas blesser l'humilité du Chef Lépine en faisant connaître aux lecteurs que depuis deux ans il a consacré ses loisirs à construire 150 pieds d'échelles et fabriquer la voiture qui doit les porter. De plus, avec le concours du Chef Electricien de la Ville il a mis en opération le système d'alarme et celui de lumière pour la circulation. Il n'est donc pas surprenant qu'avec la somme de travail qu'il a donnée au service de sa Ville, ses concitoyens soient fiers de lui, aussi nous savons que les membres du Conseil qui approuve toutes ses demandes parce qu'elles sont justes et raisonnables, ne lui ont jamais refusé leur confiance. Par ailleurs, nous sommes confiants que le Chef Lépine sait apprécier l'appui qu'il reçoit de tous ceux qui le connaissent.

Comme il est jeune, plein d'ardeur et de dévouement, nous lui souhaitons de continuer à faire son devoir et à demeurer longtemps encore au poste de responsabilité où son énergie l'a conduit.



Le Chef ESDRAS LEPINE,  
de Sainte-Anne-de-Bellevue

Brigade des Pompiers Volontaires, et le 15 mai 1923 il en est nommé le Chef.

La municipalité de Ste-Anne-de-Bellevue a certainement eu la main heureuse en confiant la responsabilité de sa sécurité au Chef Lépine. Sachant que les circonstances ne pouvaient pas permettre à la Ville d'avoir une Brigade régulière, il eut l'heureuse idée de fonder une Association de Pompiers Volontaires composé de 12 membres. Chaque homme est assermenté et possède un uniforme complet pour les parades. L'entraînement donné à ses hommes pendant huit mois de l'année, consiste à faire fonctionner les pompes à incendie. Il y a un exercice par semaine, près de la rivière, où chacun des membres, à tour de rôle, prend charge de la pompe. Détail intéressant à mentionner, c'est que l'hiver, les pompiers consacrent deux soirées par mois à l'étude des moyens à prendre pour affermir leur association. Les assem-

Incendies considérables dans la province de Québec depuis cinquante ans

- 14 sept. 1890 L'église du Cap Saint-Ignace.
- 13 sept. 1892 Trois personnes perdent la vie et plusieurs autres sont blessées dans l'incendie d'un hôtel sur la place Jacques-Cartier à Montréal.
- 17 sept. 1905 Le canton de Labadie.
- 6 sept. 1907 Incendie de l'Hôtel-Dieu de St-Hyacinthe.
- 21 sept. 1909 Incendie du village de Yamaska.
- 28 sept. 1913 Incendie du couvent de Saint-Clément de Viauville.
- 21 sept. 1915 Incendie du Manoir Richelieu à la Malbaie.
- 2. sept. 1922 Un incendie cause de grands dommages à l'Hôpital de la Miséricorde à Québec.
- 25 sept. 1922 Trente maisons dans le village de Kamouraska.
- 22 sept. 1924 La partie commerciale du village de St-Urbain, \$80,000.
- 23 sept. 1924 L'église de Hawkesbury.
- 22 sept. 1926 Trois incendies à Nicolet.

- GRÂCE AU "NUGGET", VOTRE MARI PEUT FAIRE SA CURE DE SOLEIL MÊME PAR UN JOUR DE PLUIE !...

NUGGET DONNE UN POLI PLUS BRILLANT—PROLONGE LA VIE DES CHAUSSURES.

**POLI À CHAUSSURES NUGGET**

NOUVELLE EDITION PLUS COMPLETE

## LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.  
Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies.

175 ILLUSTRATIONS Prix : \$1.25  
En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU, Saint-Vincent-de-Paul, (comté de Laval), P. Q.

Un roman d'amour inédit et complet

DANS

**La Revue Populaire**

D'OCTOBRE

**Un Mari tombé du Ciel**

Par MAGALI

A lire :

Ce que je pense du Prix  
Lallemand  
par Rodolphe Mathieu

Rodolphe Duguay  
par Gérard Morisset

Le menu hebdomadaire de  
Shirley Temple

Etc., etc.

COUPON D'ABONNEMENT

**La Revue Populaire**

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis : \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à la Revue Populaire.

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Prov. ou Etat \_\_\_\_\_

Poirier, Bessette & Cie, Limitée  
975 de Bullion, Montréal, Can.

## NOTRE FEUILLETON

(Numéro 4)

Par Jacques Brienne

ILLUSTRATION DE J. PERRET

## AMOUREUSE

Nulle circonstance au monde ne pouvait le distraire de cette éminente fonction.

Pauvre il lui eût fallu la quantité; riche, il exigeait quantité et qualité.

A la vue des excellentes choses préparées à son intention, il oublia tous ses soucis, toutes les préoccupations qui, quelques instants avaient ridé son front, et bientôt ce fut le sourire aux lèvres et d'une voix joyeuse qu'il lança :

— A table, Merxem !

Le géant, en entendant ce nom de Merxem résonner sous ces voûtes, se retourna peureusement, mais le son était allé se briser sur les étoffes feutrées qui cachaient les murs.

Il murmura :

— Non, non, ne prononcez pas encore ce nom-là... Bientôt ma vie cachée prendra fin; je sortirai de ces ténèbres maudites et alors... oui, alors, je m'appellerai encore Merxem !

Gerbeaux jeta vers le géant un regard incisif.

— Allons, allons, mon cher, ce fut ici, dans mes caves insoupçonnables, avoue-le, un sûr asile, une prison douce et une vie ouatée, la cage d'or en un mot... Tu étais à l'ombre, c'est vrai, mais dans de meilleures conditions qu'ailleurs !

Le père de Violette rit bruyamment, mais il rit seul.

Vincent était devenu pâle.

— Tiens ! remarqua Gerbeaux avec joie en découvrant une petite timbale d'argent, du caviar?... Tu me gâtes !

Et attaquant hardiment le premier service, le maître des caves entassa sur sa large assiette du caviar, des tranches de galantine, du jambon, des truffes et des choux rouges en salade.

L'homme aux yeux de hibou, celui qui se cachait sous le nom de Vincent, mangeait aussi, remis du choc que lui avait causé ce simple mot : Merxem.

Et tous deux, les yeux baissés, laissèrent aller leurs mâchoires. C'était comme des meules de moulin.

Les hors-d'œuvre avaient été vite expédiés.

D'autres plats qui mijotaient sur des réchauds de vermeil les remplaçaient.

Et ce furent des poulardes, des civets, plus un filet aux olives, dont Gerbeaux reprit trois fois.

Tout cela ne faisait que paraître et disparaître.

Peu à peu, le factotum s'était déridé.

— Ah ! patron, patron, s'écria-t-il, voilà qui nous rappelle nos beaux jours ! Par Jupiter ! quel appétit, quel duo joyeux nous faisons ! Quelle insouciance ! De vraies cigales, comme on dit dans le midi de la France.

— Heureusement pour nous, raila la manière, que d'autres, en fourmis prudentes, avaient amassé de quoi nous nourrir...

Merxem ricana :

Publié en vertu d'un traité avec La Société des Gens de Lettres.  
Commencé dans le No 12 Sept. 1936



« PARTEZ SI VOUS VOULEZ ; MOI, LES OBUS NE ME FONT PAS PEUR. » IL Y AVAIT DANS CES MOTS JE NE SAIS QUOI D'IRONIQUE QUI FIT FRÉMIR LE NÉGOCIANT.

— Nous étions des chercheurs de trésors... c'est un métier, cela !

— Un métier excellent !

Le champagne coiffé d'or avait paru sur la table.

L'homme des caves emplît les coupes.

— Buvons d'abord à ce Dom Pérignon, brave moine à la trogne fleurie, qui nous a dotés de ce vin royal... Bien que mort depuis des siècles, il mérite que nous évoquions son ombre... Il était presque aussi fort que moi !

Frédéric vida sa coupe.

— Tu n'as pas tort de te comparer à celui qui a inventé le champagne, car voici un mélange parfait des sucres de ces vignes incomparables. La fabrication n'a pas de secrets pour toi... Au reste, la France est un vrai pays de Cocagne; on y trouve de tout : vins, volailles, gibier, poisson...

— Oh ! pour sûr ! raila l'employé, nous mangions moins bien à Kingston... Pourtant, quand nous fûmes trois... et que l'argent de la poulette...

Le père de Violette coupa violemment la parole au géant et commanda d'une voix presque menaçante :

— Merxem, ne me parle jamais d'elle !

Et il demeura les yeux fixes comme si un fantôme s'était levé devant lui.

Face à face, ces deux hommes reprenaient leur naturel de bêtes sauvages.

Malgré leur situation sociale, on les sentait aussi redoutables que ceux qui peuplent les bagnes.

Gerbeaux avait allumé un cigare. Son complice faisait le service en silence.

Café et liqueurs remplaçaient les pâtisseries et les fruits.

Gerbeaux avait déjà "chassé le fantôme".

Il n'était point comme ces assassins, ces voleurs vulgaires qui vivent dans des transes et sont toujours suivis de remords.

Vincent, lui, n'avait pas la même impassibilité dans le mal, la même continuité dans la maîtrise de soi. Capable de coups d'audace et d'une habileté peu commune, il n'avait jamais cessé de sentir la peur lui comprimer le cœur.

Gerbeaux l'avait souvent traité de lâche. C'était quand le géant, cet associé précieux, se retournait vers le passé, semblait regretter les joies tranquilles d'une conscience pure, goûtées jadis au sein d'une famille de braves gens.

Après un silence, pendant lequel les deux hommes exhalaient à larges bouffées, la fumée bleue et odorante d'excellents havanes, le négociant prononça :

— Parlons affaires maintenant !

Vincent s'inclina en silence.

— Je vais te mettre au courant de tout, poursuivit l'oncle d'Henri.

— Inutile, patron, répliqua Vincent, dont les yeux brillèrent comme de larges topazes ironiques, c'est moi, si vous le permettez, qui vais vous résumer en quelques mots la situation :

"Pierre Delorme est toujours dans sa prison.

"Naturellement, je n'étais pas chargé de le faire évader, au contraire. J'ai fait amener contre lui un tas de petites gens; ce sont ceux-là qui font l'opinion. Il va passer en jugement, mais vous n'êtes pas tranquille, malgré les charges, car sait-on jamais, avec la justice? Et d'un!

"D'autre part, votre fille est en révolte ouverte contre vous. Quand elle n'aimait pas Delorme, elle vous craignait, vous respectait. Or, elle aime et ne vous craint plus, parce que l'amour rend la femme intrépide. En outre, elle ne vous respecte plus, au contraire, parce que...

— Tais-toi, et laisse-moi parler à mon tour.

"Oui, je ne suis pas sûr de la condamnation de Delorme, parce que, parmi ces petites gens que tu as si habilement ameutés contre lui, quelques-uns ont été moins bêtes que nous ne pensions.

— Pas possible!  
— D'autres ont voulu se mêler de ce qu'on ne les regardait pas. C'est ainsi qu'un certain Paquet, un Parisien à ce que j'ai compris, actuellement soldat à Reims, est venu trouver ma fille.

Vincent, en entendant ce nom, avait sorti un petit carnet et le feuilletait rapidement.

Il s'arrêta, prit une fiche, la lut et dit :

— Ce Paquet était de garde hier à la porte de la prison où est enfermé Delorme, n'est-ce pas ?

Gerbeaux regarda son agent avec une admiration non feinte. L'autre continuait sans le voir, dépouillant prestement ses notes :

— C'est un drôle de type, qui a un ascendant marqué sur son entourage. Avec sa blague de Parigot, il épate ses camarades...

— Ça ne m'étonne pas.

— Il a même formé une espèce de bande avec les survivants de sa compagnie... Il fait de ces gens-là tout ce qu'il veut.

Le front de Gerbeaux s'assombrissait de plus en plus.

— J'avais songé, poursuivit Vincent, à exciter ces lascars contre Delorme ; mais j'aurais perdu mon temps avec ces brutes... C'est hirsute, dépenaillé, rigoleur, ça se bat comme des démons... ça se fiche de tout...

— Les coquins ! grinça Gerbeaux avec rage.

— Enfin, patron, on ne les achète pas...

Les deux hommes restèrent pensifs sur cette déconcertante conclusion...

Le marchand de vins de Champagne remarqua féroce :

— Personne ne peut rien contre des gens qui ne se vendent pas ! Ils sont rares... Ce sont des imbéciles, des inconscients... Il faut s'en défier quand ils vous gênent, mais dans le cas présent nous n'avons aucun moyen d'action... D'abord, le temps nous manque. Bref, ma fille a fini par pénétrer dans la prison...

— Grâce à la complicité de cet idiot de curé...

— Et ce Paquet de malheur a entendu une partie de leur conversation. Il n'en a pas fallu davantage à cette crapule pour se faire le champion de Delorme.

— Ces Parisiens sont épatants ! Ils sont si vaniteux, ont un tel besoin de se mettre en avant, de jouer un rôle, fit rageusement l'âme damnée du maître, qu'ils se mêlent de tout...

— Que le diable les emporte !

— Mais enfin, qu'est-ce que ce Paquet peut faire ?

— Ce qu'il peut faire ? Il a tout de suite monté le coup à deux stupides maçons, dont la déposition va réduire à néant une de nos charges les plus solides contre l'architecte.

Vincent eut un mouvement de surprise.

— Voilà ce que tu ne savais pas et ce que tu ne pouvais savoir, n'est-ce pas ? à moins d'être sorcier. "Par une malchance inouïe, l'un de ces ouvriers a été dans la confidence de la cachette de la rue du Barbâtre. C'est son grand-père qui, autrefois, l'a mis au courant, de sorte que ce secret n'en serait plus un, à l'entendre... Et alors..."

— Diable ! diable ! Votre fille va le faire citer par la défense ?

— Bien entendu !

— Il aurait fallu la faire quitter Reims.

— Je voulais l'emmener, je l'ai sommée tout à l'heure de me suivre, mais elle est en révolte ouverte.

— Ah ! qu'est-ce que je vous disais ? Quand l'amour possède ce sexe absurde, les agnelles deviennent des furies.

— Je m'en aperçois.

— L'amour, railla Vincent, dont les yeux devinrent sombres et presque menaçants, l'amour, prenez-y garde vous-même ! Toujours dangereux, l'amour, pour un quinquagénaire ! C'est avec les machines comme ça qu'on s'enlise... Ça porte malheur !

Vincent hochait un front soucieux. Puis il reprit :

— Je vois qu'il va falloir me mêler directement de ce Delorme. Vous sentez que cela ne m'amuse pas...

— Bah ! fit Gerbeaux avec une bonhomie réconfortante, que pourrais-tu craindre, maintenant ?

Mais l'employé constata sèchement :

— Je n'aime rien risquer. Je suis doué d'un physique extrêmement redoutable... Que de fois j'ai regretté de n'avoir pas ces proportions moyennes qui n'attirent pas l'œil ! Mais je suis comme un clocher, on me repère de loin. Quand je me trouve dans une foule, il me semble que je vis chez des nains !

Gerbeaux ne put se retenir de rire en entendant cette réflexion.

— Alors, vous voyez l'effet dans ce tribunal ?

— Quoi, tu voudrais ?..

## RESUME DES PRECEDENTS CHAPITRES

C'était à Reims en 1914. Déguisé en paysan, le lieutenant Henri de Saint-Clair, parti pour la guerre dès les premiers jours, arrive inopinément à l'hôtel du marquis de Brancourt pour y revoir Valentine, sa fiancée.

A cause des dangers que le jeune officier court, le marquis le met à l'abri dans une cachette bien secrète. Dénoncés, ils sont l'un et l'autre fusillés. La mère du comte meurt de douleur. Valentine jure de découvrir l'auteur de cette odieuse dénonciation.

Le même soir, un jeune architecte, Pierre Delorme, vient en secret dire au revoir à son amie Violette, la fille de M. Gerbeaux, oncle du comte Henri de Saint-Clair, chez qui l'état-major allemand s'est installé.

Pierre Delorme est accusé d'être le dénonciateur et est mis sous arrêt.

Violette sait qu'il est innocent et fait démarches sur démarches pour le sauver.

Tragique situation : elle a la preuve que le traître n'est autre que son propre père, désireux d'épouser Valentine et d'empêcher le mariage de sa fille avec Pierre Delorme.

— Aller déposer, mais naturellement ! Nous n'avons plus le choix. Il faut qu'un témoignage formidable vienne réduire à néant la manœuvre dudit Paquet.

L'œil de Gerbeaux flambait de joie. Il s'exclama :

— C'est superbe ! J'allais d'ailleurs te le demander... Tu peux compter sur toute ma reconnaissance...

— J'y songe, répondit l'homme aux yeux de hibou, d'autant mieux que c'est, mon cher patron, notre dernière affaire ensemble. Aussitôt les voies libres, je m'embarque sur un solide bateau, par un temps calme, et je mets ma précieuse personne à l'abri du froid et du chaud dans un de ces climats privilégiés qui conviennent à mon âge et dont je rêve... Une vie régulière, des plaisirs sagement mesurés.

— C'est une idée fixe ! Et ton pays natal dont tu parlais toujours ?

L'homme aux yeux de hibou pâlit ; ses lèvres tremblèrent.

— J'y reviendrai plus tard... répondit-il d'une voix creuse.

— En tout cas, je te remercie du dernier service que tu vas me rendre. Que comptes-tu dire au tribunal ?

— Je dirai que j'ai vu Delorme parler aux officiers allemands, s'entendre avec eux... Quoi de plus naturel que j'aie pu le surprendre, moi qui suis l'ombre même de la maison ?

Je donnerai des détails. En un mot, je le perdrai parce qu'il le faut, pour vous et pour moi... Nos destinées se tiennent encore, et moi je ne veux pas sombrer si près du port, si près de la liberté !

Sur ces paroles énigmatiques, celui que le père de Violette avait nommé Merxem se leva. Sa haute silhouette se dressa, écrasant le patron de son ombre.

Sans bruit, il reconduisit le maître à la porte de son logis.

Celui-ci lui serra la main et bégaya :

— Tu réussiras, j'en suis sûr. Pierre Delorme sera condamné. Merci et compte sur ma reconnaissance. Fixes-en toi-même le prix. Ne crains pas de forcer la note, je te donnerai le double de ce que tu me demanderas !

## XII

Mlle Hermance demeura un instant immobile, écoutant les pas sonores de Philippe d'Herbelot décroître dans l'escalier, puis elle se précipita à la fenêtre, levant un coin de rideau pour le voir partir.

Une rougeur fiévreuse embaumait sa joue.

Elle admirait l'élégant cavalier qui, juste à cet instant et comme s'il devinait sa présence, se retournait pour lui envoyer un galant adieu.

— Mourir, mais ce serait absurde ! Je veux être riche, je le serai ! Mon plan me semble bon ; je n'ai donc qu'à le suivre.

"Sans perdre une minute, avant toute autre démarche, il est nécessaire que je voie la Berrichonne."

La Berrichonne était une vieille femme, originaire du Berry qui, très âgée, vivait des libéralités de la famille de Saint-Clair. Elle avait nourri Gerbeaux et servi dans la maison une trentaine d'années.

— J'irai aujourd'hui même, c'est très important !

Elle passa dans la salle à manger pour prendre un frugal repas et, vers les deux heures, malgré le bombardement, la noble demoiselle se dirigea d'un pas élastique vers le faubourg, au sud de la ville, où demeurait la mère Babet, celle qu'on appelait familièrement "la Berrichonne".

Ce faubourg, très éloigné du centre, avait été jusqu'alors épargné par les obus allemands.

La maisonnette qu'occupait la vieille femme était placée au fond d'une cour et abritée par les bâtiments élevés d'une usine. Une pièce en bas, une chambre en haut, où l'on accédait par un escalier extérieur en pierres presque disjointes, formaient tout son royaume.

Grimpée dans sa chambre à coucher, son "pigeonnier", comme elle disait, la bonne femme, qui avait ouvert sa fenêtre, faisait tout simplement son ménage.

Grande et robuste malgré ses quatre-vingts ans, elle avait des traits fortement accentués, et son nez trop long tendait à rejoindre le menton. Dans ses yeux gris brillait la bonté et une certaine méfiance paysanne.

Elle aperçut mademoiselle de Saint-Clair qui entrait dans la cour et se retira vivement.

Peu habituée aux visites, elle vivait dans une solitude complète.

Pourtant, honteuse de ce premier mouvement de sauvagerie, elle se décida à descendre pour recevoir la visiteuse.

Hermance prit un ton plaisant :

— Eh bien, mère Babet, on n'a donc pas peur des obus ?

La vieille femme secoua une tête farouche :

— Avoir peur des obus ! Ça ne serait-y pas, des fois, comme si on avait peur des Boches ? Les obus, les marmites, comme on dit maintenant, ah ! là là ! moi je crache dessus, sauf votre respect... Qu'on tienne à la vie quand on est jeune, je comprends ça... on veut vivre, histoire de se venger, mais quand on les a vus comme moi, en septante, les Boches, on est assez vieux pour faire un mort !...

— Vous les avez donc vus autrefois ?

— Oui-dà ! et ils n'ont pas embelli depuis ! Ils sont devenus plus canailles. Pour ivrognes, ils l'ont toujours été... Leur première visite dans ce temps-là, comme aujourd'hui, c'était pour la cave, et leur vieux bon Dieu, allez, mam'zelle, c'est dans un tonneau qu'il est caché...

Tout en causant, la Berrichonne ouvrait la porte du rez-de-chaussée.

— Entrez donc dans la salle, je vous prie.

Cette pièce, avec sa grande table couverte d'un tapis et ornée d'un pot de fleurs, son petit dressoir bien propre, ses chaises alignées comme un peloton de soldats et ses rideaux clairs, était l'orgueil de la paysanne.

Elle menait la noble demoiselle vers un fauteuil de reps rouge.

— Asseyez-vous donc.

(Lire la suite page 27)

# NOS PAGES



— J'entends un bruit. Je me lève et je vois sous le lit un pied qui dépasse.  
— Le pied du voleur ?  
— Non, celui de mon mari qui, lui aussi, avait entendu le bruit.

## COMMENT FAIT-ELLE ?

— Tu dis que ce jeune homme-là est amoureux de toi, est-ce qu'il a eu l'audace de te le dire ?  
— Oh non, maman, mais je vois bien comme il me regarde quand je ne le regarde pas.

## SCIENCE INCOMPLETE

— Moi, mon cher, je n'ai pas une tête à me laisser conduire par les femmes, je sais comment les faire obéir !  
— Alors, tu devrais bien commencer par la tienne.  
— C'est ce que je me suis dit souvent, mais elle ne veut pas.

## REQUETE ACCORDEE

— Monsieur, je viens vous demander la main de votre fille.  
— Je vous l'accorde avec plaisir, mon ami, à condition que ce soit la main qui fouille toujours dans mon portefeuille.

## CHANGEMENT D'AVIS

— J'admets, dit madame, que j'ai mes défauts comme tout le monde.  
— C'est bien vrai, répond monsieur, et je suis satisfait de te voir admettre cette vérité.  
— Ah, réplique madame d'un air pincé, et quels défauts ai-je donc, s'il te plaît ?

## CONSULTATION



— Le tabac est un poison qui abrège la vie !  
— Voyons, docteur, je fume depuis vingt ans et j'en ai quarante...  
— Vous en auriez peut-être quarante-et-un si vous n'aviez jamais fumé !

## LA CHOSE CERTAINE

— Comment va votre mari, madame Chose ? est-ce qu'il prend du mieux ?  
— Non; le docteur ne dit pas grand chose; mais moi j'ai mon idée: si mon mari peut endurer son mal pendant encore deux ou trois jours il y aura espoir de le sauver mais s'il meurt avant, c'est qu'il n'y aura rien à faire.

## LA LETTRE

Tit-Gusse est très occupé à barbouiller du papier.  
— Qu'est-ce que tu fais là ? lui demande sa mère.  
— J'écris à ma blonde, répond le moutard qui ne doute de rien.  
— Mais tu ne sais pas écrire, petit fou !  
— Ça ne fait rien, maman, ma blonde ne sait pas lire.

## LA FAUTE AU MALADE

— Moi, je guéris toujours mes patients et je n'ai pas eu encore un seul échec; mais c'est à condition, bien entendu, qu'on suive scrupuleusement mes ordonnances.  
— Pourtant je connais un de vos malades qui est mort au bout de six mois de traitement.  
— Tant pis pour lui, ce n'est pas de mes affaires; je lui avais dit de suivre le traitement pendant un an.

## TRADUCTION DIFFICILE

Madame s'habille pour aller au théâtre et monsieur qui est déjà prêt l'attend patiemment. Madame se tortille, allonge les bras, cambre les reins, risque de se démancher le cou à force de le tourner et monsieur en conclut qu'elle jette un dernier coup d'œil sur ses apprêts.  
— Youf... brrr... ouche... broume... fouitche... article madame.  
— Mais oui, répond complaisamment le mari dans l'espoir d'abrèger la séance, ta robe te va bien.  
— Prouf... tiche... ouache... glouff... broubrou... continue madame.  
— C'est tout à fait bien comme ça, répond encore le mari.  
Madame vide dans ses mains une poignée d'épingles qu'elle avait dans la bouche et d'un air furieux :  
— Il y a un quart d'heure que je te dis de faire de la lumière pour que j'y voie clair, s'exclame-t-elle. Tu ne comprends donc plus le français ?

## SCRUPULE

La petite Lily qui est en vacances à la campagne écrit à son papa, mais au moment de terminer sa lettre, elle réfléchit longuement, puis elle écrit :  
"Je t'envverrais bien des baisers, mon papa, mais j'ai mangé beaucoup d'oignons à midi et ça sentirait trop fort; ce sera pour la prochaine lettre."

## REGRETS SUPERFLUS

Monsieur. — C'est insupportable, cela ! voilà une heure que je t'attends !  
Madame. — Et puis après ? cela ne doit pas être grand chose pour toi, tu me disais autrefois que tu attendrais bien pendant cinquante ans s'il le fallait, le bonheur de m'épouser.  
Monsieur. — J'ai dit ça, j'en conviens et j'ajoute même que je ne regrette qu'une seule chose, c'est de ne pas avoir attendu cinquante ans.

## UN CHANCEUX

— Vous voyez la grande bâtisse là-haut ? Eh bien, hier un homme est tombé de la fenêtre du coin, au dixième étage.  
— Le malheureux ! il a dû être mis en bouillie !  
— Pas le moins du monde; il s'est relevé, s'est épousseté avec les mains et a continué de fumer tranquillement sa pipe.  
— Je crois que vous me racontez une bonne blague ?  
— Mais non; seulement je dois vous dire qu'il est tombé de la fenêtre non pas à l'extérieur mais à l'intérieur, sur le plancher de sa chambre.

## LA BELLE INSCRIPTION

Un homme venait de décéder et quelques-uns de ses amis à qui il était très sympathique allèrent chez un fleuriste et commandèrent une magnifique gerbe de fleurs avec un large ruban.  
— Vous inscrirez sur le ruban, dit l'un d'eux : "Repose en paix" sur les deux côtés et, s'il y a suffisamment de place : "Nous nous retrouverons au ciel".  
Quand la belle gerbe fut arrivée à destination, tout le monde put lire avec stupéfaction cette inscription peu banale : "Repose en paix sur les deux côtés et, s'il y a suffisamment de place, nous nous retrouverons au ciel".  
Le fleuriste avait trop fidèlement écrit tout ce qu'on lui avait dit.

## AGENCE DE PUBLICITE



— ???  
— Ah ! ne m'en parlez pas ! Le naturaliste m'a payé toutes ses annonces en marchandises !

# AMUSANTES

## LE SEUL... AVEC LES AUTRES

— Tu m'aimes bien, ma chérie?  
— Mais certainement, mon cher Paul, tu sais bien que je n'aime que toi.  
— Bon ! voilà que tu m'appelles Paul, où as-tu la tête ?  
— Excuse-moi, c'est en effet mardi aujourd'hui et je me croyais encore à lundi.

## LUNE ROUSSE

Monsieur. — Je reçois un compte pour une robe de bal, qu'est-ce que ça veut dire ?

Madame. — Oh, tu ne te souviens donc pas?... la robe verte que je portais au bal quand nous nous sommes rencontrés pour la première fois ?

Monsieur. — C'est trop fort ! il faut que je paye maintenant le filet avec lequel tu m'as pris ?

## DISTRACTION

Un homme qui était réputé pour ses distractions trouva un jour un beau bouquet sur son bureau.

— Qu'est-ce que c'est, cela ? demanda-t-il à sa femme.

— Voyons, répondit-elle en souriant, tu es oublieux au point de ne pas te souvenir que c'est aujourd'hui l'anniversaire de ton mariage ?

— C'est pourtant vrai, répondit l'homme dont la figure s'illumina de contentement ; c'est une délicate attention de ta part que d'avoir voulu rappeler ça par ce beau bouquet, aussi dis-moi quel jour tombe ton anniversaire de mariage à toi-même afin que je te fasse la même politesse.

## NOUVELLE MALADIE

Un docteur allait voir une malade qui appartenait à la haute société et ne manquait pas de le rappeler à ceux qui l'oubliaient. Le docteur, lui, était un bon garçon que cette soi-disant haute société n'influait pas beaucoup.

— Comment allez-vous, chère madame, demanda-t-il du ton affable qu'il avait toujours.

— Apprenez, monsieur, que je suis marquise, lui répondit la grande pimbèche en le toisant d'un air dédaigneux.

— Vraiment, madame ? reprit le docteur ; eh bien, je le regrette pour vous car c'est une maladie que je ne puis guérir.

## SIMPLE ET COMPLIQUE

— Tu connais la jeune fille que tu viens de saluer en passant et qui t'a fait un beau sourire ?

— Je crois bien ! sa grand-mère est la belle-mère de ma mère.

— Dis donc, c'est compliqué cette affaire-là.

— Pas tant que tu crois, la fille en question est tout simplement ma sœur.

## UNE EXPLICATION

— Je crois que tu perds tes cheveux.

— Cela me fait plutôt plaisir car cela prouve que je suis intelligent.

— Explique-moi donc ça, veux-tu ?

— C'est bien facile. L'activité du cerveau est si grande qu'elle ne donne plus aucune chance aux cheveux de pousser.

— Cela doit être vrai et maintenant je comprends pourquoi les femmes n'ont pas de barbe ; c'est l'activité de leur langue qui en est la cause.

## LE PERROQUET

Une vieille demoiselle qui a tout l'air et les façons d'une ingénue ratinée entre chez un marchand d'oiseaux.

— Je voudrais un perroquet, dit-elle.

— En voici un très beau, mademoiselle, et je vous le laisserai pour pas cher.

— Est-ce qu'il sacre ?

— Non, mais je suis certain qu'avec un peu de patience vous pourrez lui apprendre tous les plus beaux sacres du monde ; il a une excellente mémoire.

## UN HOMME SATISFAIT

Le père Navot est allé à la ville voir un de ses cousins et celui-ci veut l'emmener dans une soirée ; toutefois, il lui recommande de s'habiller un peu à la moderne pour la circonstance.

— Tu as, lui dit-il, des culottes que ton grand-père portait il y a cinquante ans, tu ne peux vraiment pas aller en soirée avec ça.

— Qu'est-ce que ça peut bien faire ! répond le père Navot, crois-tu que les gens que nous allons voir pourront les reconnaître depuis si longtemps ?

## EXIGENCE



— Dites-moi, petite, je désirerais aussi un petit baiser demain matin à mon réveil... ..

— Bien, monsieur, je le dirai au garçon de service !

## LA CAUSE

— De quoi votre voisin est-il mort ?

— D'une discussion.

— Je comprends, il s'est chicané avec un homme qui avait aussi mauvais caractère que lui et il a attrapé un mauvais coup.

— Mais non, il s'agit simplement d'une discussion entre les médecins qui n'ont pas pu s'accorder sur son cas.

## LE PRENOM

Une jeune fille est appelée en cour comme témoin et le juge lui demande son nom qu'elle donne, puis son prénom.

— Ah, répond-elle, cela dépend.

— Comment ! fait le juge étonné ; cela dépend ? mais de quoi ?

— De qui m'appelle ; papa m'appelle Caroline et mon amoureux m'appelle "Petite poulette en sucre."

## LES BONNES LANGUES



— Elle est fiancée avec cet homme là-bas... qui a une jambe de bois, c'est de la charité !

— Du tout, c'est de l'avarice, elle n'aura qu'une chaussure à lui acheter à la fois !

## TENDRESSE INCOMPRISE



— Mademoiselle, je vous aime, je me sens léger... L'amour m'a donné des ailes !

— Si vous pouviez seulement vous envoler loin de moi...

## Les lignes sobres sont toujours jolies

2185 — Jolie toilette pour gr. 32 à 42. Pour un 36 : la blouse tunique,  $3\frac{1}{8}$  v. de 35",  $2\frac{3}{4}$  v. de 39" ou  $2\frac{1}{8}$  v. de 54"; la jupe,  $2\frac{1}{8}$  v. de 35"-39" ou  $1\frac{1}{4}$  v. de 54". Pour doubler les manches :  $\frac{1}{8}$  v. de taffetas de 35" ou d'organdi de 55". 25 cents



2176

2176 — Charmante robe de fillette. Gr. 6 à 16. Pour un 12 :  $3\frac{3}{8}$  v. de 35", 3 v. de 39" ou  $2\frac{1}{4}$  v. de 54". La boucle : 1 v. de ruban de 3". 3 v. de ruban à border (braid). Pour orner la poche, employer n'importe quel patron Simplicity. 15 cents.



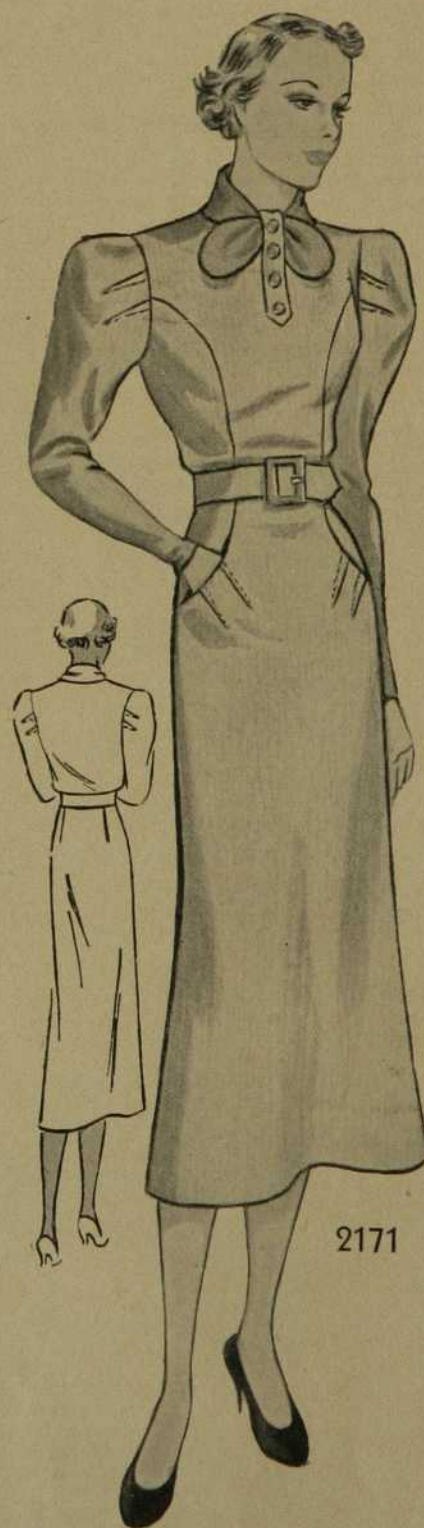
2172

2172 — Un patron fort élégant. Gr. 12 à 20. Pour un 14 :  $4\frac{1}{8}$  v. de 35",  $3\frac{7}{8}$  v. de 39" ou  $2\frac{3}{4}$  v. de 54". Contraste :  $\frac{3}{8}$  v. de 35"-39",  $\frac{1}{2}$  v. de ruban de  $\frac{1}{2}$ " pour la boucle. Ceinture de votre choix. 15 cents.

2171 — Une robe très distinguée. Gr. 12 à 40. Pour un 16 :  $3\frac{1}{8}$  v. de 39" ou  $2\frac{1}{4}$  v. de 54". Contraste :  $\frac{5}{8}$  v. de 35"-39". 15 cents.



2185



2171

## AMOUREUSE

(Suite de la page 23)

Puis elle ajouta :

— C'est un cadeau de madame la comtesse.

— Heureusement les Boches ne vous l'ont pas pris ?

— Je l'avais mis dans une cachette, avec ma pendule...

— Très bien, et maintenant ils ne reviendront pas.

— Sûr! clama la vieille, et dans leur rage ils démolissent tout.

— Et votre neveu, comment va-t-il, demanda mademoiselle Hermance, qui voulait être aimable.

La Berrichonne, qui était veuve, n'avait pas d'enfants. Mais elle avait élevé un neveu, son seul parent connu.

Ivrogne et brutal, déjà d'un certain âge d'ailleurs, il ne lui avait jamais donné grande satisfaction. Il lui soutirait tout l'argent qu'il pouvait et ne venait la voir que lorsque son porte-monnaie était vide.

— Mon neveu! s'écria-t-elle. Ah! ne m'en parlez pas, mam'zelle. C'est un chenapan, et il ne vaut pas cher, comme tous les hommes, du reste... Ah! les hommes, quel fléau!

Hermance minauda :

— Mais vous avez pourtant été mariée ?

— C'est ben pour ça que je les connais, remarqua la paysanne. Ah! si vous aviez eu un oiseau comme le mien, vous diriez comme moi. Mais vous n'avez pas fait la grosse boulette, vous, mam'zelle, vous êtes restée fille, à la bonne heure!

Mlle de Saint-Clair fit la grimace.

— On n'est jamais content de ce qu'on a, persifla-t-elle d'un ton léger. On souhaite aussi souvent ce qu'on n'a pas. Je n'ai pas dit mon dernier mot ni coiffé pour toujours Sainte-Catherine.

La Berrichonne n'eut pas l'air trop surprise de cette déclaration; elle répondit d'un ton moqueur :

— Chacun son goût...

Puis, après avoir réfléchi, elle ajouta :

— C'est donc vrai ce que je m'étais laissé dire, que madame la comtesse vous avait couchée sur son testament pour un bout de fortune ?

Hermance rougit et protesta avec exaltation :

— Mais on vous a trompée, Berrichonne, entièrement trompée! D'abord, je n'avais rien à prétendre, puisqu'il y a des héritiers directs.

Ces derniers mots avaient été prononcés d'une voix sèche et sourde.

Le visage de mademoiselle Hermance essayait vainement de rester figé dans une expression de bonhomie indifférente; la haine bouillonnait en elle et l'on ne sait quel ressentiment à peine contre la destinée...

Mais son but n'était pas atteint.

Il s'agissait de capter la confiance de la mère Babet pour l'amener insensiblement sur la voie des confidences.

La franchise un peu brutale de la paysanne servait assez bien ses projets. Aussi, après une pause, elle reprit d'un ton un peu railleur :

— Alors, vous pensez, bonne femme, que l'argent est indispensable au bonheur ?

— Pas pour le pauvre monde, répondit simplement la Berrichonne.

— C'est comme la question d'habits... A vous autres, dames et demoiselles, faut de belles robes, comme de juste, et des chapeaux à chaque été... Nous avons un cotillon qui dure dix ans, nous voilà parées. En gardant les moutons, on tresse la paille du seigle, on se fait un bonnet comme celui-ci, et allez-y, en voilà pour un an de coiffure... On est quasiment plus heureux!

Une telle philosophie ne pouvait séduire mademoiselle Hermance.

— Dans la vie, les plus à plaindre, réfléchit-elle, ce sont les riches... qui n'ont plus d'argent...

La vieille haussa les épaules, puis avec une pitié sincère :

— C'est pas de leur faute. Y ne peuvent pas se faire une raison...

Des fois, ça leur tourne le ciboulot... Mais, mam'zelle, y a de bons riches, par exemple vos parents. C'est à la comtesse que je dois d'avoir à manger. Savez-vous qu'elle m'a fait six cents francs de rente viagère?

— Presque autant qu'à moi! s'indigna tout bas la cousine pauvre.

Mais elle reprit à haute voix d'un air faussement étonné :

— N'étiez-vous donc pas la nourrice de Frédéric Gerbeaux ?

— Si, pour sûr

— C'était donc à lui de reconnaître vos soins, et non à la comtesse.

— Sans doute, mais quand sa mère fut défunte, Frédéric était déjà parti... Puis, savoir s'il y aurait pensé ?

Hermance protesta avec chaleur :

— Mais si! Voyons, Babet, qu'est-ce que vous dites là? Vous savez bien qu'il est très bon...

La nourrice de Gerbeaux se récria :

— Très bon? Ah! non, par exemple! La vérité avant tout; je mentirais trop si je vous disais que je l'ai jamais vu bon! D'abord, vous ne me croirez point!

Hermance tressaillit. Une déception intense se peignit sur ses traits.

Elle balbutia :

— J'étais toute petite quand mon cousin a quitté autrefois la maison paternelle pour courir le monde. Je n'ai de lui qu'un très vague souvenir. Il me semblait bien, dans ce temps-là, avoir entendu vanter sa bonne nature, son cœur particulièrement...

La nourrice du marchand de champagne opposait au discours de la noble demoiselle des signes très vifs de dénégation :

— Je voudrais bien pouvoir dire comme vous, si ça vous fait plaisir, mam'zelle... Malheureusement, c'est plutôt tout le contraire qu'il faut dire. Et je ne parle pas pour moi, comme de juste. Sa mère en a vu, avec lui, croyez-moi! Il était brutal avec elle et jaloux de son frère à ne pas croire... Toujours il se plaignait qu'on lui faisait des injustices... Un sale caractère, je vous dis! Bref, aussitôt qu'il a pu, il a quitté les siens, il est allé en Amérique.

Mademoiselle Hermance écoutait avec avidité et un visible désappointement. Elle remarqua d'une voix aigre :

— Vous ne lui étiez guère attachée...

La Berrichonne leva les yeux au ciel.

— Si on peut dire!... Mais je l'adorais, cet enfant! Je le mangeais de caresses, surtout que j'avais perdu mon drôle... Aimer les enfants, ça n'empêche pas de voir leurs défauts. Puis, il était ingrat pour moi... Alors, finalement, je me suis détachée de lui. Et pourtant, mam'zelle, encore maintenant, quand je le vois, j'en ai le cœur crevé. Je lui parle, c'est à peine s'il me répond; même je sens que ma présence l'ennuie. Alors je me tiens à l'écart... Tout pauvre qu'on est, on a tout de même sa fierté!

— Assurément! Mais il arrive qu'on change, n'est-ce pas? L'homme ne tient pas toujours les promesses de l'enfant. Il arrive que des enfants charmants deviennent insupportables dans la suite.

— Je n'ai jamais vu ça! s'entêta la vieille. Un joli veau fait toujours un beau bœuf... Un méchant poulain reste toujours une rosse.

Mademoiselle Hermance était comme anéantie.

— Alors, suivant vous, il n'a pas changé? Vous le trouvez aujourd'hui tel qu'il devait être?

— Ah! ma foi, oui! s'écria la mère Babet avec un accent de conviction absolue. A sept ans, il était déjà cuit, ce gas-là... Oui, mam'zelle, c'est bien toujours le même!

A ces paroles, si simples pourtant, Hermance pâlit et frémit. C'est à peine si elle put dissimuler son trouble.

La vieille l'examinait de son œil pénétrant.

Qu'est-ce que cela voulait dire?

Pourquoi mademoiselle de Saint-Clair désirait-elle absolument qu'on lui fit des compliments de son parent, de celui qu'elle avait toujours méprisé pour sa rotture?

Quel rôle venait-elle jouer près de la Berrichonne?

Il est bien certain qu'elle avait un but et que les paroles de la vieille femme n'avaient pas été celles qu'elle espérait.

Mais quel était ce but? Et pourquoi les paroles de la Berrichonne l'avaient-elle déçue?

A présent, la noble demoiselle disait des généralités. Elle s'était levée et regardait tout autour d'elle. Sur la cheminée, des photographies s'apercevaient sous verre, dans des cadres de bois ou de métal. On y voyait Gerbeaux à tous les âges; sur les genoux de sa nourrice enrubannée, debout près d'un cheval de bois, et le jour de sa première communion.

La mère Barbet la suivait, admirant :

— Etait-y joufflu?... Etait-y costaud?... On voit bien qu'il a eu du bon lait... J'en ai passé des nuits après! Ce qu'il m'en a fait voir pour sa première dent! Et dire qu'il m'a oublié!

Une affliction sincère tordait le visage parcheminé de la Berrichonne, mais elle se calma vite, comme habituée à tous les genres de mécomptes.

Une idée nouvelle avait soudain traversé la pensée de la paysanne dans un éclair.

Elle avait cru voir luire la vérité.

Sans doute mademoiselle de Saint-Clair en avait assez de tirer le diable par la queue. Se sentant vieillir, elle abdiquait ses prétentions nobiliaires et se décidait au mariage d'argent...

Et celui qu'elle voulait épouser c'était son ancien nourrisson à elle, la Berrichonne, Frédéric Gerbeaux, le riche marchand de champagne.

Autrement, serait-elle venue la voir? Aurait-elle montré tant de curiosité à son égard?

Non, non, mille fois non!

Tout cela lui paraissait clair à présent comme le jour.

Mais, dans ce cas, elle avait eu tort de parler si librement du chef de la famille...

Elle, si maligne d'ordinaire, venait de faire une rude gaffe...

Le nez de la mère Babet s'allongea, rejoignant son menton. Elle ne savait plus que dire.

Pourtant, mademoiselle Hermance, d'un ton redevenu insidieux, reprenait :

— Alors, il n'est jamais revenu vous voir ?

— Oh! si, répondit la nourrice d'un air contrit.

Modernisez votre Home  
par de Fraîches Couleurs!

Votre salon est-il sombre et morne? Des coussins, des housses, des carpettes de nuances vives lui redonneront sa gaieté. Vos rideaux, vos draperies sont-ils fanés et défraîchis? Ravivez leur éclat en les teignant. Solution élégante de ce problème, les Teintures Diamond (à très peu de frais) produisent immanquablement le résultat rêvé, parce qu'elles contiennent une plus forte quantité des meilleurs colorants. Les Teintures Diamond apporteront à votre foyer un cachet nouveau d'art et de beauté!

## TEINTURES DIAMOND

FABRICATION CANADIENNE

La plus haute teneur en aniline pure.

QUAND VOUS AVIEZ  
SON AGE!

Vous vous souvenez n'est-ce pas? — mamans d'aujourd'hui — de ces maux qui vous assaillèrent et vous rendirent l'existence si misérable à l'approche de vos quinze ans : faiblesse, nervosité, lassitude, mauvaise humeur, maux de tête, vertiges, douleurs dans le dos, les reins, les aînes.

Votre mère vous expliqua, dans le temps, que vous passiez par une période de transition difficile.

Votre jeune fille atteint cette période, c'est à votre tour de veiller sur elle, de bien considérer les changements importants qu'elle subit, les périls qui la menacent afin d'y remédier à temps. Aujourd'hui ceci est facile — Grâce aux Pilules FEMOL la jeune fille peut passer sans danger cette période critique et éviter aussi de nombreuses maladies féminines dont la plupart y ont leur origine.

LES PILULES FEMOL sont inoffensives purement végétales et peu dispendieuses. Elles se vendent partout.

Notre brochure médicale vous sera expédiée gratuitement sur demande.

INSTITUT CAZO — Dépt S.  
Place Royale, Montréal.

Contre  
Maux de Tête  
Névralgies  
La Grippe  
Douleurs

Achetez une boîte de Capsules Antalgine. Elles sont très faciles à prendre, préviennent les rhumes et soulagent vite les douleurs.

**ANTALGINE**  
EN VENTE PARTOUT 25¢

# GRATIS

FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET  
EMBEILLISSEZ VOTRE  
POITRINE



Toutes les femmes doivent être belles  
et vigoureuses, et toutes peuvent  
l'être grâce au Traitement  
Myrriam Dubreuil

Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le **Traitement Myrriam Dubreuil**, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Traitement. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

## TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bien-faisant pour la santé générale. Le **Traitement** est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

### Engraissez rapidement les personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 24 pages avec échantillon Myrriam Dubreuil.

Notre **Traitement** est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

### Correspondance strictement confidentielle

Les jours de bureau sont :  
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.  
Demandez notre brochure illustrée  
de 24 pages

Madame MYRRIAM DUBREUIL,  
5920, rue Durocher (près Bernard)  
Boîte Postale 2353 Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du  
Traitement Myrriam Dubreuil avec  
brochure.

Nom .....

Rue .....

Ville ..... Prov. ....

— Combien de fois ?  
— Deux ou trois, balbutia la paysanne, honteuse comme un renard pris au piège.  
— Et... que vous disait-il, ma bonne femme ?  
La mère Babet eut un rire embarrassé.  
— Eh bien ! c'était quasiment comme vous..  
— Comme moi ? s'exclama Hermance, je ne comprends pas.  
— Ben oui, quoi, il me questionnait comme mademoiselle..  
— Mais sur qui ?  
— Sur lui, donc.  
Un éclair ardent brilla dans les yeux assombris d'Hermance.  
— Sur lui ? répéta-t-elle. Ah ! ah ! il vous questionnait sur lui.  
Une émotion qu'elle ne parvenait pas à cacher faisait palper son sein et trembler sa voix.

Après un silence, elle reprit :  
— Et que vous demandait-il, mère Babet. Que voulait-il savoir ?  
La Berrichonne, qui examinait attentivement la visiteuse, tout entière à l'idée qu'elle possédait, se dit en elle-même :

— La v'là tout émue, ma parole ! C'te fille est amoureuse, y a pas d'erreur !  
Et cette pensée la fit se détourner pour rire de pitié.

— Ben, dit-elle, il était à tourner, à regarder autour de moi... Y me demandait tout le temps : "Qu'est-ce que je faisais quand j'étais petit ?" "Qu'est-ce que je disais ? Quoi qu'il m'est arrivé ?" Et ceci, et cela..  
— C'était donc comme s'il ne s'en souvenait plus ?  
— Quasiment.

L'émotion qui agitait depuis un instant la fiancée de Philippe d'Herbelot allait sans cesse grandissant.

C'est que les dernières paroles de la vieille femme lui redonnaient l'espoir que ses premières réponses avaient fait évanouir. L'entretien finissait mieux pour cela qu'il n'avait commencé.

Elle ne laissa pas tomber la conversation. Elle reprit :

— C'est à son retour d'Amérique que Gerbeaux vous questionnait sur lui-même ?

— Oui, mam'zelle.  
— N'avez-vous pas trouvé ça étrange ?

— Ah ! ma foi non. Tous les drôles font ainsi. On leur raconte des choses, plus tard, dont ils ont perdu la souvenance. C'est pour cela qu'ils aiment tant les contes de leur nourrice..  
— Alors, mam'zelle, j'y en ai dit... j'y en ai dit... Il ne se lassait pas de m'entendre !

— Je l'y ai appelé comment qu'il avait tué à coups de couteau sa belle tortue qu'on l'y avait donnée..  
— Pouah ! Oh ! c'était bien cruel !

La vieille se mordit les lèvres et doucement :

— Mais non, mais non ! savait-il seulement ce qu'il faisait ? La preuve, du reste, c'est que lorsqu'il a vu le sang couler il a crié comme un veau..  
— Et quand il vous a eu posé beaucoup de questions comme ça, il n'est plus revenu vous voir ?

— Mon Dieu, non, ma bonne demoiselle... Ah ! vous savez, il est si occupé... il a tant d'affaires... Faut bien l'excuser, pas vrai ?

Puis, se penchant vers sa visiteuse, elle ajouta d'un ton flatteur :

— Ce cher Frédéric, s'il avait eu près de lui une personne bien comme il faut pour lui rappeler sa Babet, il ne l'eût pas délaissée..  
Hermance vit que l'humeur de la nourrice s'était grandement adoucie, mais elle ne put en pénétrer le motif.

Il lui restait une question à poser, la plus difficile.

Ce fut presque avec timidité qu'elle demanda :

— Vous devez avoir des lettres de lui ?

La mère Babet pensa :  
— Hein ! quand ça les tient... toutes les mêmes ! La coiffe de Sainte-Catherine, c'est la cachette aux regrets..  
— Il a dû vous écrire quelquefois d'Amérique... reprenait insidieusement la visiteuse.

— Ben sûr ! fit la Berrichonne d'un air malin. Et vous voudriez bien voir ses lettres, je parie ?  
Hermance, sous ce regard incisif, perdit contenance.

Dans un balbutiement à peine distinct, elle articula :

— Si cela ne vous dérange pas..  
— Moi ? Pas du tout ! Elles sont là, dans une boîte..  
Et, ouvrant son armoire bien rangée, la Berrichonne y prit quelques lettres jaunies, liées par un ruban.

Elle les tendit à la vieille fille.  
Hermance les lut lentement.  
Une d'elles sembla l'intéresser particulièrement. Elle la lut deux fois.

Et elle demeura indécise, tenant ces lettres entre ses doigts, ne parvenant pas à prendre un parti.  
La Berrichonne, qui semblait lire dans l'âme de mademoiselle de St-Clair, lui dit alors d'un ton significatif :

— Vous voudriez peut-être ben que je vous les donne ?  
Hermance rougit et eut un geste de confusion.

— Là, voyez-vous, je m'en doutais, réfléchit la Berrichonne ; ça fait toujours plaisir, quand on aime bien ses parents, d'avoir un souvenir de leur jeune temps..  
La fiancée du baron d'Herbelot renchérit :

— Surtout à moi, ma bonne ! C'est pour les archives de la famille... Vous savez que je collectionne tout ce qui a trait aux nôtres..  
— Oui, oui, va toujours... songeait la Berrichonne.

— Alors, je vous remercie, ma chère Babet... je reviendrai vous voir.  
Mademoiselle de Saint-Clair serra dans son sac à main les précieuses lettres.

La madré paysanne remarqua que ses doigts chargés de bagues tremblaient un peu.

Et, plantée sur sa porte pendant que la noble demoiselle s'éloignait, elle haussa les épaules en murmurant :

— Encore une à qui l'envie de se marier fera faire une bêtise !

## XIII

Quand il fut introduit pour la première fois dans la pièce où l'attendait le capitaine chargé d'instruire son procès, Pierre Delorme se dit en lui-même :

— Enfin, je vais pouvoir me disculper !

Après deux journées de fièvre et d'angoisse, après deux nuits d'insomnie, il avait hâte de se trouver en présence du magistrat, en présence de l'officier qui devait l'interroger pour pouvoir lui crier son innocence.

Eh quoi ! c'était bien vrai, on le soupçonnait d'avoir pactisé avec les ennemis de son pays et de sa race, d'avoir livré des compatriotes, des Français, des amis... on l'accusait de s'être fait le pourvoyeur de ces immondes bourreaux ?  
Horreur !!!

Mais la chose lui paraissait encore plus grotesque qu'infâme.

Il ignorait encore quel était le vrai coupable. Ce n'est que le len-

demain qu'il devait recevoir la visite de sa fiancée. Mais il était persuadé qu'il lui suffirait de raconter sa vie passée, toute de travail et d'honneur, pour que justice lui soit rendue.

Et c'est pourquoi il lui tardait tant de se trouver en présence de l'officier chargé de l'affaire.

Il avait bien songé à se choisir un avocat.

Il connaissait intimement deux des maîtres du barreau de Reims et il avait tout de suite pensé à eux. Mais ils étaient l'un et l'autre mobilisés, ainsi que la plupart de leurs confrères, d'ailleurs.

Alors qui choisir ?  
N'ayant aucun nom à prononcer, il se laissa désigner un avocat d'office.

— Je saurai bien, du reste, me défendre moi-même, se disait-il.

Dès qu'il fut en présence de l'officier chargé de l'instruction, Pierre dirige sur lui un regard aigu, et il éprouva aussitôt un sentiment de satisfaction.

Cet officier, un capitaine déjà d'un certain âge, avait une figure extrêmement sympathique ; on lisait dans son regard la droiture et la loyauté d'un beau caractère.

Le capitaine Gilbert était, en effet, un homme très correct, qui sous une réserve un peu forcée cachait un véritable cœur d'or.

Certes, il était tout à fait qualifié pour instruire cette douloureuse et tragique affaire qui avait suscité dans la ville une émotion énorme.

Le capitaine Gilbert considéra un instant Pierre d'un air attristé.

On sentait qu'il en coûtait à ce Français, à ce soldat, d'accuser un autre soldat, un autre Français, du plus abominable des crimes.

Enfin, il se décida et il dit d'une voix grave :

— Sergent Pierre Delorme, une accusation terrible a été portée contre vous. Je vous prierais tout à l'heure de répondre avec précision à toutes les questions que je vous poserai. Mais d'abord je dois vous présenter à l'avocat qui a été désigné pour vous défendre.

Et, se tournant vers un caporal grisonnant qui se tenait dans l'ombre de la pièce, il ajouta :

— Maître Lamblin, vous pouvez dès maintenant assister votre client.

Me Lamblin s'approcha de l'architecte et murmura à mi-voix :

— Je suis avocat au barreau de Paris et je viens d'être désigné d'office pour assurer votre défense. Je n'ai pour le moment qu'un conseil à vous donner : pesez chacune de vos paroles, car l'accusation que l'on porte contre vous est très grave ; votre tête est en jeu..  
Pierre tressaillit imperceptiblement.

Pourtant, grâce à un sursaut de volonté, il dompta ses nerfs et, après avoir remercié Me Lamblin d'un signe de tête, il déclara d'une voix calme :

— Je suis prêt à répondre, mon capitaine, à toutes les questions que vous voudrez bien me poser.

— Eh bien ! je commence.

"Vous vous trouviez à Reims en congé de convalescence lorsque les Allemands ont occupé la ville. Comment n'avez-vous pas été arrêté ? La plupart des hommes dans votre cas sont, à l'heure présente, dans des camps de concentration en Allemagne.

— J'ai réussi à me cacher, et j'ai échappé à toutes les recherches.

— Vraiment ?

Ce mot avait été prononcé avec une si singulière intonation qu'un flot de sang monta au visage de Pierre.

— Si j'avais été un traître ou un lâche, s'écria-t-il avec indignation, rien n'aurait été plus facile, au contraire, que de me constituer prisonnier !

Le capitaine Gilbert ne répondit pas tout de suite. Après un silence, il reprit :

— Vous avez été plusieurs fois aperçu rôdant dans la ville, le soir, pendant la durée de l'occupation ennemie. Il ne semblait pas que vous ayez pris à ce moment toutes les précautions nécessaires... et bien des gens en ont conclu que vous aviez de bonnes raisons de vous croire sûr de l'impunité...

— Je proteste contre d'aussi odieuses, d'aussi perfides calomnies !

Le capitaine Gilbert regarda fixement l'accusé.

— Passons sur ce point, si vous voulez, pour en arriver tout de suite à l'une des charges les plus accablantes qui pèsent sur vous.

"Le soir même où mademoiselle de Brancourt s'est rendue à l'hôtel de Saint-Clair, vous vous êtes introduit, en vous dissimulant, dans cette demeure ; vous avez été vu au moment où vous en sortiez en vous cachant. Or, quelques instants après votre départ de l'hôtel, le peloton allemand, qui devait s'emparer de M. de Brancourt et du lieutenant de Saint-Clair se mettait en route.

"Qu'étes-vous venu faire à l'hôtel de Saint-Clair si vous n'êtes pas venu prévenir l'état-major allemand ? Pierre était devenu très pâle.

Répondre, c'était déshonorer Violette...

Pourtant, il le sentait, la charge était accablante et précise.

Le silence se prolongea, poignant. Le capitaine et l'avocat dirigeaient sur le prévenu un regard plein d'angoisse.

Car, à l'un comme à l'autre, Delorme avait produit une bonne impression, et ils redoutaient également d'être obligés de croire à sa culpabilité.

Comme le silence se prolongeait, le capitaine Gilbert reprit :

— Vous niez peut-être ?

— Non, mon capitaine, riposta lentement l'architecte. Je suis sorti en effet de l'hôtel de Saint-Clair alors que la nuit tombait, le soir même où un drame affreux allait se jouer rue du Barbâtre... Et, comme la plus élémentaire prudence me le commandait, j'ai fait tout mon possible pour n'être pas aperçu.

— Pourquoi étiez-vous venu, malgré le danger, boulevard Cérès ?

— Si c'est là, mon capitaine, la seule charge accablante qui pèse sur moi, elle s'effondrera d'elle-même en son temps et à son heure... Pour le moment, je ne peux rien vous dire... sinon que je suis tout à fait rassuré si vous n'avez pas d'autre preuve contre moi.

Le juge haussa les épaules.

— Tant mieux si vous êtes si rassuré que ça. Moi, je ne le suis pas du tout. Je constate que vous ne répondez pas quand je vous demande : "Pourquoi êtes-vous venu boulevard Cérès ce soir-là ?"

"Vous ne pouvez pas nier, puisqu'on vous a vu. Vous vous contentez de refuser toute explication. C'est bien ; je continue.

"Les Allemands, après votre départ, se sont rendus à l'hôtel de Brancourt et, ce qui a surpris tout le monde, ils étaient admirablement renseignés. L'officier qui les commandait est allé droit à la cheminée, a fait jouer un ressort et découvert le refuge où se cachait Henri de Saint-Clair.

Pierre Delorme, qui ignorait encore la lourde charge qui pesait contre lui, regardait l'officier instructeur

avec stupeur, se demandant ce que tout cela pouvait bien signifier et en quoi ces détails l'intéressaient.

Mais le juge reprit :

— Or, la famille de Brancourt était seul à connaître complètement le secret. Quand je dis "seul" ce n'est pas exact. Un autre homme, à Reims, connaissait ce refuge et la manière d'en ouvrir l'entrée...

— Eh bien ? questionna Delorme.

— Vous ne comprenez pas ? s'écria le capitaine.

Soudain la lumière se fit dans l'esprit de l'architecte.

Il y avait une autre personne que les de Brancourt qui, à Reims, connaissait le secret de la vieille demeure de la rue du Barbâtre... et cette autre personne c'était lui...

En une seconde, il comprit l'étonnante tragédie de son infortune.

Jamais, en effet, faisceau de présomptions plus accablantes, n'avait été réuni contre un homme !

Aussi restait-il là, anéanti, stupide, devinant qu'il était du premier coup tombé au fond d'un gouffre.

Son attitude pitoyable lui fit le plus grand tort dans l'esprit du juge.

— Décidément, se dit-il, le doute n'est plus possible ; ce garçon est bel et bien coupable...

Et, brutalement, il lui cria :

— Allons, avouez donc ! Vous le voyez bien, nous savons tout.

Mais cette apostrophe, au lieu de le démonter, fut pour Pierre Delorme le coup de fouet salutaire.

Il se dressa, les yeux pleins d'éclairs, galvanisé.

La présence d'esprit lui revint. Il riposta avec une éloquence farouche :

— Avouer quoi ? ... Oui, je sais, vous êtes juge, et tout homme traîné devant vous, vous semble coupable. Eh bien ! vous vous trompez, mon capitaine ! Je suis innocent, et rien ne m'empêchera de le crier à la face du monde !

"Vos preuves ? Mais ce sont des présomptions, rien de plus !

"Pendant toute la durée de l'occupation allemande, je suis resté terré au fond d'un grenier et si je suis sorti de mon refuge trois fois en quinze jours, c'est pour obéir à des nécessités urgentes...

— Sans doute dans le genre de celle qui vous poussa, le soir du crime, boulevard Cérès ?

Pierre pâlit de rage. Il se contint pourtant et reprit d'une voix âpre :

— La preuve que vous croyez tenir du fait de ma présence boulevard Cérès n'existe pas, je vous le répète. Une enquête à l'hôtel de Saint-Clair vous en convaincra, du reste... Car si moi je ne puis rien dire, d'autres vous diront pourquoi je me trouvais ce soir-là à l'hôtel du boulevard Cérès.

"Reste donc la troisième charge, celle qui fait de moi le seul dépositaire du secret de la chambre cachée de la maison des Brancourt... Etes-vous bien sûr que ce secret n'ait réellement été connu que des maîtres du logis et de moi ?

— Absolument sûr !

— Mais c'est de la démente de maintenir une pareille affirmation ! s'écria Pierre avec emportement. Un secret de cette nature est à la merci du premier domestique venu... Je me souviens parfaitement que, lorsque j'ai réparé la serrure, la porte s'ouvrait sous une simple pression.

— Aucun des domestiques interrogés ne connaissait le secret.

— Et les ouvriers qui ont travaillé à l'hôtel ?

— Pas un étranger n'est entré dans cette chambre depuis plus de vingt ans, et il n'y a que douze ans que

M. de Brancourt avait le personnel actuel à son service.

Les bras de Pierre retombèrent avec découragement.

Mais soudain il reprit :

— La famille de Brancourt n'en a-t-elle jamais parlé ? Moi-même ai-je été aussi prudent qu'il aurait fallu ?... Il me semble avoir fait allusion plusieurs fois à la chambre secrète...

— Citez des noms, précisez alors. Car, dans votre propre intérêt, je dois vous avertir que c'est là votre seule planche de salut.

L'architecte eut une dernière révolte :

— Mon capitaine, sur mon honneur de soldat, je jure que je suis innocent !

— Les serments ne suffisent pas...

— Réfléchissez, je vous en prie, mon capitaine. On ne s'improvise pas traître ou espion... Or, toute ma jeunesse de travail et d'abnégation plaide pour moi, j'ose le dire.

— Je ne nie pas que tout votre passé ne soit parfaitement honorable. Mais de lourdes charges pèsent sur vous, et, malheureusement, vous n'avez rien dit, depuis que je vous interroge, qui les affaiblisse.

— Pourtant, intervint l'avocat, il me semble que Pierre Delorme a raison lorsqu'il affirme que d'autres personnes que lui pouvaient connaître l'existence d'une chambre secrète à l'hôtel de Brancourt. Je fais donc les plus expresses réserves à ce sujet, et c'est de ce côté que je vais diriger mon enquête.

— Comme il vous plaira, maître. Faites une enquête Mais, en attendant, je considère que les faits établis ne me permettent pas de prolonger l'instruction.

Et, se tournant vers l'accusé, il ajouta :

— Sergent Delorme, veuillez signer votre interrogatoire et préparez-vous à comparaître très prochainement devant le conseil de guerre !

#### XIV

Depuis sa dernière conversation avec Vincent, Gerbeaux attendait les événements avec calme.

Ce dur et féroce lutteur connaissait le valet sinistre enchaîné à sa destinée ; il savait que Vincent pouvait parfois avoir des remords au sujet des crimes autrefois commis, mais qu'il n'avait jamais hésité au moment de l'action, quelle qu'elle fût.

Aussi, quelquefois, à l'heure des repas, court moment où le père et la fille se trouvaient face à face, le négociant laissait éclater une sorte de bonne humeur terrible qui glaçait d'épouvante le cœur de Violette.

— Pourquoi cette joie ? se disait la jeune fille. Quelques jours à peine, quelques heures peut-être, nous séparent du moment où Pierre Delorme devra comparaître devant ses juges... Que cache la gaieté de mon père ? A-t-il pris son parti de ce qui paraît inévitable ou bien a-t-il machiné un guet-apens nouveau ?...

Tout disait, hélas ! à la pauvre fille que la joie de Gerbeaux était une joie de bête féroce qui sent la proie à sa merci...

Pourtant, un matin, Violette éprouva un sentiment de soulagement en voyant son père arriver à la table commune avec une figure sombre et un front soucieux.

Lui qui, depuis trois jours, accablait la pauvre enfant de sa conversation pleine de sous-entendus et de sarcasmes inquiétants, ne prononça pas deux paroles durant tout le temps du déjeuner.

— O mon Dieu ! ne put s'empêcher de penser Violette, Pierre serait-il vraiment sauvé ?...

La malheureuse, hélas ! se trompait.

C'était bien l'assurance de la condamnation de l'architecte qui avait mis le négociant en gaieté les jours précédents ; mais c'était une préoccupation tout autre qui plissait en ce moment son front redoutable.

Dès qu'il eut quitté la table, Frédéric Gerbeaux avait regagné, dans les sous-sols de l'hôtel, le coin qui lui servait de bureau et de chambre. Là, assis dans un rocking-chair, il se balançait pendant quelques instants en fumant un long et coûteux cigare.

Au bout de quelques minutes, il prit dans la poche de son veston une enveloppe froissée et en tira une feuille de papier qu'il étala devant lui d'un coup de paume.

Lentement, posément, il se mit à lire la lettre que lui avait adressée, la veille, M. de Montbrun, le parain de Valentine, retiré avec elle dans sa propriété de Bonnemain, aux environs d'Épernay.

"Mon cher ami,

"Je viens m'adresser à vous, car "vous êtes à l'heure actuelle le seul "homme capable de me tirer du cruel "embarras où je me trouve.

"Laissant ma chère Valentine tout "entière à son affreuse douleur, j'ai "vrais résolu de m'occuper secrète- "ment de ses affaires, de mettre en "ordre la fortune de mon pauvre "ami de Brancourt, afin d'éviter au "moins à ma filleule ces pénibles "soucis d'argent.

"L'affaire, à première vue, paraît "sait des plus simples.

"Au moment de quitter l'hôtel de "Brancourt, Valentine m'avait indi- "qué elle-même le secrétoire où son "père avait coutume d'enfermer ses "papiers... Dans le premier tiroir, "j'avais trouvé un coffret en acier ; "dans d'autres, un portefeuille bour- "ré de papiers, de paquets de lettres "et de documents concernant la fa- "mille.

"M'étant assuré d'un rapide coup "d'œil que le coffret contenait des "carnets de chèques et des reçus, "et que le portefeuille renfermait di- "verses valeurs, j'avais mis le tout "chez moi dans un compartiment de "mon propre coffre.

"Au moment du bombardement, je "jugeai plus prudent d'emporter avec "moi ce dépôt sacré, constituant "toute la fortune de la pauvre en- "fant maintenant confiée à ma garde. "Ces jours-ci, désireux de régula- "riser la situation, je profitai d'un "court voyage à Paris pour me ren- "dre à la banque où Brancourt avait "déposé ses fonds.

"J'avais le directeur de sa mort et "le priai de faire le transfert néces- "saire pour que Valentine pût dis- "poser de la fortune qui lui revient "légitimement.

"Au fur et à mesure que je par- "lais, j'avais été frappé par l'attitude "singulière, hésitante, du banquier.

"— Monsieur, me fit-il, dès que "j'eus cessé de parler, il y a certai- "nement erreur...

"— Que voulez-vous dire ? ripos- "tai-je, interloqué.

"— Simplement que M. de Bran- "court, depuis deux ans, a cessé d'être un de nos clients.

"Je protestai, j'exhibai les reçus, "le carnet de chèques.

"Le banquier, après une courte "vérification de ses livres, ne put "que me confirmer la réalité stupé- "fiante.

"Brancourt, en 1912, avait assez "brusquement retiré tous ses fonds "de l'établissement ; il avait même "donné l'ordre de vendre toutes les "valeurs qu'il y avait déposées... "Ces titres représentaient une som- "me de plus de trois cent mille "francs.

"Jugez de ma stupeur en apprenant une pareille nouvelle!"

"Je rentrerai immédiatement à Epernay et vérifierai les papiers dont j'étais dépositaire."

"Nulle part aucun indice, aucune trace de ce qu'était devenue cette forte somme!"

"Les quelques obligations trouvées dans le portefeuille ne représentent pas en tout pour plus d'une vingtaine de mille francs."

"Qu'est donc devenu l'argent de mon ami? Qu'a-t-il fait des trois cent mille francs réalisés il y a deux ans?"

"Je me perds en conjectures..."

"Tout ce que je puis affirmer, c'est qu'il est impossible de supposer que Brancourt ait été ruiné ou simplement entraîné dans des affaires qui eussent pu lui faire subir des pertes importantes."

"Jamais aucune hypothèque n'a été prise sur ses propriétés."

"Brancourt depuis deux ans dépensait beaucoup plus d'argent qu'autrefois; mille indices indiquaient qu'au lieu de la gêne, la prospérité était entrée dans la vieille demeure de la rue du Barbâtre."

"J'ai vainement interrogé Valentine. Elle ne sait absolument rien."

"Tout ce qu'elle a pu se rappeler, c'est que M. de Brancourt, loin d'avoir l'attitude d'un homme ruiné, était gai, heureux, dépensait volontiers son argent sans compter pour satisfaire les moindres caprices de sa fille. Enfin, il lui avait annoncé au moment des fiançailles qu'il lui garantissait cent cinquante mille francs de dot par contrat."

"Père, avait-elle répondu, surtout j'entends que vous ne vous priviez en rien pour moi. Henri et moi nous nous adorons. Aucun calcul n'a guidé notre union. Je suis sûre de lui comme il est sûr de moi. Ce n'est donc pas quelques milliers de francs de plus ou de moins qui peuvent avoir une influence quelconque sur notre bonheur."

"Brancourt avait répondu en riant :

"— Mais je t'assure, petite, que je ne me prive nullement. Il me restera encore non seulement largement de quoi vivre, mais encore de quoi subvenir à quelques-unes de ces fantaisies coûteuses qu'une jeune femme hésite parfois à avouer à un mari, si amoureux qu'il soit..."

"Du reste, avait ajouté mon vieil ami, je ne peux faire moins, car Gerbeaux lui-même, si retors en affaires, me considérerait véritablement comme un avaré si je réduisais ta dot au-dessous de ce chiffre."

"Que veut dire cette phrase? Elle est pour nous des plus énigmatiques."

"Peut-être, plus heureux que Valentine, avez-vous reçu les confidences de M. de Brancourt?"

"Cela, du reste, ne nous surprendrait pas outre mesure. Mon vieil ami estimait fort votre perspicacité et votre sens des affaires. Souvent je l'ai entendu vous louer et vous citer comme un exemple d'activité, de probité et de bon sens."

"J'espère que, de toute façon, au moment des fiançailles, vous avez été amené à parler de questions d'argent avec Brancourt, et que vous nous apprendrez où nous devons nous adresser pour réclamer la fortune de Valentine."

"Inutile, mon cher ami, de vous dire que nous sommes plus qu'impatients, inquiets, très inquiets même, et que nous attendons avec angoisse votre réponse."

"Agréez mes amitiés."

"Paul de Montbrun."

Gerbeaux semblait peser chaque mot.

Ses larges mains osseuses et velues n'avaient aucun tremblement; son souffle s'échappait régulier et paisible de sa puissante poitrine, et sa figure conservait sa placidité glacée. Seul, un habitué comme Vincent aurait compris, au pli dur barbant le front et au rapprochement des deux touffes des sourcils que cette attitude calme était forcée et manquait de naturel.

L'industriel replia la lettre, la remit dans l'enveloppe et enfouit le tout dans son portefeuille.

— Ainsi, murmura-t-il d'une voix étouffée, Valentine n'a plus, en tout et pour tout, qu'une vingtaine de mille francs d'obligations! A peine de quoi vivre jusqu'à la fin de la tourmente..."

Il s'arrêta, soupira un long instant, puis resta immobile comme une cariatide puissante.

Quelles étaient les pensées qui l'animaient à cette heure? Sans nul doute, un flot tumultueux de désirs farouches, car de subites rougeurs marbraient par moments ses pommettes et de singuliers éclairs illuminaient ses prunelles.

— Ah! ricana-t-il avec un rire féroce, Valentine ruinée, voilà qui arrangerait singulièrement les choses!

"Décidément, à cette heure, le Destin est pour moi!"

Puis, sans doute réconforté par cette idée, le marchand de champagne quitta sa demeure et, s'engageant dans un dédale de rues parsemées de ruines, gagna les caves.

Quand Vincent vit apparaître son patron tout à coup devant lui, il eut une crispation du visage :

— Qu'avez-vous, patron? questionna-t-il de sa voix fielleuse en lançant un regard en dessous à l'industriel.

— J'ai quelque chose à te demander, fit Gerbeaux sans aucun préambule.

La voix du maître était autoritaire et dure. Vincent n'aimait point les conversations qui s'engageaient sur ce ton et de cette façon.

Le factotum se mordit les lèvres de dépit et recula de deux ou trois pas en grommelant :

— Encore! Votre fille aurait-elle fait de nouvelles bêtises?

Le marchand de champagne haussa les épaules.

— Laisse Violette tranquille; il ne s'agit pas d'elle.

— Alors, de qui?

— De Valentine.

— Mademoiselle de Brancourt? Ah! je l'ai toujours dit: cette aventure-là vous perdra..."

— Je te dispense de tes réflexions, fit Gerbeaux brutalement. Tais-toi et écoute."

Vincent plia les épaules et eut un sourire résigné.

— Assieds-toi, reprit le père de Violette, et causons. Nous sommes bien seuls, n'est-ce pas?

— Oui, vous pouvez parler."

— Je te l'ai déjà dit: j'aime Valentine de Brancourt et je veux l'épouser. Je le veux! tu m'entends? Rien au monde ne pourra m'en empêcher. Je veux l'épouser pour vingt raisons. D'abord parce qu'elle me plaît et que je l'aime. Ensuite, parce que ce mariage sera le couronnement de ma vie. Moi épouser l'héritière d'une illustre famille, qui aurait dit ça, Vincent?"

— Pour sûr que si nos anciens amis de San Francisco l'apprenaient..."

— Ça leur en boucherait un coin, n'est-ce pas?"

— Vous pouvez le dire!"

— Eh bien, c'est aussi pour ça que j'y tiens à ce mariage."

— Mais elle n'en voudra jamais!"

— Laisse-moi faire. J'ai déjà supprimé son fiancé..."

— Ce fut du beau travail..."

— Comme je sais en faire."

— Ah! vous êtes fort!"

— La moitié de la besogne est faite. Reste, il est vrai, le plus difficile. Mais j'en viendrai à bout, car Dieu—ou le diable, si tu préfères, me vient en aide."

"Tiens, lis cette lettre et tu comprendras."

Gerbeaux tendit à son complice la lettre de M. de Montbrun.

— Ah! fit Vincent en regardant d'abord la signature, c'est du parain de Valentine?... Un fier imbécile encore!"

— Lis, et tu me donneras ensuite ton avis."

Le factotum lut à voix basse la longue lettre de Montbrun.

Quand il eut terminé, comme il rendait la missive à son patron, celui-ci lui dit de son ton froid et tranquille :

— J'imagine que tu sais où est la fortune de Valentine?"

Une effroyable grimace distendit la face de Vincent, et d'une voix où perçait malgré tout je ne sais quoi de jovial il lança :

— Parbleu! dans la maison Gerbeaux-Saint-Clair!"

Gerbeaux ne daigna même pas applaudir à la perspicacité de son complice."

— En effet, tu l'as deviné, Vincent. Je m'en doutais, d'ailleurs, que tu le savais..."

— Je sais tout, patron, même ce qu'on me cache!"

— Le marquis de Brancourt est venu me trouver il y a deux ans. Il s'est plaint de la dureté des temps et du peu que rapportait l'argent. Je lui ai conseillé de placer sa fortune dans une affaire commerciale où il pourrait toucher, 10, 15 ou 20 pour cent d'intérêts."

— Mais quelle affaire commerciale? s'est-il écrié."

— La mienne donc, cher ami."

"Il a accepté, ravi de faire ce qu'il croyait un bon placement. Mais il m'a demandé le secret le plus absolu, même vis-à-vis de sa famille. Je l'ai tenu, et je vois qu'il a fait de même."

"Il n'a pas voulu faire intervenir un notaire. Nous avons passé un acte sous seing privé, dont j'ai le double."

"Il s'agirait donc de savoir maintenant où il a pu cacher son exemplaire. Comprends-tu, Vincent?"

Le mystérieux personnage eut une espèce de ricanement qui ressemblait à un gloussement de poule. Ses larges yeux d'or se plissèrent et sa physionomie prit une expression méphistophélique."

— A combien se monte la somme que de Brancourt a placée dans la maison de champagne Gerbeaux-Saint-Clair?"

— A trois cent et quelques mille francs."

Le factotum regarda son maître avec surprise."

— Trois cent mille francs? répéta-t-il, mais c'est une bagatelle pour vous... La mort d'Henri et de sa mère vous a enrichi de plusieurs millions."

— Je me moque, en effet, de ces trois cent mille francs. Pourtant il me les faut à tout prix."

Vincent ricana de nouveau :

— Je comprends! Vous voulez ruiner la petite pour l'avoir à votre merci... Une fille habituée au luxe et qui, du jour au lendemain, tombe dans la misère, ça s'appriivoise plus facilement... Je vois ça d'ici... Vous vous présentez comme un sauveur... et le tour est joué..."

"C'est pas mal imaginé, patron. Malgré tout, je ne vous approuve pas. Je vous le redis pour la dixième fois: méfiez-vous, patron! Vous sa-

vez, à notre âge, les passions c'est malsain, très malsain même..."

— Tu m'embêtes avec tes réflexions saugrenues! coupa Gerbeaux, brutalement."

Et il ajouta d'une voix rude :

— Tiens-toi prêt à m'accompagner, cette nuit, rue du Barbâtre."

— Cette nuit, rue du Barbâtre? Mais vous avez les clés de l'hôtel... pourquoi n'y allez-vous pas en plein jour?"

— Tu te moques de moi, je pense?"

En plein jour, pour qu'on me voie, pour qu'on me soupçonne plus tard."

— Mais on vous a confiés les clés; rien ne paraîtra plus naturel."

— Non, non. J'irai la nuit, ce soir, et je n'y retournerai le jour que lorsqu'un obus incendiaire y aura mis le feu. Avec tous les obus dont nous gratifient les artilleurs du kaiser, ce serait bien extraordinaire si l'hôtel du marquis de Brancourt échappait à l'incendie."

Vincent comprenait ce que parler veut dire."

— Je saisis, siffla-t-il entre ses dents."

"Vous avez l'intention de fouiller l'hôtel et d'y mettre le feu ensuite..."

— Justement!"

Vincent eut un geste effaré."

— Eh bien! patron, vous irez tout seul si le cœur vous en dit. Mais moi, j'en ai assez. Je ne veux pas encore me coller une sale affaire sur les bras au moment où il ne me reste plus que quelques mois à attendre pour pouvoir enfin aller où bon me semble sans avoir rien à craindre de la justice."

Gerbeaux se dressa, cramoisi de fureur."

— Tu refuses? rugit-il."

Vincent, malgré lui, trembla, tellement le masque de son complice reflétait à ce moment une terrible, une implacable férocity."

— Voyons, patron, implora-t-il, soyez raisonnable!"

"Combien de preuves de dévouement ne vous ai-je pas données? Je ne parle pas du passé lointain, de ce que j'ai fait pour vous en Amérique."

"Mais depuis que nous sommes en France! Voyez encore cette histoire de Delorme. J'ai ameuté l'opinion contre lui; j'ai fait courir des bruits suspects. Je suis prêt à déposer demain en conseil de guerre... Je suis prêt à mentir uniquement pour vous être utile!"

"Tout ça, passe. Un faux témoignage, de petites babioles comme cela, ça ne tire pas à conséquence... c'est sans grand danger. Personne ne peut prouver que je n'ai pas vu ou cru voir Delorme causer aux officiers de l'empereur, n'est-ce pas?"

"Mais risquer bêtement de se faire pincer la main dans le sac... ne me demandez pas ça... Je ne veux pas!"

— Allons, voilà que tu as des scrupules maintenant? Il est bien temps, mon garçon!"

En disant ces mots, Gerbeaux avait croisé ses bras sur sa vaste poitrine, et un éclat de rire singulier lui échappa."

Vincent reprit avec un branlement de tête obstiné :

— Aller la nuit là-bas... s'exposer à Dieu sait quoi?... Non, mille fois non!"

Le marchand de champagne marcha vers son complice et le saisit rudement par le poignet."

— Tu faisais moins le dégoûté, il y a douze ans, lorsque tu es venu un soir frapper à ma porte..."

Vincent blêmit, une grimace douloureuse crispa sa face."

— Il me semble, patron, fit-il d'un ton implorant, que j'ai suffisamment payé l'hospitalité que vous m'avez accordée..."

— Jusqu'ici, tu t'es montré assez loyal, je le reconnais. Mais il te faut exécuter le pacte jusqu'au bout, les douze ans convenus ne sont pas écoulés...

— Ils le seront dans quelques mois!

— Eh bien! Merxem, tu m'appartiens encore, corps et âme, pendant ces quelques mois!

Vincent marchait de long en large, comme une bête fauve arpentant sa cage.

Il eut une clameur désespérée:

— Justement, dans quelques mois, il y aura prescription. Je pourrai enfin sortir, aller où bon me semble, marcher, agir sans avoir cette sensation inimaginable d'être pris à la gorge à tout instant par des hommes de police!... Et vous voudriez qu'au moment où je touche au port je lance de nouveau ma barque à l'aventure?... Jamais!

— Prends garde!

Le factotum jeta un regard venimeux à son complice, le regard de la hyène au lion...

— Prendre garde à quoi? marmonna-t-il entre ses dents.

— A ce que tu sais.

Pour la seconde fois, Vincent fut pris de son étrange gloussement.

— Vous oubliez, patron, que j'en connais long sur votre compte... plus long, peut-être, que vous n'en connaissez sur le mien.

Gerbeaux n'avait pas même tressailli. Une sorte de gaieté affreuse à voir illuminait sa face de bête de proie.

— Crois-tu, fit-il de sa voix tranquille et sinistre, que quelqu'un hésiterait, si tu parlais, entre moi l'honnête, l'intègre négociant, l'homme le plus considéré de Reims, et une espèce de vagabond, sans feu ni lieu, comme toi?...

Vincent eut un véritable rugissement de colère.

Sa face, d'ordinaire impassible, se contorsionna en une grimace de haine. Ses yeux flambèrent.

— On m'écouterait si je parle!

Gerbeaux souleva ses puissantes épaules.

— Non, pauvre niais, dit-il dédaigneusement. Car, quand on avance quelque chose, il faut des preuves; or, moi, j'ai des preuves accablantes contre toi, et toi tu n'en possèdes aucune contre moi.

Vincent écumait de rage impuissante.

— Quel monstre vous êtes! proféra-t-il.

L'insulte était si burlesque, proférée par une pareille bouche que Gerbeaux se mit à rire à gorge déployée.

Vincent était retombé sur une chaise, pantelant, brisé, dompté.

— C'est vrai, murmura-t-il les yeux perdus dans le vague, que personne ne croirait qu'il existe des êtres sur la terre, capables de faire ce que vous avez fait!... Ce que je raconterais paraîtrait un tissu d'abominables folies inventées par un cerveau malade!

Gerbeaux s'était levé.

— Allons, dit-il, de son ton brusque et autoritaire, ce soir à dix heures trouve-toi au coin de la rue du Barbâtre.

Le factotum soupira et une prière muette dans les yeux, balbutia:

— Au moins, cette fois, promettez-moi que ça ne sera pas moi qui...

Le père de Violette jeta sur sa victime un regard méprisant.

— Sois tranquille; tu n'auras à intervenir qu'en cas d'absolue nécessité. Cette fois, s'il faut mettre la main à la pâte, je m'en charge!

Et, dans une effroyable et significative mimique, la main osseuse, la

main puissante de Gerbeaux fit le geste d'étrangler.

...

Le soir, à dix heures, lorsque Gerbeaux parvint devant la grille de l'hôtel de Brancourt, un homme surgit brusquement de l'ombre. C'était Vincent, fidèle au rendez-vous.

La pluie tombait en rafale, et un vent d'automne soulevait en tourbillons les dernières feuilles jaunies arrachées aux arbres du parc.

— Excellent temps pour une partie de plaisir comme celle-ci! grommela Vincent, la figure fouettée par la bourrasque.

— Oui et non, riposta Gerbeaux d'un ton bref. Très bon d'un côté parce qu'on ne risque guère de rencontrer des gens trop curieux dans les rues... Mais aussi très mauvais d'un autre pour ce que nous aurons à exécuter tout à l'heure.

— Et qu'aurons-nous à exécuter, s'il vous plaît? interrogea Vincent avec une nuance d'inquiétude.

— Tu le verras bien... riposta laconiquement son maître.

La porte avait grincé sur ses gonds rouillés.

Les deux hommes étaient dans l'allée conduisant au perron. Bientôt ils pénétraient dans le vestibule de l'hôtel.

— La première chose à faire, dit Gerbeaux, est d'aller droit au secrétaire. Il y a gros à parier que cet imbécile de Montbrun ait laissé dans le meuble, dans un endroit plus ou moins caché, les papiers précieux sur lesquels il s'agit de mettre la main.

Les deux complices avaient gagné le vaste salon de l'antique demeure.

Gerbeaux sortit une lampe électrique, et méthodiquement, un à un, vidait les tiroirs du secrétaire.

— Rien, fit-il, dépité.

Vincent derrière lui, immobile, semblait examiner attentivement les rainures du bois.

— Vous n'avez pas une lime, une lame quelconque? interrogea-t-il tout à coup.

Gerbeaux plongea sa main sous sa veste et sortit de sa ceinture un de ces larges poignards triangulaires comme en portent les cow-boys américains, arme terrible, capable d'égorger un bœuf d'un seul coup.

Gerbeaux, très calme, tendit l'instrument meurtrier.

Vincent, malgré lui, blêmit et frissonna.

— Eh bien! fit Gerbeaux impatienté.

Le factotum s'était ressaisi.

Il s'empoigna du poignard et en introduisit la pointe effilée dans une moulure. La lame pénétra de plusieurs centimètres dans la rainure.

— J'en étais sûr! s'écria-t-il avec un accent de triomphe.

Gerbeaux avait compris.

— Il y a un tiroir secret, s'exclama-t-il.

Les doigts habiles et déliés de Vincent palpaient les parois du meuble.

— Voici la serrure, dit-il.

Quelques pesées firent sauter le ressort.

Dans un geste avide et violent, le négociant amena à lui d'une seule poussée la planchette si bien dissimulée.

Le tiroir était rempli de papiers. Fiévreusement, le père de Violette les éparpilla.

Des pièces d'or roulèrent sur le sol, des billets de banque parurent.

— Tiens, fit dédaigneusement le marchand de vins de Champagne en repoussant l'argent de la main, prends cela. Ce sera pour toi.

Une lueur d'avidité bestiale avait passé sur la face du complice.

— De l'or... balbutia-t-il, et ses doigts hâtivement saisirent les louis,

s'abattirent sur les précieux billets bleus.

Mentalement, Vincent comptait.

— Sept mille et quelques francs... murmura-t-il. C'est toujours bon à prendre.

Gerbeaux, pendant qu'il abandonnait cet os à ronger à son misérable associé, continuait à compulser rageusement les dossiers étalés devant lui.

Il y avait là toutes les archives de la fortune des Brancourt, depuis un demi-siècle.

Grâce à l'ordre parfait qui régnait dans ces pièces, le négociant pouvait rapidement se guider.

Soudain il poussa une exclamation de triomphe. Sur une large enveloppe jaune il venait de lire:

— 1er février 1912, affaire Gerbeaux-Saint-Clair.

L'enveloppe n'était même pas fermée. Il suffit au négociant de la secouer pour faire tomber à ses pieds une demi-douzaine de feuillets de papier.

L'un d'eux contenait par le menu le relevé et l'état des sommes déposées dans la maison Gerbeaux-Saint-Clair et les dividendes déjà perçus.

Au milieu de ces papiers se trouvait l'acte sous-seing privé portant la double signature: Gerbeaux, Brancourt.

C'était la pièce qu'il désirait!

Le négociant l'examina longuement.

Un instant, il s'immobilisa, contemplant ce papier timbré qu'il tenait entre ses dix doigts.

Un singulier et atroce sourire passa sur ses lèvres:

— Cette feuille représente plus de trois cent mille francs, murmura-t-il. Si Valentine l'avait, elle serait libre, presque riche, tandis que maintenant...

Vincent malgré lui avait eu un regard de convoitise.

— Trois cent mille francs! répétait-il avec une intonation envieuse.

Comme sa part lui semblait mesquine en face de cet éblouissant pactole!

Gerbeaux écrasa son complice d'un regard méprisant.

— Peuhl fit-il, crois-tu donc que j'attache une importance quelconque à cette somme?

— Oh! je sais! Pourtant...

— Ce que je veux, c'est que Valentine soit à tout jamais ruinée! Et dans un instant ce sera fait.

Ce disant, Gerbeaux tira de sa poche, d'un geste brusque, un flacon en forme de gourde et en versa le contenu sur les papiers du tiroir secret.

Une allumette approchée de l'amorce fit jaillir une lueur éblouissante, tandis qu'une âcre odeur de benzine emplissait la pièce.

Quelques secondes plus tard, il ne restait plus qu'une pincée de cendres de ce qui avait été les archives de la famille de Brancourt...

La fortune de l'orpheline s'en était allée en fumée!

Pour plus de sûreté, le négociant, méthodiquement, s'était penché sur ces cendres et les écrasait, les pulvérisait entre ses doigts noueux.

Soudain Vincent bondit vers lui et murmura d'une voix étranglée:

— Sauve qui peut!... On vient...

Gerbeaux s'était redressé, une lueur atroce dans les yeux.

Déjà, la porte de la pièce s'ouvrait avec fracas tandis qu'une voix criait avec autorité:

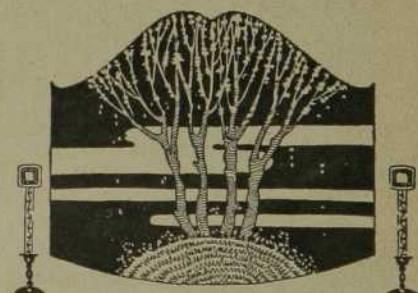
— Rendez-vous, bandits, ou vous êtes morts!

L'homme qui avait prononcé ces paroles, un sexagénaire encore robuste, se dressait sur le seuil un fusil à la main.

## Votre GARANTIE de PURETÉ



**Agents demandés pour vendre cravates de soie et de cuir.** Nous vous vendons à un prix qui vous permet 100% de commission. Ecrivez aujourd'hui pour échantillons gratuits et renseignements. Ontario Neckwear Company, Dépt. 515, Toronto 8, Ontario.



### Coupon d'abonnement LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au SAMEDI.

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Ville \_\_\_\_\_ Prov. \_\_\_\_\_

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée  
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

Gerbeaux et son complice s'étaient cachés derrière des meubles.

Le négociant, en quelques secondes, mesura le tragique de la situation.

Il connaissait le gêneur qui venait de surgir si malencontreusement.

C'était un jardinier au service des Brancourt. Ancien soldat d'Afrique, homme de résolution et de sang-froid il avait, de plus, la supériorité de posséder une arme à feu, alors que Vincent et Gerbeaux n'étaient munis que d'un couteau.

Un flux de sang monta en sifflant aux tempes du marchand de champagne. Allait-il finir ainsi, bêtement pincé, comme un cambrioleur vulgaire, par un veilleur de nuit ?

Il se pencha vers Vincent et murmura :

— Coûte que coûte, il faut nous débarrasser de cet homme... Attaque-le d'un côté, moi de l'autre.

Vincent se mit à trembler de tout son corps gigantesque :

— Je n'ai pas d'arme, siffla-t-il.

— Lâche! gronda Gerbeaux.

Puis, brusquement pris d'une inspiration subite, le négociant se dressa en s'écriant dans un éclat de rire bruyant :

— Eh mais, c'est vous, père Louis? Que diable venez-vous faire ici, à cette heure?

L'homme recula de deux pas, abasourdi, médusé :

— M'sieur Gerbeaux! s'exclama-t-il. Ah bien, j'allais faire un joli coup!

— Sans compter, mon brave, reprit le négociant, que nous vous avons, nous aussi, pris pour un pillard quelconque et que, si nous avions été armés, vous auriez fort bien pu recevoir une ou deux balles avant qu'on vous ait reconnu...

Tout en parlant, le marchand de vins de Champagne s'était approché de l'homme sans méfiance.

Celui-ci riait de ce bon rire heureux de ceux qui viennent d'échapper à un danger ou à une grave émotion.

Tout d'un coup, le père Louis vit la face de Gerbeaux se décomposer et, aussitôt il devina le danger.

Il voulut crier, lever son arme, se défendre... mais il était trop tard...

Le couteau du misérable lui tailladait la gorge et toute sa vie s'en allait d'un seul coup, dans un flot de sang.

Gerbeaux enjamba le cadavre en core frissonnant et lança, railleur :

— Allons, Vincent, dépêche-toi, ou sans cela...

Il y avait je ne sais quelle menace si terrible dans ces derniers mots que le factotum, involontairement, se trouva debout à côté de son maître.

Celui-ci contempla une dernière fois son œuvre d'un œil satisfait.

— Allons, fit-il cyniquement, je ne me suis pas gâté la main depuis le temps...

— Mais, objecta Vincent d'une voix apeurée, comment faire disparaître les traces du crime?

Gerbeaux regarda son complice d'un œil oblique.

— Décidément, ricana-t-il, je ne sais pas si c'est l'âge, mais tu baisses sensiblement, mon brave Mermex!

Gerbeaux avait apporté un sac de cuir, auquel Vincent n'avait pas pris garde, et qu'il avait déposé dans le salon, à côté de la porte. Il le prit, l'ouvrit et en tira des sortes de tablettes bizarres.

Vincent frissonna.

— Des pastilles incendiaires... bégaya-t-il.

Et, talonné par une frayeur atroce, irraisonnée, il bondit hors de la maison.

Froidement, posément, le négociant avait lancé les terribles engins dans le salon.

L'incendiaire invention teutonne, la comme ailleurs, accomplit aussitôt son œuvre dévastatrice.

Tout en fuyant, le père de Violette lançait dans les autres pièces, les démoniaques brûlots, puis à grandes enjambées il rejoignit son complice.

Tous deux s'arrêtèrent à une centaine de mètres. La pluie avait cessé, et comme si là-bas, les sauvages artilleurs du kaiser obéissaient à un mot d'ordre mystérieux, des obus commencèrent à tomber sur ce coin déjà meurtri et ruiné de la ville...

Là où certains de ces engins éclataient avec un bruit sinistre, de hautes gerbes de flammes jaillissaient en clarté aveuglante.

— Des obus incendiaires... c'est parfait! constata le négociant avec une évidente satisfaction.

Vincent, lui, claquait des dents, tout son grand corps secoué par les frissons de la peur.

— Ah! ah! patron, bégaya-t-il enfin, dans quel quépier m'avez-vous encore fourré! C'est miracle que nous nous en soyons tirés, et sans ce bombardement providentiel.

Gerbeaux eut un rire démoniaque.

— Bah! il faut toujours compter avec le hasard! Tu le vois, les Allemands bombardent au bon moment. Demain tout le monde croira que c'est un de leurs obus qui a mis le feu à l'hôtel de Brancourt.

— Regarde, regarde!

Des étincelles venaient de jaillir à l'une des fenêtres de l'hôtel.

Le feu accomplissait son œuvre.

Bientôt une lueur rouge parut, suivie d'une, puis de plusieurs autres.

— Bravo, ricana Gerbeaux, tout l'hôtel flambe. Oh! regarde, est-ce beau!

L'incendie gagnait rapidement tout l'immeuble.

Gerbeaux murmura :

— Demain, il ne restera rien que des débris fumants. Le cadavre du père Louis sera réduit en poussière... En poussière aussi le secrétaire qui contenait la fortune de Valentine, les beaux meubles de prix, les fauteuils anciens, les tapisseries dont elle aurait pu tirer de quoi vivre...

"Valentine est ruinée..."

"Ah! Vincent, je te le dis, maintenant elle est à moi!..."

\*\*\*

Célestin Paquet, l'âme sereine et la conscience paisible comme tous ceux qui ont fait leur devoir, se dirigeait d'un pas léger vers l'hôpital auxiliaire où était soigné son ami.

— Sur, monologuait-il, que ce vieux Prosper va être content quand il saura ce qu'on a fait pour Mlle Violette...

Et, la démarche assurée, le front haut, le brave mécano s'engagea sous la voûte sombre qui conduisait aux caves où étaient installés les lits des blessés.

Un infirmier en tablier blanc, l'innévitabile "pistolet" à la main, s'informa :

— Où que tu vas par là?

— Salle numéro 6, répondit Paquet avec la fierté d'un homme qui connaît les us et coutumes de la maison.

— Eh bien! mon vieux, fit simplement l'infirmier, tu fais fausse route...

— De quoi, se rebiffa Célestin; je n'ai pas la berlue, je suppose et je reconnais le chemin par où je suis déjà venu la dernière fois...

— Justement, on a démenagé ce matin, rapport à une marmite qu'est tombée droit sur la maison et qui a défoncé le plafond d'une cave...

— Ah ça! par exemple, s'exclama Paquet indigné, bientôt on ne pourra

plus être tranquille même dans les égouts! A quelle époque vivons-nous?...

Puis, rattrapant l'infirmier qui s'éloignait, il demanda :

— Peut-être que tu pourrais me renseigner? Je cherche un poilu blessé, Prosper Lavigne.

— Tu connais Prosper Lavigne? s'écria l'infirmier en reculant de trois pas, tandis que l'étonnement se peignait sur son visage.

— Hé bien oui, riposta Célestin un peu interloqué. Est-ce que, par hasard, il lui serait arrivé malheur depuis que e suis venu le voir?...

— Oh non, au contraire! fit l'infirmier d'un ton pénétré.

— Comment, au contraire?

— Dame, il paraît que ce Prosper est un sujet hors ligne...

— On s'en serait jamais douté à la section.

— Moi, je parle au point de vue médical.

— Bon, je comprends, c'est une espèce de phénomène...

— C'est cela même... Et en cette qualité il est tout particulièrement soigné par le médecin-chef. Je crois bien, le diable m'emporte! que si "son malade", comme il dit, était mort, il l'aurait fait empailler!

— Charmant!

L'infirmier reprit :

— Pour en revenir à mon histoire, voilà-t-il pas que l'autre soir, mardi je crois, ou mercredi peut-être... enfin c'était justement le jour où il avait reçu la visite d'un copain...

— Le copain, c'était moi.

— Ah oui? Eh bien, ce soir-là, le major ayant fini de visiter les blessés, au moment où il allait partir, voulut revoir ce satané Prosper pour se rendre compte si les émotions de la journée n'avaient pas fait monter la fièvre.

"Qu'est-ce qu'il trouve en arrivant devant le lit du blessé. Je te le donne en mille... Ledit Prosper ronflant comme une toupie.

"Qu'est-ce que ça signifie? fait le major en nous lançant un regard à nous faire tous rentrer à cent pieds sous terre.

"Il se penche à nouveau et se relève en sacrant :

"Tonnerre de Brest! ce bonhomme-là sent l'ail à plein nez! M'expliquerez-vous, madame, ce que signifie cet étrange phénomène?"

"Et, en disant ces mots, le voilà qui foudroie des yeux l'infirmière, la petite vicomtesse, qui est chargée de la surveillance de la salle.

"La pauvre dame devient verte, rouge, blanche... puis elle balbutie :

— Je n'en sais rien... monsieur le major; je n'ai pas quitté le malade des yeux.

— Ah! par exemple, elle en a un culot celle-là, s'écria Paquet, incapable de retenir ce cri du cœur.

Mais l'infirmier protesta chaleureusement :

— Mais non, mais non, c'est très exact... nous sommes tout le temps restés au chevet du blessé.

Une indéfinissable expression gavroche plissa la lèvre de Célestin.

Il se rappelait très bien qu'il avait passé trois quarts d'heure auprès de Prosper et que, pendant toute sa visite, on ne s'était pas plus occupé d'eux que s'ils n'existaient pas.

La preuve, c'est qu'il avait pu "ravitailler" Lavigne, lui faire manger cinq ou six tranches fort épaisses de cet excellent saucisson à l'ail qui embaumait et dont le major lui-même avait reniflé l'odeur une heure après. En outre, il avait fait avaler au malade un litre de pinard cacheté qui n'était pas dans une musette.

Et tout ça sans que la fameuse vicomtesse et l'infirmier y aient vu goutte...

Célestin se rappelait très bien comment les choses s'étaient passées.

Aussi riait-il en lui-même en écoutant les explications de l'infirmier.

— Alors, fit-il de son air fausset naïf, qu'est-ce qui a bien pu se passer?

— Attends, tu vas voir!

"Voilà le major qui secoue le blessé, qui le secoue si fort, si fort, que l'autre se réveille enfin.

— Diable! fit Paquet intéressé, ça se corse...

— Ah! tu peux le dire... J'ai bien vu des types saouls dans ma vie, mais j'en ai jamais encore rencontré dans un pareil état!

— Vraiment? s'exclama Paquet.

— Ou du moins, rectifia l'infirmier, je n'ai jamais vu quelqu'un paraissant saoul comme ce Lavigne...

— Comment, paraissant saoul?

— Mais oui, il paraissait saoul, mais il ne l'était pas. Car, comment aurait-il pu être saoul, puisqu'il n'avait rien bu?... demanda ironiquement Célestin.

Et en lui-même il se disait :

— Je t'en fiche! Il avait bu plus d'un litre...

L'infirmier répondit :

— C'est comme je te le dis. Après avoir bien tempêté, sacré, juré, le major, qui ne pouvait rien tirer de Lavigne, vu qu'il était archi-vaseux, qu'il répondait par des "heu! heu! heu!"

— Je connais ça, fit Paquet d'un air approbateur.

— Bref, comme on ne trouvait absolument rien, comme il était évident que le malade n'avait pas pu avaler une goutte d'alcool... tout d'un coup, voilà le major qui se frappe le front et qui s'écrie : "J'ai trouvé!"

— Qu'est-ce qu'il avait trouvé?

— Il paraît que c'était son médicament, un remède tout nouveau, qu'on avait appliqué pour la première fois, du tonitruol de benzoate de je ne sais plus quoi...

— Mais ça doit être un remède de chien que cette drogue-là?

— Justement, et le major hésitait à l'employer.

— Et c'est mon pauvre copain qui en a fait l'essai?

— Parfaitement.

— Je le plains!

— Faut pas. Le résultat a été merveilleux. La drogue a agi d'une manière épouvante. Elle a, il est vrai, imprégné Lavigne d'une forte odeur d'ail... elle l'a, bien qu'il fût à jeun, plongé dans un état voisin de la plus profonde ivresse...

Cette fois, c'en était trop! Paquet partit d'un éclat de rire si homérique, si formidable, qu'il dut s'appuyer au mur pour ne pas tomber.

— Ris tant que tu voudras, idiot! fit l'infirmier. Ça n'empêche pas que le lendemain on lui a administré de nouveau 2 ou 3 injections de trinitotulol de etc... et que chaque fois, quand le major revenait quelques heures après, Prosper Lavigne sentait l'ail à plein nez et paraissait saoul perdu... Mais ça n'a duré qu'une journée.

— Je comprends, fit Paquet.

Et en lui-même il se disait :

— Dame, il a mangé en un jour, tout le saucisson que je lui avais laissé.

L'infirmier reprit :

— Depuis, ces étranges effets du médicament ne se sont plus reproduits... Mais, comme dit le major, ça ne m'étonnerait pas que ça recommence un de ces jours.

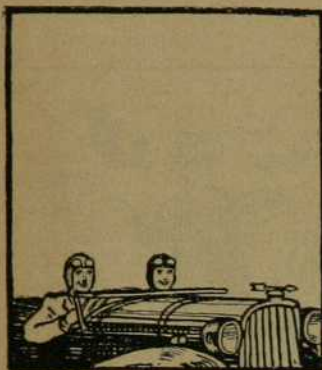
— Moi non plus! fit Paquet.

(A suivre dans le prochain numéro)

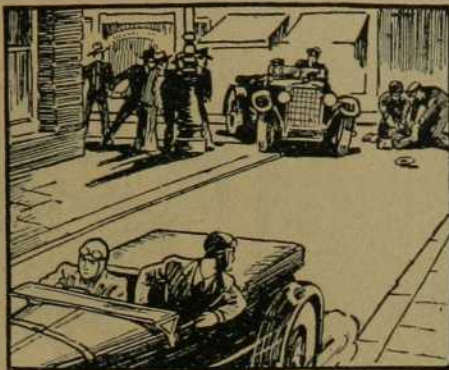


# LE TOUR *du* MONDE

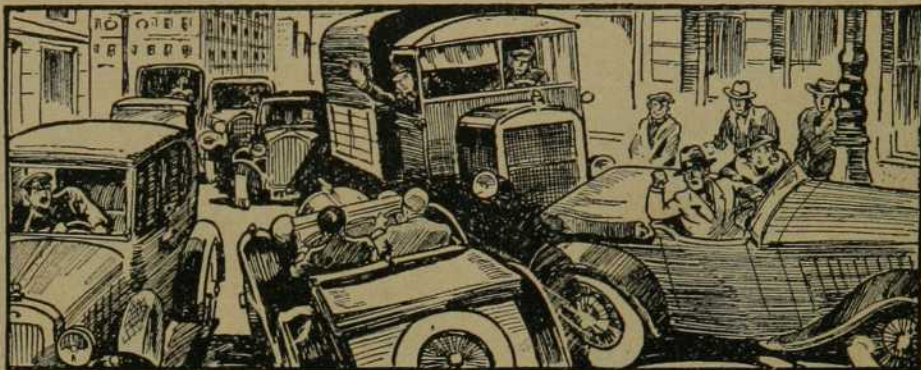
EPISODE NUMERO 39



Dick et Ken quittent Chicago pour New-York,



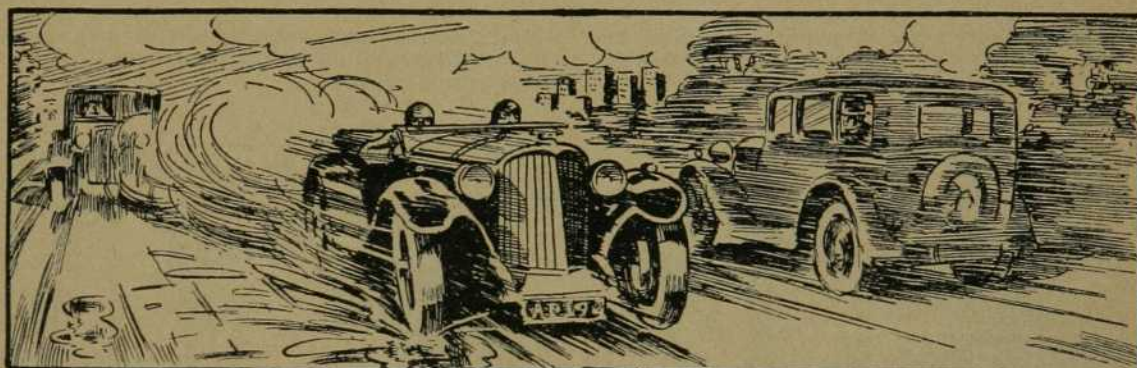
1—Les deux voyageurs n'ont que deux jours pour se rendre de Chicago à New-York.



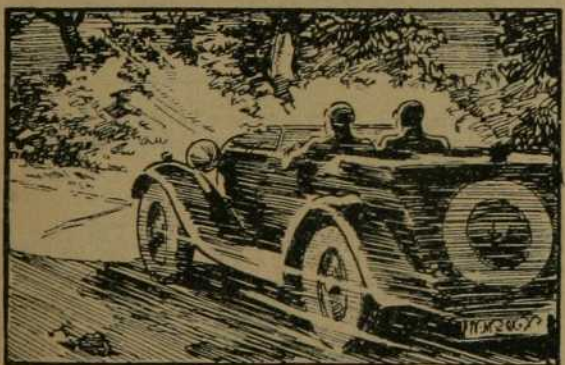
2—C'est une distance de neuf cents milles. Il n'y avait pas de temps à perdre. Laissant là policiers et gangster, ils lancent leur auto à grande vitesse à travers les rues de la grande ville.



3—Malgré les cris des passants et des automobilistes, ils atteignent rapidement les faubourgs.



4—Puis c'est la pleine campagne où ils peuvent pousser l'accélérateur à fond. La Flèche d'Argent prouve alors sa souplesse et son endurance. Elle file sans arrêts, le moteur tourne sans accroc, tout le jour et toute la nuit.



5—Les audacieux coureurs n'arrêtent que pour acheter des provisions ou de l'essence.



6—Une nuit, ils doivent acheter de l'essence à un petit poste isolé dans la campagne.



7—Le garagiste est couché et menace de leur tirer une balle dans la peau s'ils ne partent pas.



8—Mais Ken a une bonne idée. Il lui montre une boîte en disant : "Descends où je te lance cette bombe".



9—Cet argument vaut toutes les discussions. Le bonhomme se hâte de leur servir de l'essence.



10—Au moment de partir, Ken lui donne la "bombe". C'était une innocente boîte de fèves au lard!

(A suivre dans le prochain numéro)



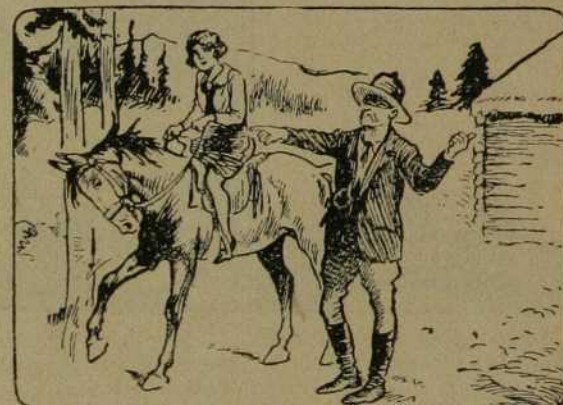
## EPISODE NUMERO 13



1—Jeanne avait retrouvé son père, disparu depuis plusieurs années. Mais qui était l'homme qui avait confié les enfants à Jacques ?



2—Le père de Jeanne avait été emprisonné sous une fausse accusation puis il s'était évadé. C'est pourquoi il se cachait.



3—Il espérait ainsi découvrir celui qui l'avait fait condamner. Aussi, il recommanda à Jeanne de garder le secret.



4—Jeanne retourna à la maison, très émue de cette rencontre. Son père resta pour surveiller la cabane des O'Neill.



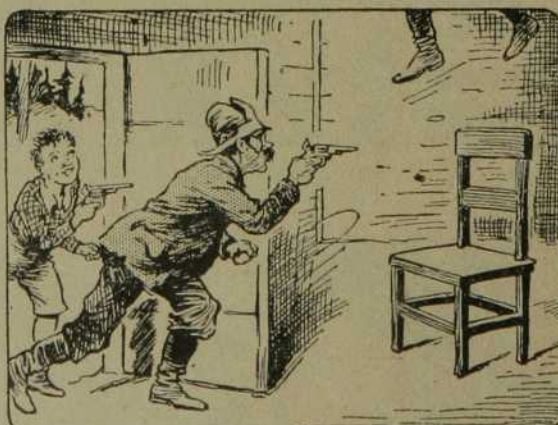
5—Le père de Jeanne savait que les O'Neill possédaient un document qui prouvait son innocence.



6—Mais ceux-ci arrivèrent tout à coup. Ils s'avancèrent vers l'homme masqué, en le menaçant tous deux de leurs revolvers.



7—Se voyant pris, l'homme ferma la porte et mit le verrou. Pendant que les O'Neill forçaient la porte...



8—...il chercha à s'évader par le toit. Mais il n'en eut pas le temps. Grimpé sur les poutres, il était à la merci de ses ennemis.



9—Mais il risqua le tout. Il se laissa choir sur l'Irlandais qui, de surprise, échappa son arme.

(A suivre dans le prochain numéro)

qui n'eut sur lui, ou à sa portée, une arme quelconque, lance, fusil, sabre ou casse-tête, et il dut s'avouer que, si un coup de folie fanatique venait leur échauffer le cerveau, ils pourraient bien constituer une force plus que respectable. D'après les règlements en usage dans les navires faisant le transport des pèlerins, on aurait dû les désarmer avant de quitter le port; mais Kettle avait négligé cette précaution, tant était grand son mépris pour tous ces « arbicots ». Qu'ils en vinsent aux mains entre eux au cours du voyage, c'était bien le moindre de ses soucis, et quand il prit à son bord, aux appointements de Djeddah, cette troupe aussi odorante que bruyante, il ne lui était pas venu à l'idée qu'ils oseraient jamais tenir tête à son impérieuse volonté; maintenant, mais un peu tard, un regret le prenait de leur avoir laissé le moyen de devenir très dangereux.

Le capitaine entra dans la chambre de veille et s'assit sur le divan, rajustant le col de sa vareuse de cou-til blanc.

— Ces « cheroots » sont-ils à votre goût, monsieur? demanda-t-il à son hôte en guenilles.

— Pas mauvais du tout, vos cigares, dit Cortolvin; si je continue, je vais fumer toute la boîte. Eh bien! que pensez-vous de nos amis d'en bas? Ça va être un gros morceau à avaler, n'est-ce pas? Il y a entre autres un grand diable de Soudanais que vous avez dû remarquer: il porte une espèce d'armure, une cotte de mailles du Darfour. Dans son temps, il a été cheik, et grand homme de guerre. C'est un de ceux qui ont pris part à l'anéantissement de l'armée de Hicks pacha; à l'assaut de Khartoum, il commandait un millier d'hommes, mais il a fini par se dégoûter du Mahdisme, il y a à peu près un an, et est parti pour La Mecque, accomplir le « Hadji ». Quand nous en viendrons aux mains, nous le retrouverons sûrement au premier rang, le gaillard.

— Ma première balle sera pour lui, dit Kettle.

— Ce qui m'étonne, reprit Cortolvin, c'est que vous vous soyez embarqué dans ce triste métier de convoyeur de pèlerins. C'est donc que vous n'avez absolument pu faire autrement, capitaine?

— Je vous crois, répondit le skipper avec un gros soupir. Un pauvre malchanceux comme moi, ayant femme et enfants à nourrir, est obligé par nécessité de ne pas se montrer très délicat et aussi de savoir toutes les ficelles de la partie. J'ai bien trop de déveine pour arriver à rien sur une ligne de vapeurs sérieuse, où tout se passe proprement et au grand jour. Je ne peux que servir des petits armateurs de quatre sous, et ceux-là exigent que vous leur fassiez gagner de l'argent n'importe comment et sans histoires, sans quoi ils vous flanquent dehors.

— Et, continua-t-il en fronçant le sourcil, ils le savent bien, ces coquins-là, que je fais leur affaire, et je ne peux m'en dépêtrer, mais je me méprise moi-même tout le temps que je travaille pour eux. C'est bien malgré moi, monsieur Cortolvin, et ce n'est pas dans ma nature; faites de moi un terrien, donnez-moi une ferme, des guêtres de velours et une veste de chasse, et il n'y aura pas sous la calotte des cieux d'homme d'une honnêteté plus scrupuleuse et d'un commerce plus agréable.

Du dos de sa main crasseuse, le Hadji essuya son front ruisselant de transpiration.

— Des goûts et des couleurs, capitaine, dit-il... Tenez, tel que vous me voyez, je suis propriétaire de pas mal d'acres de terre près de Richmond, et si j'avais voulu, j'aurais pu

## CINQ CONTRE TROIS CENTS

(Suite de la page 5)

passer toute mon existence à me promener à cheval dans mon parc, à chasser, à visiter mes fermes; en un mot, je n'aurais eu qu'à me laisser vivre en gentilhomme campagnard, ce qui me paraît être justement le genre de vie qui vous sourirait. Eh bien! voyez, moi, je m'en suis dégoûté.

— C'est peut-être parce que vous n'avez pas de femme, monsieur, dit le marin.

Le faux Arabe eut un petit rire sec.

— Ah! pardieu, si, j'ai une femme.

Il se tut une seconde, jeta d'un geste rageur son cigare au dehors, dans le soleil, et reprit:

— Oui, vous pouvez m'en croire, capitaine, je suis bel et bien marié, mais enfin, passons; toute ma vie, j'ai été curieux de la langue arabe, et il m'est venu un jour à l'idée d'aller en étudier sur place au cœur de l'Hedjaz, les différents dialectes. Ce petit voyage me paraissait propre à rompre la monotonie de la vie de campagne. Jusqu'à présent, j'ai sauvé ma peau et, en somme, cette existence-là a son charme. J'ai vécu des heures très excitantes, et j'ai la satisfaction d'être plus fort en grammaire arabe que n'importe quel Européen actuellement vivant, maintenant que ce pauvre Palmer est mort. S'il me prenait fantaisie de revenir en Angleterre aujourd'hui, je pourrais, dans cet ordre d'idées, me poser en prince de la science et devenir membre de l'Académie Royale; mais j'hésite, le retour au pays m'effraye, et je n'ose pas en courir les risques.

— Seigneur Dieu, fit-il encore, le regard perdu dans le rayonnement du soleil à travers la porte de la cabine, si j'ai une femme, je le crois fichtre bien.

Au bout d'un instant, s'étant resaisi, très calme, il reprit:

— Ne pensez-vous pas, capitaine, que le moment est peut-être venu de nous occuper un peu de ces braves pèlerins, nos camarades?

— En effet, répondit Kettle, je leur ménage une petite surprise, et je vais la préparer. Excusez-moi, deux minutes, que j'aille donner des instructions au chef mécanicien.

Se coiffant de son casque de liège, le skipper sortit du rouf.

Toute la partie centrale du « Saïgon » se trouvait surélevée d'un spardeck, qui coupait à peu près par son milieu le vapeur, dont les passagers, divisés en deux groupes, occupaient l'avant et l'arrière. Seules, deux légères échelles de fer donnaient accès à ce pont réservé, mais il n'était pas impossible, avec quelques notions de gymnastique, d'en tenter l'escalade. Il existait par-dessous un couloir faisant communiquer les deux parties du navire; des portes en fer fixées sur les cloisons étanches, et consolidées par de forts boulons, permettaient de fermer de l'intérieur ce passage et de transformer cette dunette centrale et la chambre des machines en une espèce de réduit, complètement isolé du reste du bâtiment.

Le maître mécanicien pénétra dans le rouf, rajustant d'une main son pantalon de treillis, tout maculé de graisse et de suie, et l'autre, s'essuyant la figure avec une poignée d'étoffe. Il coula un œil tendre vers la bouteille de whisky, mais Kettle n'eut pas l'air de s'en apercevoir.

— Eh bien, Master Mac Todd? dit-il.

— Eh bien, commandant, je suis paré pour recevoir ces brutes de païens, répondit celui-ci avec un fort accent écossais; vous n'avez qu'à donner le signal.

— Où en sont vos machines?

Mr Mac Todd lança à travers la porte un jet de salive dans le soleil.

— Ce sont bien les plus sales mécaniques que j'aie jamais maniées de ma vie, grogna-t-il, voilà mon avis; on devrait se voir payer double solde pour tripoter ces infamies-là. Il y a de quoi mourir de chagrin.

— Vous saviez bien, mon ami, quand vous avez signé votre engagement, que vous n'embarquiez pas sur un navire de la Compagnie P. et O.

— Pour sûr, commandant, que je sais bien que ni vous ni moi, ne serions ici si nous avions trouvé mieux. Kettle fronça le sourcil:

— Vous m'obligerez, monsieur Mac Todd, en ne vous occupant que de ce qui vous regarde. Avez-vous préparé ces conduites de vapeur?

— C'est fait, avant et arrière.

— Commandent-elles bien les deux échelles?

— Parfaitement.

— Et la pression?

— Ecoutez, on entend d'ici la vapeur qui fuse aux soupapes. Ah! je vous réponds qu'il ne fait pas froid à forcer les feux, en bas, et qu'on est un brin fatigué.

— M. Cortolvin, que voici, m'assure que ces moricauds vont commencer la danse aussitôt que nos hélices se remettront en marche, il faut donc que nous nous tenions prêts. Il va sans dire que j'ai besoin de vous et de l'autre mécanicien sur le pont, à nos côtés; arrangez-vous en conséquence pour qu'un de vos chauffeurs prennent la direction des machines jusqu'à ce que nous ayons réglé cette petite affaire.

— J'ai bien un graisseur, en bas, c'est tout juste s'il sait ouvrir une soupape, dit Mac Todd en se grattant l'oreille, mais il n'est pas capable de soigner des pauvres cylindres aussi malades que le sont les nôtres, et c'est presque sûr qu'au bout de vingt tours d'hélices, il aura tout démolé. Laissez-moi à mon poste, commandant, ça vaut mieux; je suis aux trois-quarts malade et j'ai le gosier bien trop desséché en ce moment pour avoir envie de me battre.

Le capitaine Kettle versa dans un verre deux bons doigts de whisky et le lui présenta.

— Allons, mon vieux Mac, dit-il, pas de bêtises, humectez ce malheureux gosier, si vous voulez, mais pensez que, d'ici dix minutes, il va nous falloir livrer bataille pour sauver votre peau et que vous n'en cognerez que mieux si vous êtes à jeun.

Le mécanicien renifla le whisky en amateur et, sans se presser, fit prendre à l'alcool le chemin qui lui était destiné.

— Par saint Jacques, reprit-il, à vous entendre, je n'aurais donc la tête guère solide. Je descends donner mes instructions à mon coolie graisseur et prendre une arme, et je suis avec vous d'ici quarante secondes.

— Maintenant, monsieur, dit Kettle, aussitôt que l'homme au torse nu eut disparu, il est temps de prendre nos positions de combat. Gardez l'extrémité arrière du pont de la passerelle avec Mac Todd et le second maître, et moi avec mon vieux premier maître et l'aide-mécanicien, je tiendrai l'avant. Quand ces gredins-là tenteront de prendre l'échelle d'assaut, Mac Todd lâchera sa vapeur, et ils ne pourront y résister; votre rôle à vous et au second sera de veiller à ce qu'ils ne puissent escalader la lisse par les côtés.

(Lire la suite page 37)

Soulagez rapidement la souffrance avec le produit du Dr. J. D. Kellogg

# ASTHMA

## RELIEF



L'Asthme et la Fièvre des Poins sont rapidement soulagés par "l'Asthma Relief" du Dr. J.D. Kellogg. Ce fameux remède à base de plantes — vendu au Canada depuis 60 ans — a déjà soulagé des milliers de personnes. A la Pharmacie la plus proche — 25¢ et \$1.00. Aussi sous forme de cigarettes, 60¢ le paquet.

Northrop & Lyman Company Ltd., Toronto, Ont.



Pour hâter la convalescence

Ceux qui relèvent d'une maladie épuisante ont besoin de l'Elixir tonique du Dr Montier pour hâter la convalescence et prévenir les rechutes souvent fatales.

Délicieux au goût, apéritif et réconfortant, il stimule l'appétit, active la digestion et en augmentant la nutrition, fait renaître force et santé.

Ne constipe pas



## Ne Souffrez Plus!

### LE Traitement Médical F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines, des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée avec échantillon du Traitement F. Guy.

CONSULTATION :

Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard

MONTRÉAL, P.Q.

## NOS GRANDS CENTRES :

# La Rivière-du-Loup

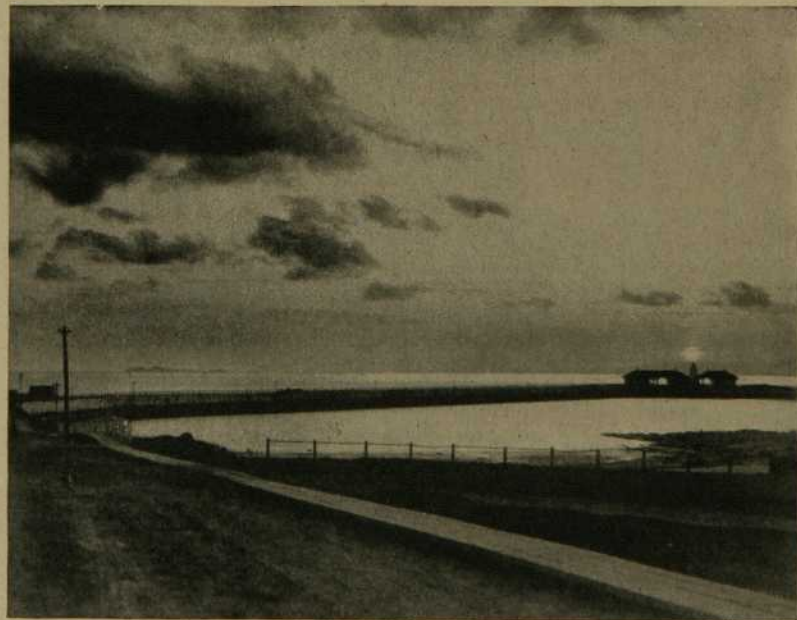
A cent vingt-trois milles en bas de Québec, sur les bords du Saint-Laurent, se trouve la jolie petite ville de Rivière-du-Loup. C'est le centre le plus important de la rive sud, à l'est de Lévis.

Traversée par la jolie rivière du Loup, dont une des chutes fournit le pouvoir à l'usine électrique municipale, cette bonne ville canadienne-française ne s'est pas contentée de faire admirer son site pittoresque et de faire goûter l'accueil traditionnel de ses habitants. Grâce à une élite toujours en alerte, à un journal fort bien rédigé et doué d'un grand civisme, *Le Saint-Laurent*, Rivière-du-Loup est devenue un poste presque stratégique pour le commerce et l'industrie sur la rive sud du fleuve.

Une arrière-contrée aux rivières et aux lacs poissonneux, aux forêts riches en bonnes essences, a attiré le touriste et l'industriel. « La ville des pouvoirs d'eau », disent les élégantes réclames publiées par l'actif conseil municipal. Aussi, Rivière-du-Loup possède plusieurs industries importantes et d'excellents hôtels.

Les principales industries sont : une grande pulperie, une manufacture de meubles, des meuneries et des scieries ; le commerce du bois occupe une bonne partie de la population. Les chemins de fer National et Témiscouata ont des usines de réparations qui emploient un grand nombre d'ouvriers spécialisés. Quant au commerce, il consiste, comme ailleurs, en des magasins de toute sorte ; mais depuis quelques années, les marchands, sur l'instigation de la Chambre de Commerce et autres organismes, n'ont rien négligé pour embellir la façade de leurs établissements ; il resterait maintenant à donner aux maisons de commerce un aspect plus canadien-français, quelque chose qui

*A droite, de haut en bas : Le parc Blais, le plus vaste de Rivière-du-Loup ; le quai sur le fleuve Saint-Laurent, où accoste le traversier qui relie Rivière-du-Loup à Tadoussac et à la Malbaie.*



les distinguerait de n'importe quel magasin de petite ville américaine. Évidemment, cette remarque ne vaut pas que pour Rivière-du-Loup...

Une des institutions les plus importantes est l'Hôpital Saint-Joseph du Précieux-Sang, fondé en 1887. En 1920, les curés des trois paroisses de la ville purent enfin ériger le bel édifice actuel, qui répond à tous les besoins. En deux années seulement, de 1934 à 1936, plus de 1200 malades y furent hospitalisés, dont 925 cas d'opération. Le personnel se compose de trente-cinq religieuses ; neuf médecins-chirurgiens y donnent un service régulier.

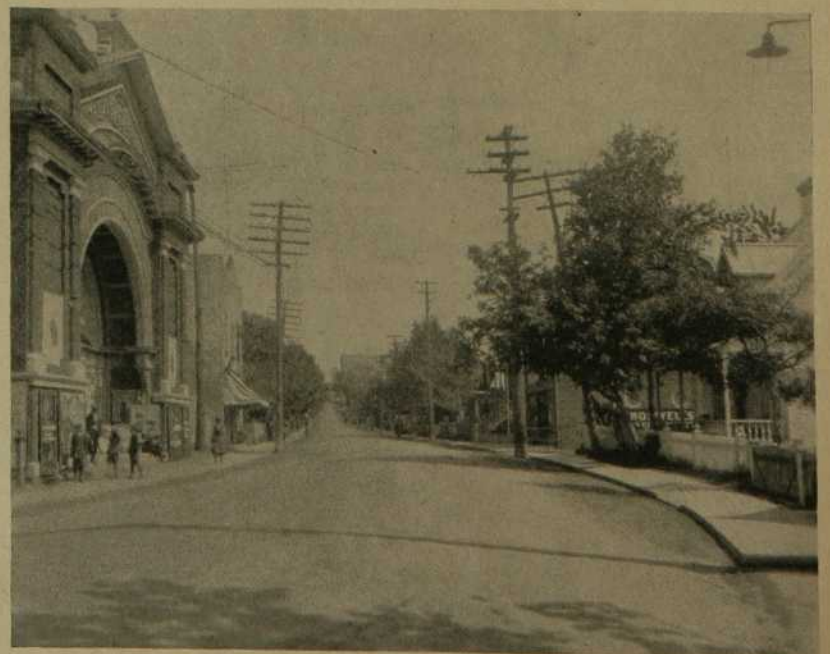
L'esprit non plus n'est pas négligé : quatre couvents, sous la direction de religieuses ; trois collèges confiés aux Frères des Ecoles Chrétiennes. Ces maisons sont vastes, bien aérées, bien éclairées ; les élèves y sont plus à l'aise pour profiter du dévouement et de la science des maîtres.

En terminant, un mot d'histoire. Visité par les missionnaires dès 1663, l'établissement de Rivière-du-Loup ne fut érigé en paroisse qu'en 1833, alors que fut nommé le premier curé résident ; son territoire comprend une partie des seigneuries de Rivière-du-Loup, de Verbois et du Parc. La paroisse monta au rang de ville en 1874 sous le nom de Fraserville, en l'honneur d'Alexandre Fraser, ancien seigneur de l'endroit ; mais en 1919, on eut le bon goût de lui redonner son nom primitif. D'après la tradition, Champlain y aurait rencontré pour la première fois des sauvages de la tribu dite des Loups, aujourd'hui disparue.

La population de Rivière-du-Loup est aujourd'hui de 8,500 âmes.

Pour tous renseignements sur Rivière-du-Loup et sa région, on peut s'adresser au secrétaire de la Société Saint-Jean-Baptiste, M. le notaire Lucien Bédard, ou à M. Charles E. Dubé, à l'Hôtel-de-Ville.

*Ci-dessous : Le bel Hôtel-de-Ville en brique ; une vue de la rue Lafontaine où se trouvent de nombreux magasins et plusieurs belles résidences.*



— Je voudrais bien qu'on ne fût pas obligé d'avoir recours à de tels moyens de défense, dit Cortolvin tristement ; les effets de cette vapeur à pression intense seront terribles, ces malheureux vont être atrocement brûlés.

— Mieux que ça, dit Kettle ; nous allons leur enlever la viande de dessus les os.

— Voilà deux ans que je vis parmi ces hommes ou d'autres de leur race, et beaucoup d'entre eux m'ont témoigné de la bonté.

— C'est avant de venir me trouver, monsieur que vous auriez dû faire ces réflexions.

— Je me les suis déjà faites, mais je n'ai pas pu prendre sur moi de renier des hommes blancs, et voilà pourquoi je suis venu quand même vous donner l'alarme, mais, capitaine, permettez au moins que je leur parle un instant, je vous en supplie ; laissez-moi les prévenir qu'on est au courant de leurs projets, leur expliquer quelles seront pour eux les terribles conséquences d'une mutinerie.

Le capitaine Kettle fronça le sourcil.

— Comprenez donc, monsieur, que je n'ai pas peur de ces brutes-là.

— Je le sais parbleu bien, dit Cortolvin. Moi-même, j'aime assez la bataille, mais ce sont leurs vies que je voudrais sauver.

— Enfin, dit Kettle, puisque vous y tenez, allez-y de votre harangue. Je ne parle pas leur sacré patois, et il vaut autant, en effet, qu'ils soient avertis de ce qui va leur arriver. Tenez, prenez donc ce casse-tête, il pourra vous être utile. Je n'ai pas autre chose à vous offrir, mon revolver est la seule arme à feu qu'il y ait à bord.

Ils sortirent ensemble de la chambre des cartes et se rendirent à la tête de l'échelle, vers l'avant. Sur le plancher du spardeck s'allongeait une longue conduite, nouvellement ajustée, les joints tout enduits de cêruse, auprès de laquelle se tenait, très calme, le second mécanicien, les pouces passés dans sa ceinture. En bas, sur le pont, les passagers, tout à l'heure si nonchalamment vautrés ou accroupis sur leurs tapis, étaient debout et formaient des groupes agités, entourant quelques-uns des leurs qui péroraient avec de grands gestes. Cortolvin frappa dans ses mains et des centaines de visages levèrent sur lui leurs yeux farouches.

A la voix de celui qu'une heure auparavant ils considéraient fermement comme un des leurs, tous ces fils du Prophète, surpris, se turent un moment.

Ce fut en arabe vulgaire que Cortolvin leur adressa la parole. Il ne s'attarda pas à faire appel à leurs bons sentiments, connaissant trop bien son auditoire, mais très simplement leur dit qu'il était « écrit » que s'ils essayaient de mettre à exécution leur projet de s'emparer du vapeur, ils couraient à un échec certain, que tout était prêt pour leur résister et qu'une mort horrible serait le partage de ceux qui persisteraient dans leur intention. Il tenta ensuite de leur expliquer en quoi consisteraient les moyens de défense du commandant du « Saïgon », mais ce fut peine perdue. C'est chose peu aisée, en effet, que d'essayer de faire comprendre à des barbares les propriétés de la vapeur d'eau emmagasinée sous forte pression. Un murmure s'éleva et peu à peu s'enfla, coupé d'exclamations et de cris de colère, et, tout d'un coup, des centaines de poitrines poussèrent ensemble le cri de guerre, et la masse noire et hurlante se rua à l'assaut des échelles de fer.

## CINQ CONTRE TROIS CENTS

(Suite de la page 35)

Le capitaine, portant un sifflet à ses lèvres, fit entendre un signal strident.

— Vite à l'arrière avec Mac Todd, M. Cortolvin, s'écria-t-il ; il faut à ces brutes autre chose que de bonnes paroles, et je vais les servir à souhait.

Au coup de sifflet, on avait ouvert dans la chaufferie l'échappement de la vapeur. L'aide-mécanicien, après avoir resserré la boucle de son ceinturon et s'être garni les mains d'une poignée d'étope, avait ramassé l'extrémité du tuyau de fonte qui était relativement souple et facile à manier, les joints ayant été faits avec soin. Il fit jouer aussitôt le robinet du bec et en balaya l'échelle. Dans cette atmosphère surchauffée, la vapeur ne se condensait pas facilement ; pendant plus de trois yards après sa sortie du conduit, elle fusait dans l'air sans laisser de trace de son passage, et c'est à l'état de fluide invisible qu'elle vint cingler les torses nus des noirs en les échaudant atrocement.

Au premier moment, ils ne bronchèrent point. Affrontant avec un courage surhumain l'affreuse douleur, ce fut entre eux une lutte à qui arriverait premier aux échelons ; mais, quand les plus enragés voulurent reculer, ils se trouvèrent irrésistiblement poussés en avant par la foule de leurs camarades. Au bout d'une très courte minute, les hommes du premier rang, fauchés par le souffle mortel, commencèrent à dégringoler les uns sur les autres, ceux qui les suivaient les foulèrent aux pieds pour tomber par-dessus, et, en peu d'instant, les corps de ces malheureux formèrent un amas grouillant et noir qui s'élevait jusqu'à près de moitié hauteur de l'échelle de fer. Une partie de la bande fanatique tentait pendant ce temps l'escalade du spardeck, en d'autres endroits ; mais, à bâbord, le vieux premier maître, faisant merveille de sa lourde hache, qui décrivait de terribles moulinets, et à tribord, Kettle, avec son revolver et un coup-de-poing américain, combattaient comme des chats-tigres pour la défense du pont.

Quant à ce qui se passait vers l'arrière du « Saïgon », ils n'en avaient aucune idée. Derrière eux comme devant régnait le même affreux tumulte, où perçaient les hurlements des Haoussas et les sauvages cris de guerre du désert ; mais la chaleur du combat et le danger pressant ne leur permettaient pas de penser à autre chose qu'à se défendre de leurs adversaires immédiats.

La bataille prit pourtant fin plus vite à l'arrière du navire. L'assaut de ce côté fut-il moins enragé, l'artillerie à vapeur de Mac Todd eut-elle des effets plus terribles ? C'est ce que nous ne saurons jamais. La question fut longuement discutée par la suite, sans solution satisfaisante. Toujours est-il qu'au moment où les assaillants du capitaine Kettle, complètement démoralisés, se replièrent en déroute, Cortolvin était déjà débarrassé des siens et put venir à ses côtés lui servir d'interprète.

Les tôles du pont étaient couvertes de mort et de blessés qui se tordaient dans d'atroces souffrances ; les survivants, et parmi ceux-là, presque tous avaient au moins une escarre, se pressaient les uns contre les autres tout au bout du gaillard d'avant, le plus loin possible de la rafale du feu ; le mécanicien, ruisselant, tenait relevée l'extrémité de son tuyau, et le jet de vapeur s'échappait vers le ciel, interposant entre le soleil et le « Saïgon » un voile de brouillard gris.

— Maintenant, monsieur, dit le capitaine, soyez assez aimable pour traduire ma pensée à ces bandits-là. Je veux qu'ils jettent toutes leurs armes par-dessus bord ou j'achève d'en faire des saucisses bouillies.

Cortolvin éleva la voix et prononça quelques phrases gutturales.

— Allah, s'écria-t-il, avait décidé d'avance la victoire du « giaour » ; c'était « écrit ». Aussi bien il est « écrit » que ceux d'entre vous qui ne sont pas des insensés lanceront leurs armes à la mer. Il est « écrit » enfin que ceux qui ne le feront pas ressentiront encore les effets de la brûlante haleine d'Eblis.

Toutes les armes volèrent en l'air et retombèrent dans la mer en cascade métallique, faisaient rejaillir l'eau en miroitantes étincelles.

— Jurez maintenant, continua Cortolvin, et par la barbe du Prophète, que vous ne tenterez plus rien pour vous emparer du navire, ou nous allons vous mettre hors d'état de nuire en vous enlevant à tous la vie.

Une forêt de tremblantes mains noires se dressa vers le ciel.

— Nous le jurons, s'écria la foule domptée.

— Il est « écrit » que vous tiendrez votre serment, ajouta Cortolvin, Allah est grand. Soignez maintenant vos blessés.

Se tournant vers Kettle, il le salua en portant la main à son turban crasseux, à la manière d'un officier qui fait son rapport.

— Commandant, dit-il, je vous rends compte que la mutinerie est terminée.

Le capitaine Kettle s'élança légèrement sur la passerelle, et sonnait aux machines, commanda : « En avant, à toute vitesse » ; l'hélice fit bouillonner la mer huileuse et le « Saïgon » se mit en marche. Tremblants et matés, les pèlerins commencèrent à s'occuper de leurs blessures, et au bout d'un instant, Mac Todd descendit au milieu d'eux avec une grande bassine de cuivre et se mit à leur faire une distribution d'huile et à leur donner gratuitement des consultations médicales.

« A vivre parmi ces gens-là, capitaine, dit-il, je suis devenu un peu fataliste. Il était « écrit » que ma femme mourrait en mon absence. Il était « écrit » aussi que je ne mourrais pas. Ce que Dieu fait est bien fait. Dieu est grand. »

Le capitaine Kettle lui serra la main avec sympathie.

C. J. CUTLIFFE HYNE



## Un Mal de Tête qui l'aveuglait presque

### FORCÉE DE SE COUCHER PENDANT DES HEURES

Tous ceux qui souffrent de maux de tête voudront lire cette lettre :

« Jusqu'à l'été dernier, je souffrais souvent de violents maux de tête. Il me semblait alors que ma vue faiblissait et que je n'avais plus de forces ; je devais rester couchée pendant des heures. Ma tante (qui a pris des Sels Kruschen pendant 12 années et s'en est bien trouvée) me suggéra de les essayer. Je suivis son conseil et depuis des mois ces maux de tête ne sont plus revenus ; en réalité, je me sens beaucoup mieux. A l'avenir, je prendrai toujours régulièrement du Kruschen. » — (Mme.) M. W.

Les maux de tête sont souvent dus au dérangement d'estomac et à l'inactivité intestinale : les matières en stagnation empoisonnent alors le sang. Les nombreux sels contenus dans le Kruschen aident à les éliminer complètement ; le sang se purifie et les maux de tête disparaissent.



**FLY-TOX** Les TUE SANS PITIÉ  
• FLY-TOX tue les mouches vite et bien. Il dégage une odeur agréable, s'emploie facilement et est toujours effectif. Se vend maintenant à meilleur marché.

UNE MORT RAPIDE POUR TOUS LES INSECTES !

## LE FILM

est la plus grande revue de cinéma publiée en langue française en Amérique.

### tous les mois

... vous serez au courant de toutes les nouvelles du cinéma français reçues directement de Paris. Et de toutes les nouvelles du cinéma américain reçues directement de Hollywood.

52 pages de texte et de photos...

### Coupon d'abonnement

#### LE FILM

Cl-inclus le montant d'un abonnement au magazine de vues animées LE FILM, 50c pour 6 mois ou \$1.00 pour 1 an.

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Ville \_\_\_\_\_ Prov. \_\_\_\_\_

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée  
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

# 10 PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES NOMS DES DIX GAGNANTS  
Concours No 249

## DIX JEUX DE CARTES

Mme Alfred Joly, 5674, rue Beaulieu, Ville-Emard, Montréal, P. Q.; Mlle Lucienne Boissonneault, 926-est, rue Lagacière, Montréal, P. Q.; Mlle Bernadette Joly, 390-est, Boulevard Saint-Joseph, Montréal, P. Q.; Mlle Hélène Dufault, 8, avenue Turnbull, Québec, P. Q.; M. Eugène Lemay, 23, rue Bernier, Sherbrooke, P. Q.; M. Paul Thériault, Estcourt, comté de Témiscouata, P. Q.; M. Louis Fournier, 111, Lockwell, Québec, P. Q.; Mlle Augustine Mailloux, 1080, rue Saint-Hubert, Montréal, P. Q.; M. Marcel Sauvé, 2325, rue Delorimier, Montréal, P. Q.; Mlle Estelle Gingras, Laurierville, comté de Mégantic, P. Q.

Solution du problème No 250

|   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |   |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| R | A | P | I | E | R | E | O | C | T | A | N | T | E |
| A | M | N | U | E | A | R | A | S | I | L |   |   |   |
| G | E | O | T | A | B | L | E | A | U | I | C | I |   |
| O | N | C | E | L | U | T | I | N | A | R | A | S |   |
| T | E | T | U | E | T | I | N | O | M | E | G | A |   |
| I | R | P | U | R | E | A | M | E | N |   |   |   |   |
| N | S | A | M | A | R | E | B | R | U | T |   |   |   |
| A | U | T | O | U | R | M | A | R | I | N | E |   |   |
| B | C | O | L | T | A | S | A | C | E | P |   |   |   |
| A | S | I | P | L | M | A | N | H | C | A |   |   |   |
| S | U | C | R | E | D | I | T | T | I | S | O | N |   |
| A | M | I | E | R | O | D | E | R | N | O | C | E |   |
| N | E | S | S | I | M | O | N | I | E | C | O | R |   |
| E | N | N | O | E | N | V | I | L | N | E |   |   |   |
| R | E | C | O | I | N | S | F | A | L | A | I | S | E |

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 251

|    | 1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 | 7 | 8 | 9 | 10 | 11 | 12 | 13 | 14 | 15 |
|----|---|---|---|---|---|---|---|---|---|----|----|----|----|----|----|
| 1  | R | A | T | E |   | M | U | L | O | T  |    | O  | M  | I  | S  |
| 2  | A | L | A |   | G | A | T |   | S | A  | M  |    | A  | N  | A  |
| 3  | C | E |   | V | I | N |   |   | N | A  | B  |    | U  | N  |    |
| 4  |   |   | P | E | N | I | T | E | N | C  | I  | E  | R  |    | G  |
| 5  |   |   | O | R |   | E | R | N | E | E  |    | C  | E  |    | S  |
| 6  | V | E | R |   | M |   | I | N | O |    | A  | G  | E  |    |    |
| 7  | E | N | C | L | O | S |   |   |   | G  | R  | O  | U  | P  | E  |
| 8  |   |   | T | H | A | U |   | A |   |    | A  | I  | L  | E  |    |
| 9  | A | R | E | C |   | E | N | C | R | A  |    | L  | I  | E  | S  |
| 10 | F | E | R |   | A | U | T | E | U | R  | S  |    | E  | S  | T  |
| 11 | F | I | N | S | T | R | U | C | T | E  | U  | R  |    |    |    |
| 12 | A |   | E | U | T |   | E | T | E |    | U  | N  | E  |    | T  |
| 13 | B | I |   | E | R | G |   | A |   | M  | I  | E  |    | P  | I  |
| 14 | L | O | I |   | E | A | U |   | N | U  | L  |    | I  | S  | O  |
| 15 | E | M | O | S |   | I | S | G | U | E  |    | C  | O  | I  | N  |

(Les réponses seront reçues jusqu'au 2 octobre à midi.)

NOM \_\_\_\_\_

ADRESSE \_\_\_\_\_

VILLE \_\_\_\_\_ PROV. \_\_\_\_\_

Adressez : LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

## HORIZONTALEMENT

- Viscère. — Espèce de petit rat. — Négligé.
- Roi d'Israël. — Escalier descendant à la mer. — Type représentatif des États-Unis. — Recueil.
- Adj. déms. — Liqueur. — Proclamation (inv.). — Fleuve de Russie.
- Bagne.
- Métal. — Chef-lieu de Mayenne. — Adjectif démonstratif.
- Ce qui offre des fluctuations (fig.). — Fille de Cadmus. — Gelée des eaux.
- Domaine clos de murs. — Réunion de gens.
- Lagune du dép. de l'Hérault. — Côté d'un bâtiment.
- Genre de palmier. — Imprégné d'encre. — Attachés.
- Métal. — Ceux qui causent une chose. — Levant.
- Celui qui est chargé de montrer l'exercice.
- Posséda. — Saison. — Indivisible (féminin).
- Préfixe. — Unité de travail. — Miette. — Lettre grecque.
- Règle. — Liquide. — Sans valeur. — Préfixe.
- Sel effervescent (marque connue). — Moyen de sortir d'embarras (fig.). — Angle.

## VERTICALEMENT

- Cri et signe pour faire revenir un faucon. — Aimable.
- Bière. — Dans l'intervalle. — Petit-fils d'Hellen.
- Adj. poss. — Etable à porc. — Fille d'Inachos.
- Animal dépourvu de membres. — Etendue d'eau. — Nuage.
- Eau-de-vie. — Qui manque de vigueur (fig.). — Corps céleste.
- Habitude bizarre. — Du verbe avoir. — Jovial.
- Note. — Triage. — Caverne. — Usages.
- Peintre italien, née à Florence (1488-1528). — Ville du Maroc espagnol.
- Partie dure des animaux vertébrés. — Nouveau. — Écrivain écossais (1730-1794). — De l'alphabet grec.
- Réprimandé. — Adresse. — Changement dans le plumage des oiseaux.
- Mois. — Perroquet. — Exhaussement de terrain dans un passage resserré.
- Bouche de l'homme (fam.). — Ancienne forme de oui. — Seule.
- Adj. poss. — Conforme aux règles (fém.). — Fut changée en génisse par Jupiter.
- Femme d'Athamas. — Armées. — Lettre grecque.
- Genre de vers maritimes. — Pause.

## Le Sauveteur (Suite de la page 11)

ensuite par l'ardeur à la fois aigre et pathétique de sa réponse.

« Il m'est arrivé, dit-elle, que j'ai failli me noyer ! »

— Oh ! mon Dieu ! »

Ce fut sa mère qui jeta ce cri.

« J'étais allée, poursuivit Marthe, chercher un peu de fraîcheur au bord de l'eau... En me promenant, j'aperçois une fleur sur la berge ; je veux la cueillir ; je me penche : mon pied glisse... Après, je ne sais plus ! »

— Tais-toi ! malheureuse enfant ! Et tu sortais de table !

— Mais, j'y songe, ma tante, objecta Gaston, Marthe n'a pas dû rentrer seule ici ; quelqu'un l'a rapportée, après l'avoir secourue. Savez-vous qui ?

— ivia foi, non ! je l'ai trouvée évanouie, tout à l'heure, en descendant de ma chambre, où j'étais montée me reposer un instant... Je n'avais rien entendu.

— Et les domestiques ?

— Ils n'ont rien vu, naturellement, sans quoi ils m'auraient avertie. On pourrait dévaliser la maison sans seulement qu'ils s'en doutent !

— Je me demande, fit Gaston s'adressant à sa cousine, comment cet inconnu a deviné que vous habitiez ici.

— Tout simplement parce que l'accident s'est produit devant chez nous, et, comme j'avais laissé la grille ouverte...

— La grille ouverte ! s'écria Mme Loiseau-Léger... C'est complet ! »

A quoi Marthe, effrontément, répondit qu'elle ne le regrettait point, puisque cette négligence avait contribué à son salut... Parfaitement ! Quant à celui qui avait déployé pour la secourir tant d'intelligence et de dévouement, elle n'hésitait pas à le qualifier de héros !

Le mot parut démesuré à Gaston. Il en fut choqué et ressentit une brusque et très vive antipathie pour cet inconnu qui lui dérobait un titre qu'il eût été fier de mériter lui-même aux yeux de Marthe. Il souffrait doublement d'avoir manqué l'occasion de se placer en posture avantageuse ; car il n'était pas seulement le cousin de Marthe, il était aussi son fiancé ; il y avait entre eux promesse de mariage dès qu'elle aurait atteint ses dix-huit ans. Sa déconvenue le poussa à une démarche maladroite.

« Pour moi, déclara-t-il avec humeur, je trouve singulières les façons de votre héros : il entre ici comme chez lui, et vous y laissez évanouie, sans plus s'inquiéter, en se débordant aux effusions d'une famille reconnaissante. Ce désintéressement me paraît louche. Êtes-vous sûre d'avoir encore votre porte-monnaie ? »

Vouloir détruire par d'injurieuses conjectures le prestige du sauveteur mystérieux chez une fillette romanesque, c'était le plus sûr moyen de l'entêter dans une admiration démesurée. Gaston le comprit trop tard, quand Marthe lui répliqua, véhémement et piquée :

« Mon cher, vous feriez aussi bien de vous taire ; car c'est votre faute, après tout, si j'ai failli me noyer ! Cela ne serait pas arrivé si vous m'aviez accompagnée, au lieu d'aller jouer au tennis avec la petite dinde d'à-côté ! »

Aussi, comme il n'était point sot et qu'après de sa fiancée il avait, en dépit de ses tendres vingt-quatre ans, acquis quelque expérience et connu combien il est vain de discuter certaines questions où la passion prend trop de part, Gaston recourut à une habile diversion, et c'est à Mme Loiseau-Léger qu'il s'adressa :

« Ne croyez-vous pas, ma tante, lui dit-il, que Marthe ferait sagement de changer de vêtements ? Elle est trempée comme une éponge, et risque pour le moins de prendre un rhume. — C'est vrai, mon Dieu ! s'écria Mme Loiseau-Léger, qui voyait déjà sa fille atteinte d'une fluxion de poitrine, dangereusement malade... Je vais la mettre au lit ! »

Marthe protesta ; mais sa mère, cette fois, tint bon et il fallut céder. L'excellente dame était fort marrie de trouver l'amour maternel devancé par l'amour tout court, et cela donnait à sa volonté une vigueur toute neuve. Marthe, subjuguée par cet accès inattendu de fermeté, redevint momentanément une petite fille docile, que sa mère emmena, cependant qu'elle priait Gaston de s'informer si les domestiques n'étaient point morts.

Après plusieurs coups de sonnette infructueux, Firmin, le valet de chambre, parut enfin, le visage congestionné, les paupières bouffies, tout comme naguère sa maîtresse.

« Monsieur a sonné ? »

— Oui, Firmin, cinq ou six fois. Je désirerais connaître votre opinion sur le sauveteur de Mademoiselle. » Les yeux de Firmin s'arrondirent ; sa bouche béa de stupeur.

« Je vois, reprit Gaston avec beaucoup de calme, que vous n'êtes pas au courant. Sachez donc que, pendant que vous faisiez la sieste...

— Monsieur m'excusera : il fait si chaud !

— Très chaud, je le reconnais... Pendant, dis-je, que vous faisiez la sieste, Mlle Marthe se noyait à demi ; un individu la retirait de l'eau, la rapportait ici évanouie, s'en allait sans avoir rencontré personne et, chose plus grave, mademoiselle restait en syncope, sans secours, jusqu'à l'arrivée de madame qui, heureusement, descendit de sa chambre peu après l'accident... Votre négligence est impardonnable, Firmin. Je veux pourtant vous offrir un moyen de la réparer.

— Monsieur n'a qu'à parler, et je suis tout prêt...

— Vous allez vous promener le long de la Seine ; vous interrogerez habilement les marins dont les péniches sont amarrées ici près, et vous vous livrerez à une enquête discrète sur le sauveteur de mademoiselle. Il importe que nous le connaissions... Allez, Firmin, je plaiderai votre cause auprès de ma tante...

Mais Gaston n'eut pas à jouer le rôle d'avocat. Quand, en effet, sa tante reparut, quelques minutes après, elle ne pensait guère à la coupable incurie de ses gens. Elle se laissa choir, accablée, dans un fauteuil, et s'écria :

« En voilà bien d'une autre ! »

Gaston, un peu troublé, demanda ce qu'il y avait encore.

« Il y a que Marthe vient de me déclarer tout net qu'elle te rendait sa parole, et qu'elle était résolue à épouser son sauveteur. — Elle est complètement folle !

— Hélas ! gémit Mme Loiseau-Léger, je commence à le croire aussi. »

Il y eut un silence navré, puis Gaston reprit :

« J'espère au moins, ma tante, que vous avez fait sentir à Marthe l'absurdité de sa conduite ; que vous vous êtes montrée sévère, que vous lui avez dit... »

« Ma foi, non, avoua la bonne dame ingénuement ; je ne lui ai rien dit du tout. »

Puis, lisant sur le visage de son neveu le blâme que méritait une aussi indigne faiblesse, elle ajouta bien

vite, en s'efforçant de donner à sa voix un accent terrible :

« Mais, sois tranquille, je ne céderai pas ; je ferai sentir à Marthe mon autorité ; s'il le faut, je la mettrai au couvent ! »

D'où Gaston conclut que sa cousine ferait exactement tout ce qui lui passerait par la tête, et qu'il était un fiancé bien malheureux.

A sa place, vous eussiez, au contraire, trouvé fort bien que cette jolie petite cervelée vous rendit votre liberté. Vous vous fussiez écrié : « Dieu soit loué ! je viens de l'échapper belle ! » estimant avec raison que la perspective de l'avoir pour compagne n'offrait rien de réjouissant.

D'accord ; mais Gaston était amoureux de sa cousine, nonobstant ses défauts. Il est vrai qu'elle était ravissante, avec ses cheveux couleur de châtaigne mûre, ses grands yeux d'un bleu foncé, son petit visage enfantin. Bref, Gaston l'aimait, et cela suffit. L'idée qu'il pourrait la voir au bras d'un autre lui était insupportable. Il souffrait cruellement. Il n'avait plus qu'un espoir, c'était que le mystérieux sauveteur fût un apache, un bossu, un bancal, ou simplement un homme marié, et il attendait avec impatience le retour de Firmin.

Il crut reconnaître le pas du domestique dans l'allée, et sortit à sa rencontre ; mais la vue d'un sapeur du génie gravissant les marches du perron l'arrêta sur le seuil. Il rentra, et le soldat, sans y être invité, le suivit, puis salua la compagnie d'un : « Bonjour, messieurs et dames », qui dénotait une éducation soignée.

Mme Loiseau-Léger, levant le nez de dessus son tricet et considérant l'intrus avec effarement, répondit : « Bonjour, monsieur », et Gaston : « Bonjour, mon ami », avant de demander au visiteur « ce qu'il y avait pour son service. »

Celui-ci se lança dans un discours abondant et prolixe. On connut d'abord qu'il se nommait Chenu Joseph, sapeur à la section des pontonniers en manœuvres à Chatou ; ensuite, que son capitaine l'avait envoyé lui acheter des cigarettes ; enfin, qu'en effectuant cette commission, il avait aperçu une jeune demoiselle qui se noyait.

« Ainsi, s'écria Mme Loiseau-Léger, coupant court au récit, c'est vous qui avez sauvé ma fille ? »

Mais Chenu n'en convint pas tout de suite. Il avait de la méthode et respectait la chronologie. On dut attendre la conclusion de son récit, pour savoir qu'il avait rapporté la jeune fille évanouie, qu'il avait demandé « s'il y avait du monde », et que, n'obtenant aucune réponse et pressé par l'heure, il s'en était allé.

Mme Loiseau-Léger le jugeait goâche et commun ; elle le remercia, néanmoins, en termes émus, convenables, mais mesurés, et s'offusqua de trouver Gaston trop cordial.

C'est que Gaston se sentait soudain tout guilleret ; jamais Marthe, en dépit de sa lubie, ne songerait sérieusement à épouser ce pataud ; et il rendait grâce à Chenu d'être gauche et balourd ; il le complimentait :

« C'est très bien, mon ami, ce que vous avez fait là, très bien ! J'écrirai à votre colonel et, en attendant, permettez-moi... »

Il lui remit vingt francs, que le sapeur empocha, avec un petit sifflement admiratif et satisfait, puis le poussa doucement vers la porte ; mais l'autre, alors, se rappela le but de sa visite. Voilà : en portant la demoiselle, il avait gâté ses effets No 2, et son capitaine, croyant à une carotte, exigeait un certificat...

«... Ma tante va vous préparer cela, interrompit Gaston. Pendant ce

temps, on vous fera boire un verre de vin à l'office. »

Chenu allait sortir, enchanté, quand la porte s'ouvrit violemment, et Marthe se précipita, la main tendue :

« Ah Monsieur, j'étais là ; j'ai tout entendu ; vous m'avez sauvé la vie ; laissez-moi vous remercier ! »

— Oh ! balbutia Chenu, intimidé, il n'y a pas de quoi ! »

Mme Loiseau-Léger et Gaston se mirent à rire ; mais l'enthousiasme de Marthe l'empêchait de saisir ce que la réponse avait de mal gracieux et le peu de prix que le sapeur attribuait à sa jeune vie. Elle demanda :

« Êtes-vous libre, ce soir ? »

— Oui, Mademoiselle, après la soupe.

— Eh bien, faites-nous le plaisir de venir dîner avec nous, en famille.

— Chouette ! dit Chenu, je demanderai la permission de minuit. »

Mais il fut seul à se réjouir. Dès qu'il eut tourné les talons, la « famille » se récria : Mme Loiseau-Léger chercha des mots sévères pour blâmer la conduite de sa fille et Gaston déclara qu'il ne dînerait sous aucun prétexte en société de ce lourdaud.

Alors, Marthe, avec douceur et beaucoup d'ingénuité, s'informa de ce qu'on reprochait à M. Chenu. D'être timide ! C'était le fait du véritable héroïsme : modeste, désintéressé, s'ignorant soi-même. De manquer un peu d'usage ? Mon Dieu, qu'était cela au prix d'un noble caractère ?

D'ailleurs, elle se chargerait de l'affiner ; elle ne doutait pas de trouver en lui un élève docile, attentif. Ah ! quelle joie elle éprouvait, dès à présent, devant la beauté de cette tâche et à l'idée que cette transformation serait son œuvre ! Elle y emploierait tout son zèle reconnaissant, tout son cœur !

Le retour de Firmin interrompit la tirade, que Mme Loiseau-Léger et son neveu écoutaient avec une profonde stupeur, attribuant à la fièvre le délire de Marthe.

Le domestique annonça :

« Le sauveteur de mademoiselle ! » Il introduisit un hercule hirsute, à figure rouge, en tricet rayé, en large pantalon de velours.

« Comment, s'écria Marthe, mon sauveteur ? Mais il sort d'ici ! »

Mme Loiseau-Léger, que déjà la chaleur éprouvait beaucoup, renonça décidément à épuiser les dernières ressources de ses méninges sur cet imbroglio, tandis que Gaston reprenait, au contraire, tout son courage. Il fournit au nouveau venu des explications complaisantes sur la candidature antérieure de Chenu, Joseph, au titre de héros.

Mais l'homme ne se troubla point. Il haussa ses puissantes épaules et affirma, d'une voix forte, avec l'accent de la plus éloquente sincérité : « Votre Chenu est un imposteur, un fricoteur, un tireur au flanc, et je le défie de venir me dire en face qu'Auguste n'a pas repêché la demoiselle. Même que c'est son huitième sauvetage ! »

— Ah ! fit Marthe, vous vous appelez Auguste ?

— Non, Mademoiselle, c'est Larame, Isidore, qu'on me nomme, patron de la péniche la *Belliqueuse*, amarrée en amont de chez vous... Auguste, c'est...

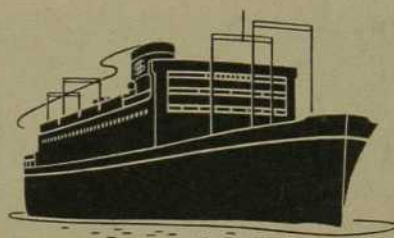
— Pardon, excuse, messieurs et dames ; je reviens, rapport à mon certificat, que j'avais oublié. »

On se retourna. C'était encore le sapeur Chenu, qui pénétrait au salon tout de go, en familier de la maison. Il arrivait, d'ailleurs, très à propos, et Gaston se hâta de le présenter au patron de la *Belliqueuse* dans le secret espoir que les deux rivaux allaient s'entre-tuer. En effet, dès qu'il

(Lire la suite page 40)

# Passez par le CANAL de PANAMA pour aller en CALIFORNIE

rien que \$150.00 en Première  
Classe, de New-York !



EMBARQUEZ-VOUS cet hiver sur un des paquebots de la flotte President pour un voyage en Californie. Cette croisière de 5.500 milles offre les plus grandes possibilités d'agrément. Deux semaines sur les eaux ensoleillées du sud... la joie de voir du pays à l'étranger... puis la Californie durant sa plus belle saison.

Les fameux paquebots President quittent New-York le jeudi toutes les deux semaines, et leurs voyageurs ont amplement de temps pour explorer la Havane et les vieilles villes pittoresques du Panama. Si vous avez plus de temps à votre disposition, vous pouvez débarquer n'importe où, quitte à continuer plus tard votre voyage sur un autre paquebot President. La vie est gaie à bord et vous n'aurez pas une seule minute d'ennui. Vous aimerez l'absence de formalités et l'atmosphère de club qui règnent sur ces vaisseaux accueillants. Toutes les cabines sont à l'extérieur. Chaque paquebot a des ponts spacieux pour la promenade... une piscine à ciel ouvert et une cuisine excellente.

## HAWAÏ — DIRECTEMENT

\$270.00 en Première Classe

Si vous désirez continuer à l'ouest de la Californie, en passant par la Porte Dorée de San Francisco et suivant la route ensoleillée jusqu'à Hawaï, pays de l'été perpétuel, vous le pouvez à raison de \$270 en Première Classe ! Quelle que soit la durée de votre séjour ici, votre visite sera une expérience inoubliable... de jours de plaisir et de sport, de nuits indescriptibles... Et le voyage à bord d'un paquebot President, suivant la nouvelle route ensoleillée, est presque aussi intéressant et agréable que le séjour à Hawaï. Pour renseignements complets sur cette croisière ou toute autre croisière des paquebots President, adressez-vous à votre propre agent de voyage, ou à 159 Bay Street, Toronto; 604 Fifth Avenue, New-York, ou à 311 California Street, San Francisco. Bureaux à d'autres grandes villes.

## DOLLAR Steamship Lines

## BON MARCHÉ ET DISTRAYANT

Il nous fait plaisir de pouvoir offrir cette aubaine à toutes les lectrices de notre magazine LE SAMEDI — à toutes sans distinction, abonnées ou non. Une boîte de 800 PATRONS de broderie de tous les genres imaginables, pour 44 cents, — plus 12 cents pour emballage et les frais d'expédition par la poste dans toutes les provinces du Canada.

### Un procédé tout nouveau de patrons décalquables à l'eau — et non pas au fer chaud

Tout ce que vous avez à faire, c'est d'appliquer sur votre tissu le dessin que vous voulez décalquer, d'humecter un linge avec une petite éponge et de l'appliquer sur le dos du patron; ensuite de passer sur ce linge avec le dos d'une cuiller en argent. Le dessin ou motif se reproduit immédiatement sur votre tissu.

Les patrons ordinaires ne servent généralement qu'une fois. Ceux-ci peuvent durer très longtemps et vous servir plusieurs fois. Ces 800 patrons sont présentés sur de grandes feuilles de 24 par 36 pouces.

Nous recommandons tout particulièrement à nos lectrices d'acheter, pour leurs travaux de broderie, les fils à broder et tous autres produits des annonceurs du Samedi.

### PROCUREZ-VOUS SANS TARDER VOS 800 PATRONS

par la poste ou à nos bureaux

C'est pour répondre aux demandes pressantes de ses nombreuses lectrices que LE SAMEDI a décidé de se procurer ces patrons et de les mettre à la portée de toutes, à un prix vraiment exceptionnel.

Découpez le coupon ci-dessous, que vous présenterez à nos bureaux ou nous expédierons par la poste, avec l'argent.

#### COUPON À PRÉSENTER

J'accepte avec plaisir votre offre spéciale d'un étui merveilleux contenant plus de 800 Patrons de Broderie, décalquables à l'eau. Cet étui me coûtera 44 cents si je passe le prendre à vos bureaux, avec ce coupon.

NOM .....

ADRESSE .....

LOCALITE .....

Aux personnes qui ne peuvent passer à nos bureaux, nous expédierons ces 800 patrons par la poste, sur réception du présent coupon et de 56 cents, — 44 cents pour les Patrons et 12 cents pour les frais d'emballage et d'expédition.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Can

## 3 Contes par Semaine POUR NOS PETITS LECTEURS

Il nous fait plaisir d'annoncer à tous les jeunes amis du Samedi que nous leur donnerons à partir de la semaine prochaine TROIS contes illustrés par semaine, au lieu de deux. Petits lecteurs, prévenez vos parents !

## Le Sauveteur (Suite de la page 39)

se vit en présence du sapeur, le mandataire d'Auguste bondit sur lui :

« C'est toi, blanc-bec, qui prétends avoir repêché la demoiselle ? »

— Moi ? Jamais de la vie ! protesta Chenu. ... J'ai dit que je l'avais rapportée ici ; mais non pas que je l'avais repêchée.

— Dans ce cas, nous sommes d'accord, déclara le marinier soudain radouci, et tout s'explique. »

Marthe et Gaston trouvaient, au contraire, que rien ne s'expliquait. Quant à Mme Loiseau-Léger, nous savons qu'elle avait, une fois pour toutes, retiré son épingle du jeu. Heureusement, Isidore Larame donna des éclaircissements, si l'on peut ainsi dire, car pour les obtenir, il fallut élaguer son récit touffu de maint détail parasite.

Le patron de la *Belliqueuse* fumait sa pipe sur le pont, un peu avant deux heures, en compagnie d'Auguste, quand tout à coup, flac ! pouf ! il avait entendu la chute d'un corps dans l'eau et aperçu la demoiselle qui se débattait. ... « A toi, Auguste ! » Ils s'étaient élancés tous deux, mais Auguste, plus leste, avait devancé le patron. Celui-ci l'avait vu plonger, retirer la jeune fille du fleuve ; puis, un gros bouquet d'arbres planté sur la berge lui avait, un bon moment, coupé la vue.

Après l'avoir doublé, il avait trouvé Auguste qui venait le chercher ; mais la demoiselle avait disparu et il en avait conclu qu'elle était rentrée chez elle, sans aide. Erreur ; puisque le sapeur du génie Chenu l'avait rapportée.

On connaissait, maintenant, l'essentiel du drame, le rôle d'Auguste et celui de Chenu, personnage de second plan. Sans doute, il subissait encore quelques obscurités : l'intelligence d'Auguste paraissait très inférieure à son courage. N'importe ; Gaston en savait assez. Il était pressé d'en finir, de régler le compte des acteurs, de baisser le rideau. Cet Auguste, ce nouveau rival mystérieux, l'inquiétait. Il commença par liquider Chenu. Il traça, à l'aide de son stylographe, quelques mots sur sa carte et la tendit au sapeur :

« Voici votre certificat, mon ami. »

Chenu le prit ; mais, avant de sortir, il hésita une seconde, puis demanda, avec un air d'embarras, en tournant son képi entre ses gros doigts :

« Faudra-t-il venir dîner tout de même ? »

— Oui, certainement ... à l'office. »

L'inconstante Marthe le vit s'éloigner sans regret. Elle rêvait maintenant à Auguste. Elle brûlait de le connaître et questionna le marinier :

« Ainsi, c'est à Auguste que je dois la vie ? Votre fils, sans doute ? »

— Mon fils, oui, on peut le dire, mademoiselle ; nous l'aimons quasiment comme notre enfant. Il n'avait pas six semaines, quand nous l'avons recueilli. Des collègues allaient le noyer dans le canal Saint-Martin. Ils en avaient déjà deux, ça leur suffisait : on ne peut pas élever tous ceux qui viennent, n'est-ce pas ?

— Oh ! » blâma Marthe, révoltée par le tranquille cynisme du narrateur, qui d'ailleurs ne remarqua rien et poursuivit son récit sur un ton bonhomme et la face épanouie.

Quelle singulière inconscience, chez un homme qui paraissait avoir le cœur excellent ! Ne conta-t-il pas, en effet, comment sa femme, apitoyée, avait nourri Auguste au même biberon que leur petit dernier ? Touchants détails !

Ils prêtaient à la physionomie d'Auguste je ne sais quel charme intéressant, romanesque, qui enchantait la sensible Marthe. Elle ne permit pas au marinier de garder le silence ; elle l'accabla de nouvelles questions ; Auguste aimait-il ses parents adoptifs ? Était-il bon, intelligent ? enfin, quel âge avait-il ?

« Eh ! il commence à se faire vieux ; il a l'âge de mon dernier-né — bientôt huit ans. »

Du coup, et pour la première fois, depuis l'accident, Marthe et Gaston se trouvèrent d'accord. Ce fut pour crier à l'imposture :

« Mon ami, déclara Gaston, vous ne nous ferez pas croire qu'un enfant de huit ans en soit à son huitième sauvetage, ni qu'il ait été capable de tirer de l'eau ma cousine. C'est par trop invraisemblable ! »

A ces mots, le patron de la *Belliqueuse* éclata d'un rire sonore, énorme, qui fit tressaillir la pendule, vibrer les porcelaines du bahut et sur-sauter Mme Loiseau-Léger, laquelle avait fini par s'endormir, accablée de chaleur.

« Ah ! elle est bien bonne ! Mais Auguste n'est pas un enfant : c'est mon chien ! mon terreneuve ! »

— Votre chien ? s'exclama Gaston, avec la joie d'un naufragé qui aperçoit la terre ferme et la salue ... Eh ! bien, mon ami, vous lui tremperez une pâtée d'honneur. »

Et l'honnête marinier s'en fut, empochant un billet de cent francs, pendant que Marthe, moquée, penaude, cherchait à regagner sa chambre sans toutefois avoir l'air de battre en retraite.

« Que d'affaires ! gémit la pauvre Mme Loiseau-Léger exténuée ... Quand je pense que Marthe nous avait invité ce militaire à dîner, en famille ! »

— Moi ; pas du tout, maman ! protesta Marthe, avec une exquise mauvaise foi ... Crois-tu sérieusement que je me serais mise à table en face de ce benêt ?

— Alors, mon enfant, pourquoi cette comédie ?

— Parce que ! » répondit Marthe, qui tira la langue à son cousin.

Réponse péremptoire, comme chacun sait.

A la place de Gaston, vous eussiez battu cette gamine. Moi de même ; mais Gaston était solidement amoureux. Il le prouva, en s'écriant, les yeux extasiés, tout à fait niais :

« Elle est délicieuse ! »

Et le plus fort, c'est qu'il le pensait !

GUSTAVE HUE

— o —

## UN TOUR DE GYMNASTIQUE

Dans une ville où l'on vient d'inaugurer un service de tramways électriques, une vieille demoiselle pose toutes sortes de questions folles à un ingénieur de la compagnie.

— Comme ça, dit-elle, il n'y a pas de danger de recevoir un choc si je pose un de mes pieds sur les rails ?

— Oh non, mademoiselle, répond l'ingénieur, à moins que vous n'ayez l'imprudence de placer votre autre pied sur les fils.

## Un Cri dans la Nuit (Suite de la page 7)

Le jour qui se leva éclaira des visages défaits, et si personne ne prit sur lui de parler de l'angoisse, il était pourtant clair qu'elle accaparait toutes les pensées.

Marthe servait le petit déjeuner dans le fumoir quand, brusquement, du haut-parleur, s'éleva un cri déchirant :

— Au secours ! A l'aide !...

Marthe, de saisissement, laissa tomber son plateau. Les passagers s'étaient dressés, livides ; ils coururent au haut-parleur. Mais rien... un affreux silence...

Il était clair que le massacre pressenti par le malheureux prisonnier avait été mis à exécution sous un prétexte. Cependant, la tension nerveuse était si forte à bord du *Luciole* que personne ne voulait croire à un définitif silence. Moutier avait, disait-il, le pressentiment que l'inconnu se ferait entendre, ou qu'un nègre, maniant l'appareil par mégarde, laisserait échapper quelques mots.

Et, de fait, vers quatre heures de l'après-midi, le haut-parleur, toujours accordé sur la même longueur d'onde, retentit à nouveau de la voix mystérieuse. Mais elle était plus compréhensible, maintenant, bien que le malheureux fût manifestement à bout de souffle, et que chaque phrase nouvelle lui arrachât une souffrance.

— Je meurs... Ma blessure... je souffre affreusement. Hier, j'ai appelé. M'a-t-on entendu ? Mes appels ont-ils été recueillis à travers l'Océan ? Ne serai-je jamais vengé ? Ce matin, vers neuf heures, le *Mabel* a été le théâtre d'une épouvantable tragédie. Sous un prétexte, les noirs révoltés se sont jetés sur nous, et nous ont massacrés. Avant que ma porte soit enfoncée, j'ai eu la force, une dernière fois, d'appeler à l'aide. Mais un choc à la tête m'a interrompu, et il y a quelques minutes seulement que j'ai repris conscience. Je me demande si je ne deviens pas fou. Que ne suis-je mort avec mes compagnons ! Déjà une odeur pestilentielle... Je suis le seul vivant à bord. Après nous avoir assassinés, ils ont abandonné le *Mabel*, sans doute avec la complicité d'un pirate qui les a recueillis et qui a acheté la cargaison. Ils nous ont crus tous morts. Autour de moi, des cadavres, du sang, du sang partout, je suis couvert de sang, le mien, celui de mes camarades, c'est

affreux... Je deviens fou... je crois. La fièvre me fait éclater les tempes. Le navire va à la dérive. Ces cadavres...

Un nouveau silence, puis la voix reprit, dans un véritable hurlement : — Et si vous la voyez, elle, dites-lui que Pierre s'est embarqué pour elle, que c'est à cause d'elle qu'il est mort, dites-lui...

Mais un cri atroce interrompit le message. Marthe, la femme de chambre, entre dans la pièce, se précipite sur le haut-parleur, le jette à terre en poussant un éclat de rire strident. Avant qu'on ait eu le temps de la retenir elle se roule à terre en criant :

— Pierre... c'est lui... mon fiancé, sûrement... Derrière la porte, j'ai entendu.

Et rien ne peut calmer sa crise de nerfs.

Attirés par le bruit, des matelots se précipitent. On l'emmène et longtemps ses hurlements retentissent dans les couloirs du navire.

Jean Moutier regarde alternativement ses invités, et, d'une voix blanche qui cependant ne tremble pas, il s'excuse :

— Je suis un criminel. Ma comédie va peut-être coûter la raison à cette pauvre fille... Oui, cette comédie. C'est moi qui ai inventé tout cela, de connivence avec Martin. Je m'apercevais bien que, tous, vous vous ennuyiez affreusement à bord. J'ai eu l'idée saugrenue de vous faire jouer ce sketch dont j'espérais vous donner la clé dans quelques jours. Vous receviez ici les messages envoyés par un matelot à fond de cale. Et, par une de ces coïncidences comme la vie nous en réserve parfois, il a donc fallu que Marthe nous écoute, qu'elle connaisse précisément un marin du nom de Pierre embarqué dans un bateau contrebandier. La chaleur torride, l'émoi, notre trouble à tous lui ont enlevé tout sang-froid. Elle s'est persuadée qu'il s'agissait de son fiancé. La détromperai-je jamais ?

C'est seulement à la Jamaïque que Marthe commença de recouvrer sa raison. Quant aux passagers, ils regagnèrent au plus tôt l'Europe par le plus prochain paquebot, et Jean Moutier, à vil prix, se débarrassa de son yacht, après en avoir licencié l'équipage.

P. MARIEL

## Le Boudoir Chinois

♦ ♦ ♦

*Dans un petit boudoir chinois  
Où trône, ainsi qu'une déesse,  
La plus charmante des hôtes,  
Nous nous réunissons parfois.*

*On y discute mille choses :  
Musique, lettres, amours, baisers  
Dont le charme sait nous griser  
Jusqu'à l'aurore aux doigts de rose.*

*Parmi l'envol des papillons  
Nous vivons des heures bénies  
Que nous vous devons, Chère Amie,  
Et que jamais nous n'oublierons.*

*O Confucius et toi, Bouddha,  
Puissants de l'Empire Céleste,  
Faites qu'ouvert longtemps nous reste  
Le cher petit boudoir chinois.*

JEANNE FREY



## LA BONNE CUISINE

par Mlle HELENE CHAGNON

Directrice de l'Ecole Moderne des Sciences Domestiques  
Chroniqueuse culinaire du "Samedi" et de la "Revue Populaire"

(Les recettes que présente Mlle Chagnon ont été expérimentées dans ses propres cuisines.)

### PANAI AU GRATIN

|                                      |                               |
|--------------------------------------|-------------------------------|
| Panais                               | 1 tasse de lait               |
| Eau bouillante                       | 1/2 tasse de fromage râpé     |
| 2 cuillerées à table de farine       | 1/2 cuillerée à thé de sel    |
| 1 1/2 cuillerée à table de beurre    | 1/8 cuillerée à thé de poivre |
| 4 cuillerées à table de persil haché |                               |

Ratissez et tranchez les panais. Faites cuire dans de l'eau bouillante salée. Egouttez et placez dans un plat graissé, allant au four. Faites fondre le beurre, ajoutez la farine et les assaisonnements et incorporez graduellement le lait. Amenez au point d'ébullition, brassant constamment pour obtenir un démêlé lisse et faites cuire jusqu'à épaississement. Ajoutez le persil haché et versez cette sauce sur les panais. Saupoudrez 1/2 tasse de fromage râpé sur le dessus et faites cuire dans un fourneau modéré de 375° F., jusqu'à ce que ce soit doré.



Voici une bonne idée, soit pour un cadeau, soit pour un bazar, soit pour faire de l'argent de poche : préparez une ou plusieurs sortes de Petits Fours Magiques au Lait Eagle ; emballez-les joliment et vous verrez s'ils seront appréciés !

### PETITS FOURS DE CINQ FAÇONS

1 1/3 tasse (1 boîte) Lait Eagle Condensé Sucré 1/2 tasse beurre d'arachides  
Et l'un des cinq ingrédients suivants, au choix :

- (1) 2 tasses de raisins
- (2) 2 tasses flocons de maïs
- (3) 3 tasses coco
- (4) 2 tasses flocons de son
- (5) 1 tasse amandes hachées

Mélez bien le Lait Eagle Condensé-Sucré, le beurre d'arachides et l'un des 5 ingrédients ci-dessus. Jetez par cuillerées sur une tôle beurrée. Faites cuire à four modéré (375° F.), 15 minutes ou jusqu'au brun doré. Enlevez promptement de la tôle. Recette pour environ 30 Petits Fours.

### TABLETTES AUX DATTES

|                                |                            |
|--------------------------------|----------------------------|
| 4 cuillerées à table de beurre | 2 œufs                     |
| 4 cuillerées à table de farine | 1/2 cuillerée à thé de sel |
| 2 tasses de lait               | 1/2 tasse de sucre         |
| 1 tasse de dattes              |                            |

Faites fondre le beurre, ajoutez farine, sel et lait et faites cuire jusqu'à ce que le mélange épaississe. Ajoutez le sucre et les dattes dénoyautées et faites mijoter jusqu'à ce que les dattes soient cuites. Ajoutez les œufs bien battus et versez la préparation dans les abaisses de tartelettes. Garnissez de crème fouettée.

### NIDS D'ŒUFS

4 œufs pochés 1 livre de pointes d'asperges cuites à la vapeur

Formez des nids avec des pointes d'asperges, versez sur chacune une cuillerée à table de beurre fondu et disposez l'œuf poché dans chaque nid. Les œufs pochés sont très digestibles. La recette de base des œufs pochés est de casser les œufs bien frais dans de l'eau bouillante additionnée de vinaigre ou de jus de citron. (1 cuillerée à thé de vinaigre par tasse d'eau.) Couvrez, retirez la casserole du feu et attendez 3 minutes. Enlevez les œufs avec une écumoire et servez chaud.



D'après les statistiques, les centaines seraient le plus nombreux dans la région des Balkans tandis que les pays scandinaves en ont le moins.

Le métier de toréador fut, en Espagne, grandement profitable à quelques célébrités; certains toréadors gagnaient jusqu'à deux cent mille dollars par an.

Un homme de St-Louis, Etats-Unis, a obtenu le divorce pour un motif peu banal; il alléguait que le plaisir favori de sa femme était de mettre du poivre dans son tabac afin de le faire éternuer.

Dans certains pays, aux approches d'un orage électrique, les paysans font de grands feux de fumée; cette pratique est regardée comme superstitieuse, mais des gens sérieux affirment qu'elle ne manque pas d'efficacité, les particules microscopiques qu'il y a dans la fumée agissant sur l'électricité des nuages qu'elle aide à décomposer.

Une femme qui était allée à Reno dans l'intention de demander le divorce apprit, une fois arrivée, que son mari venait de faire un héritage d'un demi-million de dollars. Elle retira immédiatement sa plainte et revint chez elle mais on dit, qu'à son tour, ce fut le mari qui demanda le divorce.

Le progrès va vite en ces années; peu avant la guerre, un phare qui venait d'être construit à Mersey Bar, Angleterre, avait un pouvoir éclairant de quarante mille bougies et il fut considéré comme le plus puissant du monde entier. Aujourd'hui, on fabrique des phares électriques ayant une puissance de deux millions de bougies.

Un maître de danse de Rotterdam, Hollande, avait imaginé de donner un bal qu'il appelait «La dernière chance des vieilles filles», et dont il espérait un bon résultat, c'est-à-dire qu'il pensait que ce bal créerait des sympathies qui finiraient par des mariages. Il eut la surprise de constater qu'il y vint beaucoup de danseuses et pas un seul homme.

Il n'y a pas encore très longtemps que circulait en France une monnaie de minime valeur, le centime valant le cinquième d'un sou, mais on a vu des pièces de monnaie encore beaucoup moins importantes; dans le sud de la Russie, au siècle dernier, une petite pièce valait tout juste le deux millièmes d'un sou et, en Malaisie, il en existait une ne valant que le dix millièmes.

Un docteur des Etats-Unis prétend que, dans cinq cents ans, la plupart des femmes seront chauves et cela sera causé dit-il, par leur développement intellectuel, l'activité du cerveau se traduisant généralement par la perte plus ou moins considérable des cheveux. Il ajoute que nombre de femmes d'aujourd'hui, célèbres par leur intelligence, portent des postiches et même des perruques.

## Notes Encyclopédiques

CHOSSES ETRANGES — Par PASCAL BOIVIN, artiste canadien



Tous droits réservés, Le Samedi

LA PIERRE DÉCISIVE

Un professeur allemand de géographie avait retrouvé à Rio de Janeiro un docteur italien qu'il avait connu autrefois en Europe.

Le docteur était très bon et le professeur très avare. C'est pourquoi le dernier se présentait régulièrement chez le premier aux heures des repas. Le praticien ne savait comment se débarrasser de cet hôte encombrant. C'est le pique-assiette lui-même qui lui en fournit le moyen.

Un jour notre géographe arrive au moment du déjeuner. On l'invite. Tout en mangeant il s'extasie sur les travaux récents d'un astronome de New-York lequel a précisé d'une façon exacte qu'un animal jeté de la lune arriverait sur la terre douze ans après.

Alors le docteur de répliquer :

— Cette théorie est fautive. Si l'on vous jetait, vous, de la lune, à 11 heures et demie du matin, je suis certain que vous seriez chez moi à midi pour déjeuner.

Le professeur n'est plus revenu !

Des naturalistes affirment que, dans des conditions favorables, un éléphant peut vivre jusqu'à l'âge de quatre cents ans.

En Italie, beaucoup de personnes qui sont superstitieuses portent sur elles un morceau de corail rose; dans leur croyance, cela aide à chasser la malchance.

Un curieuse croyance qui est encore fort répandue en Birmanie est que les personnes nées un même jour de la semaine ne doivent pas se marier entre elles car leur union serait malchanceuse.

Au collège de jeunes filles de Wellesley, Angleterre, un règlement qui était encore en vigueur il y a quelques années spécifiait ceci dans un de ses articles : « Ne vous embrassez pas en public; une jeune fille bien élevée ne doit pas faire la besogne des hommes. »

Dans l'Autriche d'avant-guerre, il était formellement interdit à un officier de l'armée de donner le bras à une femme dans les rues. Le règlement disait, en termes assez ironiques, qu'un officier incapable de se soutenir lui-même et obligé de s'appuyer sur une femme était indigne de porter l'uniforme.

Avec une connaissance de trois cents mots anglais seulement, bien des personnes font leurs petites affaires dans la vie; une personne instruite en emploie rarement plus de quatre mille; l'Ancien Testament contient une variété de 5,642 mots anglais; le poète Milton fit usage de huit mille mots divers et Shakespeare d'environ quinze mille.

On dit volontiers d'une personne qui a la digestion très facile qu'elle a un estomac d'autruche; or, il paraît que ces gros oiseaux ont au contraire l'estomac faible. Si les autruches avalent fréquemment des pierres ou autres objets solides qui leur tombent sous le bec, c'est tout simplement pour aider leur estomac paresseux à triturer les aliments.

Peu de femmes se doutent que leurs cheveux mis bout à bout feraient une longueur de plusieurs milles; quand la mode était aux cheveux longs, la chevelure d'une femme aurait pu donner ainsi un fil de quarante à cinquante milles de longueur, et les blondes, plus favorisées sous le rapport du nombre des cheveux, auraient pu atteindre une longueur de soixante-quinze milles.

Une assez curieuse affaire est venue devant les tribunaux de Leipzig, il y a quelques années; une servante de table avait été renvoyée de l'hôtel où elle travaillait, sous le prétexte qu'elle flirtait avec les consommateurs. Le tribunal lui donna gain de cause dans sa réclamation en disant que le flirt n'était pas une offense criminelle et qu'il était même nécessaire à une servante de table pour plaire aux clients.

# Bonne Nouvelle!

La MAISON POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE, est  
heureuse d'annoncer ce qui suit :

NOS lecteurs et lectrices savent déjà qu'ils peuvent maintenant s'abonner à nos trois publications *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film* pour cinq dollars par année, au lieu de six. Nous ne pouvons malheureusement pas faire profiter de ce privilège nos lecteurs des Etats-Unis.

A y bien penser, ce n'est pas beaucoup qu'un billet de cinq dollars pour s'assurer toute une année de lecture agréable, divertissante et instructive à la fois.

Dans les cinquante-deux numéros du *Samedi*, dans les douze numéros de *La Revue Populaire* et dans les douze numéros du *Film* vous avez à lire 80 romans complets par année — tous intéressants, la plupart inédits et choisis expressément pour vous.

Songez un peu à ce que vous coûteraient, en librairie, quatre-vingts romans du même genre, si vous deviez les acheter un à un.

Mais ce n'est pas tout. Si nos romans, romans d'amour, romans d'intrigue et d'aventures ou romans policiers, sont les meilleurs qu'on puisse lire, que dire des articles, contes, nouvelles, chro-

niques qui font du *Samedi* et de *La Revue Populaire* les magazines les plus complets et les plus variés qui soient? Que dire encore des illustrations, dessins d'artistes canadiens ou photos d'art, qui décorent et animent toutes les pages de nos populaires magazines?

Quant au *Film*, vous savez tous que c'est la première et la plus grande revue de cinéma canadienne-française. On y traite également des vedettes françaises et des vedettes américaines. Grâce à ses trois correspondants à New-York, à Hollywood et à Paris, *Le Film* est en mesure de renseigner parfaitement ses nombreux lecteurs et lectrices sur tout ce qui se passe dans le monde du cinéma français et américain.

Faites-vous un devoir de patriote d'encourager VOS revues canadiennes-françaises. Plus vous les encouragerez, mieux elles seront, à tous les points de vue.

La maison Poirier, Bessette & Cie, limitée, est une des plus anciennes et des plus solides sociétés canadiennes-françaises. Ses progrès sont constants et sa position financière est aussi inébranlable que le Mont-Royal ou le Cap Diamant!



LES PUBLICATIONS  
POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE  
975, rue de Bullion, Montréal, P. Q., Can.  
Tél. : PLateau 9638\*

## COUPON D'ABONNEMENT AUX TROIS MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

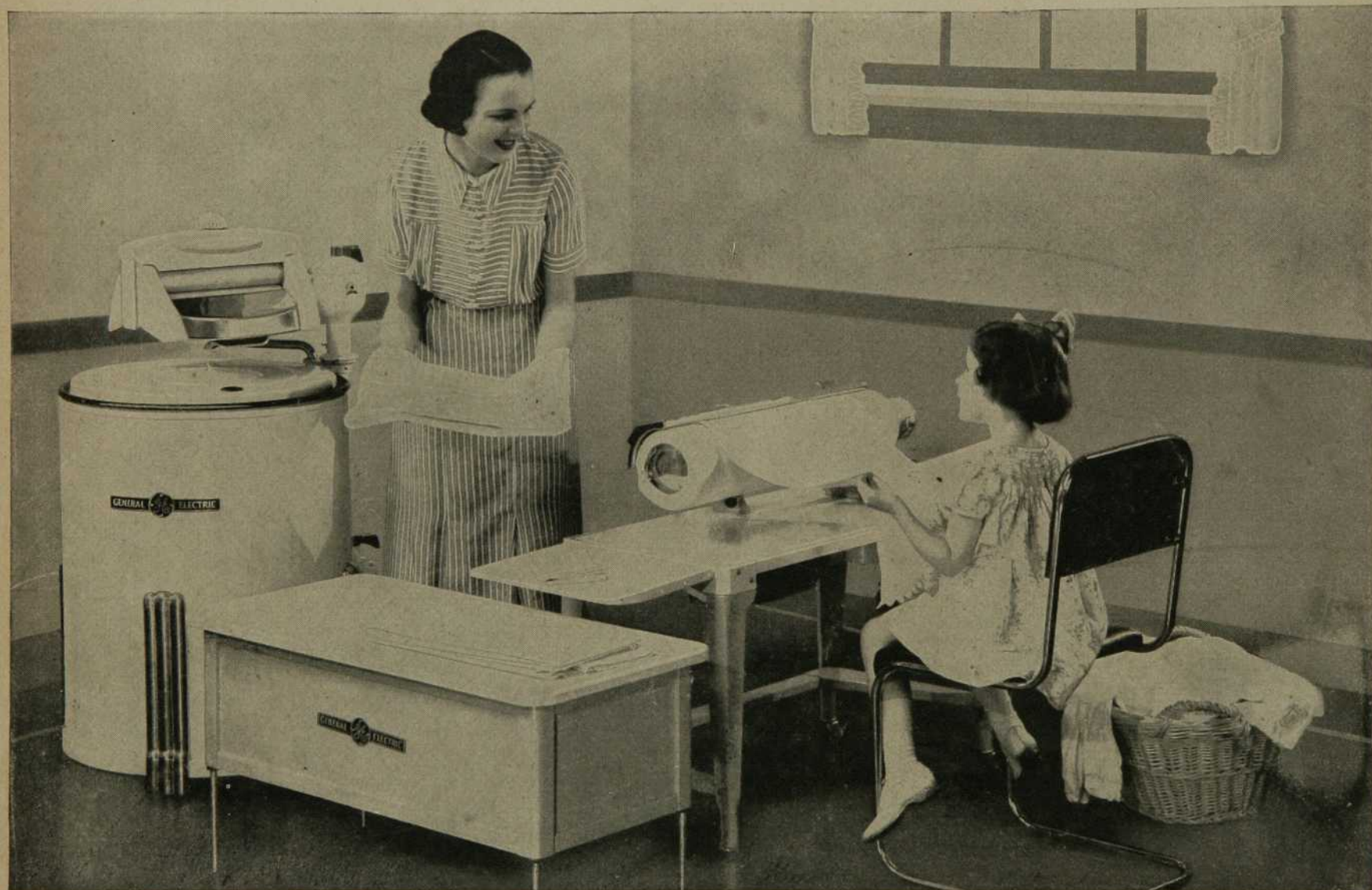
Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Can.

# Entrez voir la MAISON GENERAL ELECTRIC



## Le lavage se compte en heures, non en jours dans la BUANDERIE DOMESTIQUE GENERAL ELECTRIC

**L**E LAVAGE du linge n'est plus une corvée dans cette buanderie claire, gaie et parfaitement outillée. Au simple toucher d'un commutateur, les appareils General Electric se mettent au travail, vous remplacent à la tâche et vous assurent les loisirs nouveaux.

Avec l'aide magique d'une Laveuse General Electric, vous pouvez, en quelques minutes, faire toute la lessive d'une semaine. Votre linge est lavé aussi parfaitement que si le travail était effectué à la main, et c'est ensuite un jeu que de le faire passer dans l'essoreuse électrique.

Le repassage est si facile que vous pouvez le confier à un enfant. Vous n'avez qu'à vous asseoir devant votre Repasseuse General Electric et à en surveiller le fonctionnement automatique. Tout se fait dans le tiers du temps que vous preniez pour repasser à la main, depuis les chemises jusqu'aux grands draps de lit.

♦ ♦ ♦

*La Buanderie Domestique G-E est une des nombreuses pièces modernes illustrées dans la brochure intitulée "The New General Electric Home". Ecrivez aujourd'hui pour en demander un exemplaire.*

**CANADIAN  
GENERAL ELECTRIC  
COMPANY LIMITED**

{ Les produits General Electric comprennent tout ce qui est électrique dans une maison. Les dépositaires G-E vous consentiront des conditions de paiement faciles. }

Canadian General Electric Co. Limited  
1000 Beaver Hall Hill, Montréal, Qué.

KM-36LS

Veuille m'envoyer, sans aucune obligation de ma part, des copies gratuites des brochures "The General Electric Home" et "The New Art of Living".

Nom.....

Rue.....

Ville ou village.....